

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 6
MONTREAL, 10 JUILLET 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.



Mgr BRUCHESI, Archevêque de Montréal.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10: la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 10 JUILLET 1897

UNE CHANCE DE PENDU



Erida. — Comme il est beau, hein ?

Albertine. — Oh, oui ! Et dire que l'année dernière était bissextile et que je l'ai laissée passer sans m'en souvenir.

BOUQUET DE PENSÉES

Si vous avez besoin d'assistance, allez trouver les étrangers. Si vous avez besoin de conseils, voyez vos amis. Si vous n'avez besoin de rien, vos parents seront toujours contents de vous recevoir.

×
Vieille fille. — Une femme qui a failli en affaires.

Lire. — Une chose qui est mise de côté pour être lue, puis lue pour être mise de côté.

Caution. — La fondatrice du courage.

La mort. — Le seul créancier qu'il soit défendu d'ignorer.

La liberté. — L'héritier du travail.

L'énergie. — Le fruit du chagrin.

Pauvreté. — Le besoin de l'influence.

Solitude. — Le compagnon de la nature.

Le monde. — Une audience dont la fin n'arrive jamais.

×
Il n'y a que quelques rares moments dans la vie d'un homme où il est complètement heureux et beaucoup ne s'en aperçoivent que longtemps après.

×
Un des plus grands fous du monde, c'est l'homme qui pense que le diable ne l'attrapera pas, parce que sa femme est toujours à l'église.

×
Beaucoup de femmes sont comme les cactus et pourtant elles aiment toutes à être traitées en sensibles !

×
Quand un petit garçon dit à table, qu'il n'a pas faim, c'est une preuve qu'il est bien élevé.

×
Qui aime sa bouteille ? Le bébé !

UN SOLITAIRE.

LA CAGE DE CUIR

Ce roman, d'un intérêt si palpitant, touche à sa fin et nous nous sommes préoccupés de le remplacer par un autre, présentant le même intérêt et empruntant à un récent procès, qui a passionné tous les cœurs sensibles, une actualité palpitante : c'est de l'affaire Grégoire que nous voulons parler et de la douloureuse odysée du petit Pierre, l'enfant martyr.

Dans le prochain numéro nous commencerons donc

“ LES ENFANTS MARTYRS ”

une œuvre attendrissante, prise sur le vif, par l'éminent romancier JULES MARY. *Les Enfants Martyrs* seront la digne continuation de *La Cage de Cuir*, et chaque mère de famille voudra savoir ce que deviennent Charlot et Bertine.

LA LOI

Le magistrat. — Vous êtes accusé, prisonnier, de n'avoir pas subvenu aux besoins de votre famille.

Comment ! vos enfants sont en ce moment mourant de faim dans votre maison, abandonnés de vous.

Voyons, combien d'argent avez-vous sur vous, en ce moment ?

Le prisonnier. — Dix piastres, Votre Honneur.

Le magistrat. — Je vous punis d'une amende de dix piastres.

Appelez la cause suivante.

PAS ENCORE ASSEZ FAIM

Le tramp. — S'il vous plaît, madame, avez-vous quelque chose à me donner à manger ; je n'ai rien pris depuis deux jours.

La dame (sèchement). — Mon cher monsieur, les termes pour la pension, chez moi, sont de sept piastres par semaine.

Le tramp (sursautant). — C'est donc une maison de pension, ici ? Excusez-moi alors, madame, je n'ai pas encore assez faim pour manger l'ordinaire d'une maison de pension. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Et il s'éloigna avec dignité.)

CE QUI LE POURSUIT

Bouleau. — Qu'as-tu donc ? tu as l'air tout troublé.

Rouleau. — Ma belle-mère était dans le bateau qui a péri sur les côtes d'Irlande.

Bouleau. — Bah ! mais j'ai lu dans les journaux qu'il y avait eu 30 passagers dont 20 femmes, de sauvés. Peut-être est-elle parmi ces dernières.

Rouleau. — Hélas ! C'est bien l'idée qui me poursuit depuis que je sais la nouvelle.

SAUVETAGE MALENCOTREUX

Le patron (sévèrement). — Monsieur X... vous arrivez bien tard au bureau, ce matin, avez-vous au moins des excuses valables ?

L'employé. — Monsieur, j'ai sauvé votre belle-mère qu'un tramway allait écraser et...

Le patron (furieux). — Comment ! misérable, et vous êtes encore ici. Passez de suite à la caisse vous faire régler votre compte.

PAS DE MÉSALLIANCE



Mr Pat. — Est-ce que le jeune Smith t'a demandé la raison pour laquelle tu lui refusais la main de Bridgett ?

Mme Pat. — Comme de raison.

Mr Pat. — Et que lui as-tu dit ?

Mme Pat. — Que je pensais bien qu'il n'était pas capable de faire vivre Bridgett dans le style où elle est accoutumée de le faire ici.

POURQUOI ?



—Oui, pourquoi une femme met-elle toujours dans un livre la chose qu'elle veut conserver et ensuite, invariablement, égare le livre ?

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXII

SI TU VOYAIS

A Victor Hugo.

Si tu voyais une anémone
Languisante et près de mourir
Te demander comme uno aumône
Une goutte d'eau pour fleurir ;

Si tu voyais une hirondelle
Un jour d'hiver te supplier,
A ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer ;

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau.
Pour toi, que ne suis-je, ô poète,
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau.

PIERRE DUPONT.

Fantaisies Lipogrammatiques⁽¹⁾

PHYSIOLOGIE DE LA PÊCHE ET DES PÊCHEURS A LA LIGNE

(Fin)

Sans L

Puis quoi encore ?

D'autres viennent ensuite, par vantardise, par stupidité, par dégoût des choses humaines (1), quelques-uns même, — ces pauvres — poussés par une hideuse faim, triste aviseuse et décidés à risquer tout ou rien.

Tous, sans exception, iront périr en une chaude friture.

Tant pis pour eux, n'est-ce pas ?

Sans M

Et tour à tour ainsi, toute une société, que dis-je, tout un peuple de braves poissons est pris et frit, et tout cela, parce que ces poissons, qui n'ont pas lu Herbert Spencer, ne sont pas assez fins pour savoir s'abstenir, par prudence, de toute nourriture qui n'a pas été approuvée par un Girard quelconque ou tout autre savant distingué, chargé du Laboratoire Officiel, dans la République des poissons !

Sans N

Somme toute, amis lecteurs, voilà, je le crois, la véritable physiologie de la pêche et du pêcheur ? Si oui, je suis satisfait puisque je serais arrivé à

(1) Lipo: je laisse ; gramma: lettre.

faire un peu plus obscur, — la pure logique le veut, — ce petit chapitre de la vie des savoureuses et aquatiques bêtes auxquelles nous sommes redevables de la Morue à la crème et de l'Alose à l'oseille.

LOUIS PERRON.

FACILE A S'ARRANGER

Le mendiant.— Mon bon monsieur, n'auriez-vous pas un vingt centins pour aider un pauvre aveugle ?

Le monsieur.—Aveugle ! Mais vous y voyez encore d'un œil, ce me semble.

Le mendiant.—Eh bien, donnez-moi toujours un 10 centins.

SA JOURNÉE D'AFFAIRES

L'amoureux.—Monsieur... je suis venu pour... pour... vous demander, votre... demoi... selle...

Le père (vivement).—Oui, entendez-vous avec elle, pressez-là, et allez-vous en. C'est ma journée d'affaires, aujourd'hui.

QUERELLES DE MÉNAGE

La jeune mariée (pleurant).—Eh bien, si c'est comme ça, je vais m'en aller retrouver maman.

Monsieur.—Correct, ma chère ; aussi longtemps que ta mère ne viendra pas ici, je ne m'en occuperai pas.

RIEN A REDOUTER

La femme (en colère).—Si tu continue comme cela j'en perdrai sûrement l'esprit.

Le mari.—Rien à redouter de ce côté là, ma chère ; on ne perd pas facilement une chose aussi grosse.

AVANT LA SENTENCE

Le magistrat.— Et maintenant, accusé, avez-vous quelque chose à ajouter avant que sentence soit prononcée contre vous ?

L'accusé.—J'ai à dire, Votre Honneur, que j'espère bien que l'on prendra en considération l'extrême jeunesse de mon avocat et que ma sentence sera légère.

C'EST LA MAMAN QUI A TOUT FAIT

Monsieur Grossac.—Je suis de plus en plus étonné, ma chère, de ce que tu as pu te décider à épouser un homme aussi laid que moi.

Madame.—Je n'ai pas la moindre idée comment cela a pu se passer. C'est maman qui a fait tout dans cette affaire.

CE QU'IL A

Elle.—Qu'ais-je donc, moi, pour te faire la cuisine ? Rien !

Lui.—Quelle chance tu as ! Moi, j'ai toujours une indigestion.

A QUOI ÇA SERT

Mr Jeunemarié (tendrement)—Tu sais, ma chérie, que si je venais à mourir, tout ce que je possède t'appartiendrait.

Madame Jeunemarié (faisant la moue).—A quoi ça te sert de parler ainsi, tu sais bien que tu n'es pas pour mourir maintenant.

La blancheur des cheveux et leur tendance à tomber peuvent être conjurées, et leur couleur naturelle ramenée, par l'emploi du Rénovateur Végétal Sicilien pour les cheveux, de Hall.

ERREUR D'OPTIQUE



I

Mlle Cinquantaine.—Voilà deux fiancés qui me mettent en rage, avec leur façon de se parler et de faire l'amour ainsi en public.

II

Le fiancé.—Fais attention, Albertino ! Tiens bien le parapluie afin que le vent n'éteigne pas mon allumette ! C'est ma dernière.

Aventures d'un Peintre, d'un Singe et d'un Œuf d'Australie

Le désert, un palmier, un singe, une autruche, un œuf de la susdite, un peintre à son chevalet.



I

Le singe.—Que j'atteigne cette boule blanche et l'on va avoir du fun.

LE RÊVE

(Pour le SAMEDI)

A mademoiselle Imilda.

Entraîné doucement vers de nouveaux rivages,
Où vas-tu, bel enfant aux yeux demi-fermés ?
Que cherches-tu toujours, sur nos désertes plages ?
Que nous apportes-tu, cher ange trap aimé ?
Confiant à la brise et ton sort et ta barque,
Tu te laisses emporter au milieu des brisants.
O crains, divin enfant, comme le fier monarque,
Les doux bienfaits du sort, et ses revers cuisants.
Ne quitte pas ainsi nos rives isolées,
Ne vas pas affronter les flots dans leur fureur ;
Viens plutôt réjouir nos âmes désolées,
Viens un instant au moins, nous donner le bonheur.
Hélas ! que dis-je ?... Enfant, ... mystère qui nous charme,
Eloigne toi de nous, éloigne-toi de moi
Tu ne tariras pas la source de mes larmes,
Tu ne dois pas entrer sous mon modeste toit.
Tu n'es point fait pour l'homme, ... oh ! non, car tu le tues.
Tu n'es point fait pour ceux que la douleur atteint.
Dieu te donne à l'enfant, aux âmes ingénues ;
Mai la pure liqueur que leur verse ta main,
Pour qui n'est plus enfant, devient un poison traître.
Fuis loin de nous, ô Rêve, et ceux qui t'ont connu
Verront dans leurs chagrins la volonté d'un Maître.
Va réjouir l'enfant, et sois le bien-venu.

A. J. BEAULIEU.

ÉCLIPSE COMPLÈTE

Bouleau.—Je suppose que l'éclipse de la lune de miel a lieu quand le mari commence à rester tard dehors tous les soirs.

SUGGESTION



Elle.—Tiens, Alfred, si tu m'achètes cette jolie montre-là, je te promets, chaque fois que tu iras au club, de la reculer de deux heures.

Rouleau.—Pas du tout. Elle n'a lieu que quand la femme persiste à se rendormir sans entendre ce que le mari peut avoir à dire pour sa défense.

UN PHILOSOPHE

Bouleau.—Qu'il y a longtemps que je ne t'ai vu, mon vieux Rouleau. Je me suis marié il y a 5 ans et je jouis agréablement de la vie, je ne te dis que ça.

Rouleau.—Depuis combien de temps es-tu veuf ?

L'ÉQUILIBRE

D'une lettre qu'une dame a reçue de son mari en voyage, j'extrais la phrase suivante :
" Dans ta dernière tu m'as envoyé \$50 et mille baisers. Je serais bien heureuse si, dans la prochaine, tu pouvais m'envoyer plus d'argent, quand même il y aurait un peu moins de baisers."

GRAND-PÈRE ET PETIT-FILS

LE VIEUX DUC D'ABRIÈS, soixante-quatorze ans. — Son PETIT-FILS JEAN, trente ans ; un peu froid.

(Place Vendôme. Dans un salon dont les trois fenêtres donnent sur des jardins dépouillés. Ciel d'hiver. Quatre heures du soir. Presque nuit dans la pièce, où brûle un grand feu.)

LE DUC, assis dans un vaste fauteuil de cuir, s'adressant à Jean qui entre.—Je parie que tu viens me faire tes adieux !

JEAN.—Nous partons demain... Orient express.

LE DUC.—Je sais... Ta femme sort d'ici avec sa mère... D'abord, quitte ton air de nouveau marié, et assieds-toi.

JEAN.—Ah ! elles sont déjà venues ?

LE DUC.—Oui... Vous me détaillez les derniers baisers pour que cela m'en fasse davantage... C'est gentil de m'embrasser ainsi... en plusieurs fois... Je l'ai dit à Madeleine... Réponds : tu es heureux ?

JEAN.—Est-ce que je ne le parais pas ?

LE DUC.—Ça ne m'avait pas sauté aux yeux... Tu sais que tu as là une femme charmante !

JEAN.—Elle me plaît beaucoup.

LE DUC.—Tâche que ça soit réciproque et que ça dure dix ans... Quoi ? tu trouves que c'est trop ?... pas assez ?...



II

Le même.—T'es, à toi, Dupinceau.

JEAN.—Je n'ai rien dit.

LE DUC.—Si, tu as parlé.

JEAN.—J'ai souri.

LE DUC.—C'est la même chose.

JEAN.—Pourquoi seulement dix ans ?

LE DUC.—Parce qu'après il n'y a plus de danger... Quand on s'est aimé une petite période de dix ans... mais j'entends pour de bon, sans distraction... tout peut arriver... Le cœur est plein de souvenirs... la maison pleine d'enfants... rien à craindre, je te dis... le plus fort est fait.

JEAN.—Vous êtes drôle, grand-père.

LE DUC.—Pas encore assez, va... pour me distraire quand je suis tout seul... Et comment ça marche-t-il, vous deux ?... Je ne te demande pas si vous vous sentez déjà les coudes ?... Après quarante-huit heures de mariage... encore trop tôt !

JEAN.—Nous sommes un peu ahuris.

LE DUC.—Parfaitement... mais ne t'inquiète pas ? tu verras, cela vient tout seul, au moment où l'on s'y attend le moins. A une certaine minute, un soir, un matin... est-ce que je sais ?... en faisant tel ou tel geste, en disant tout haut : " Madeleine " ... crac ! tout d'un coup tu te sentiras marié... " J'ai une femme... ma femme... " Un éblouissement ! Tu comprendras que c'est fait. Une violente et rapide impression " irrévocable, à la fois vaniteuse et presque triste... "

JEAN.—Vous n'êtes pas bien gai !

LE DUC.—C'est seulement à dater de cette minute que vous commencerez à vous aimer, et à vous faire de temps en temps du chagrin.

JEAN.—Mais vous ne croyez pas que je serai malheureux ?...

LE DUC.—Rassure-toi ; elle aussi.

JEAN.—Oh !

LE DUC.—La moindre petite peine qu'elle te causera, la pauvre enfant, tu la lui rendras au centuple... je te connais !

JEAN.—Je suis méchant, moi ?

LE DUC.—Je ne sais pas... Tu es mon petit-fils, je t'aime comme ton père t'a fait... Il m'a bien donné du mal, ton père... Il ne t'a jamais parlé de ça.

JEAN.—Non.

LE DUC.—Il a peut-être eu raison. Mais pour en revenir à ce que je te dis, je plains Madeleine, si vous ne vous entendez pas.

JEAN.—Nous nous entendrons très bien, j'en suis sûr.

LE DUC.—Je le souhaite pour elle... d'abord s'il arrivait jamais le plus léger accroc... de ton côté, du sien... n'importe quoi enfin... toujours je te donnerai tort.

JEAN.—Quoi qu'il arrive ?

LE DUC.—Oui, moi petit Jean. Ainsi, te voilà prévenu. Nous avons

tort, d'ailleurs, même quand nous avons le plus l'air d'avoir raison. Nos femmes sont à plaindre, je t'assure. Je ne parle ici que pour nous, nous titre... nous fortune... Nous sommes si assommants "les gens du grand monde"... comme on nous appelle dans les autres.

DEVINETTES



Milord Crakfort pêche à la ligne, mais apercevez-vous Milady?

Chez le pairu-broker. — Comment, Mme Salomon, vous dites que les affaires ne vont pas et vous avez toute une bande de clients qui vous attendent?

JEAN.—A ce compte là, nos femmes le sont autant que nous.

LE DUC.—Moins... et puis... aussi nous les délaissions.

JEAN.—Vous oubliez tout de même que vous parlez à un homme qui vient de se marier avant-hier!

LE DUC.—Je ne t'apprends rien.

JEAN.—Vous me désenchantez.

LE DUC.—C'est de mon âge... Non, je fais le vœu, bon petit vieillard, que tu aies seulement dans la soixante-quinzième année une humeur aussi optimiste que la mienne!

JEAN.—Dieu me préserve d'aller jusque-là!

LE DUC.—Tu vois, tu n'es qu'au tiers à peine de ta vie, et sa longueur... — ah! très relative pourtant — t'effraye déjà? Crois-en ton grand-père... tu ne sais pas ce que c'est que vivre et comme ça vous prend!... Le jeu n'est rien à côté... Tout, mais vivre... Dès qu'on a commencé, on ne peut plus s'en passer.

JEAN.—Je m'en rends bien compte.

LE DUC.—Alors, tu pars demain?

JEAN.—Dix vingt-cinq du matin.

LE DUC.—Et tu voudrais déjà être dans le "sleeping car", seul avec ta femme?

JEAN.—Sans doute.

LE DUC.—Es-tu très épris de Madeleine? Vas-tu lui dire de jolies choses à l'oreille dans le wagon?

JEAN.—Pas tout le temps.

LE DUC.—Je vois... tu regarderas le paysage.

JEAN.—...Paysage... paysage... Il est le même partout... Des arbres, des bœufs, des prairies... Des bœufs... des prairies... des arbres...

LE DUC.—Qu'est-ce que tu voudrais à la place?... des boutiques?

JEAN.—... Les prairies changent quelquefois de couleur et les arbres de formes... les bœufs n'ont pas les cornes pareilles... mais au fond, la nature est très uniforme, très banale.

LE DUC.—Ce n'est encore rien à côté de l'homme... Ah! les voyages te profiteront!

JEAN.—... Et puis... nous dormirons bien pendant trois les quarts du trajet.

LE DUC.—...

JEAN.—Dame! nous avons là plusieurs couples d'heures à tuer avant d'arriver à Vienne. Nous serons éreintés. Il y a ensuite une chose très ennuyeuse dans ces "sleeping". Si on veut faire sa toilette, c'est le diable pour avoir de l'eau chaude.

JEAN.—Ça ne vous ennuerait pas de revivre une seconde fois?

LE DUC.—Non, parce que je vivrais autrement.

JEAN.—Mieux?

LE DUC.—Forcément. Il me serait difficile de vivre plus mal que je ne l'ai fait. J'ai rendu tous les miens très malheureux, il n'y a pas à dire...

JEAN.—Vous exagérez beaucoup.

LE DUC.—Tais-toi donc! Ta grand'mère a été très malheureuse. Elle a passé la moitié de sa vie à pleurer, jusqu'au jour où elle est morte, la pauvre femme, et elle n'avait qu'à y gagner... Ton père ne s'est pas amusé non plus avec moi... je l'ai élevé rudement... tu peux lui demander... Mes sœurs, mon frère, tous les miens... la même chose... Insupportable!... Il n'y a que toi pour qui j'ai toujours été faible comme une bête... Il paraît que c'est un cas fréquent chez les grands-pères.

JEAN.—Laissez donc! vous avez été très affectueux pour tout le monde.

LE DUC.—D'abord, je ne voudrais plus être duc. C'est stupide d'être ce que nous sommes et de venir au monde avec un blason... à une époque où ça ne sert plus à rien. Les exigences sociales du milieu artificiel où nous poussons comme dans une serre nous interdisent à jamais tout bonheur familial et conjugal... A partir et au dessus de cinquante mille livres de rente, à Paris, quand on a un titre, une couronne sur le harnais et qu'on tient à tenir sa place... fin! plus de lune de miel, plus d'intimité, plus de paternité ni de maternité... plus de vieillesse digne... La vie se passe à représenter... On est perpétuellement ailleurs... Jamais chez soi. Notre vie à nous? Une grande visite. Pas autre chose... Nous sommes les esclaves d'un luxe qui nous fait haïr... Ah! oui, je voudrais être à ta place, avoir quarante-cinq ans de moins sur le dos... partir comme toi avec une petite Madeleine pour un voyage de noces, qui peut très bien être un voyage d'amour, quand on sait s'y prendre!... Sauras-tu t'y prendre, toi? Sauras-tu être heureux, pauvre petit homme?... Tu te rappelles quand tu étais au collège, à Sainte-Barbe, et que je te faisais sortir?

JEAN.—Oui, les camarades se cachaient derrière la porte du parloir pour voir le duc d'Abriès.

LE DUC.—C'est vieux, ces bêtises-là!... Allons, embrasse-moi, je t'ennuie depuis assez longtemps... Adieu, petit Jean, adieu, mon grand.

JEAN.—Adieu, bon papa; je vous rapporterai de belles choses de là-bas.

LE DUC.—Tu es gentil.

JEAN.—Descendez donc avec moi prendre un peu l'air avant le dîner... ça vous ferait du bien.

LE DUC.—Non... je reste ici.

JEAN.—Vous avez tort.

LE DUC.—Embrasse ta femme dès que tu vas la voir, et dis lui seulement après que c'est de ma part... ça lui sera moins désagréable.

JEAN.—La commission sera faite.

LE DUC.—Va, mon bonhomme, va!

HENRI LAVEDAN.

Aventures d'un Peintre, d'un Singe et d'un Œuf d'Autruche

(Suite)



III

Le même.—Ce qu'il vous en fait une tête, l'artiste.

LE DUC.—Je n'y peux rien... Tu resteras longtemps à Vienne?

JEAN.—Je ne sais pas... ça dépendra.

LE DUC.—Une jolie capitale où tout le monde a l'air heureux de respirer... Des fiacres étonnants trainés par des chevaux qui filent, vite et doux comme des gazelles... des uniformes bleus et blancs, des femmes blondes... des violons... et des carrosses d'archiducs qui vont à la Burg... J'y ai vécu deux ans de ma vie... Je n'y retournerai plus jamais.

JEAN.—On s'y amuse?

LE DUC.—Trop.

JEAN.—Nous irons ensuite à Pesth... de là à Constantinople... et puis nous reviendrons tout bêtement par la Grèce.

LE DUC.—Vous serez absents six mois?

JEAN.—Environ.

LE DUC.—Que je voudrais être à ta place!... Tous tant que vous êtes, les jeunes gens, vous ne savez pas le prix de votre jeunesse qui vous coule dans les doigts!... Vous verrez, plus tard.

JEAN.—Alors, si on vous offrait de revenir à mon âge vous accepteriez?

LE DUC.—A la minute.



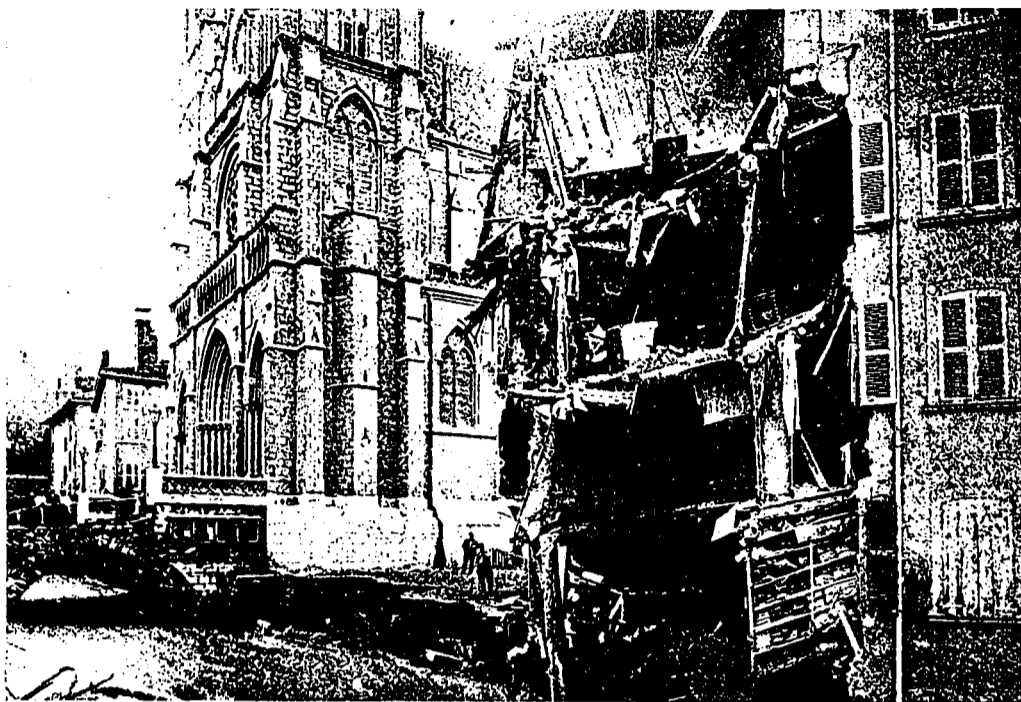
IV

Le même.—Ah bah! L'oiseau qui est revenu là dedans.

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS, contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



CATASTROPHE DE VOIRON — UNE DES RUES DE VOIRON APRÈS LA TROMBE.



Le 5 juin, une trombe d'eau descendait des montagnes de la Grande Chartreuse et, grossissant démesurément un des principaux torrents, la Morge, inondait et ravageait la vallée entière.

La Morge qui, avant de se jeter dans l'Isère, près de St-Quentin, arrose toute une vallée entièrement industrielle, alimente cent trente usines à papier, de produits chimiques, des teintureries, des usines de tissage de soie, de lin, de coton, donnant du travail à des milliers d'ouvriers.

A l'heure actuelle, des murs écroulés, des barrages enlevés, à travers lesquels la Morge, encore furieuse, roule, dans un lit profondément creusé, tout un monde

de débris, voilà le tableau de cette si pittoresque région, bien connue des touristes.

Les quelques maisons situées sur les berges ont été enlevées comme de simples fétus de paille ; les pentes boisées ont roulé dans le torrent, en détournant le cours en maint et maint endroit ; les arbres, arrachés, écorchés, ébranchés par la violence des eaux, ont heurté et renversé ponts et barrages, démoli les canaux et des blocs de plusieurs tonnes ont été transportés à deux ou trois lieues.

Dans la traversée de Voiron, deux maisons ont été littéralement coupées en deux et l'on peut apercevoir, par ces coupes stupéfiantes, les quelques meubles échappés au désastre reposant sur les planchers chancelants.

L'usine à gaz avait été noyée dès une première crue, heureusement annoncée ce qui a permis aux habitants de fuir leurs maisons, et d'attendre, anxieux, la fin de l'orage, le passage de la trombe dans l'obscurité profonde, ajoutant encore à l'horreur de la scène.

Notre gravure représente la maison Fièrè, à Voiron, après la catastrophe.

Il s'est produit, en divers endroits, des scènes terribles.

A l'Usine Brun, le propriétaire entendant le bruit de la trombe s'approchant, se lève et, allumant une lampe, se dirige vers les ateliers de tissage. Il est sur l'escalier y conduisant quand une vague énorme, brutale, emporte, dans le noir intense, escalier et homme. Sa femme, affolée, assiste à l'horrible scène et essaie inutilement de porter secours à l'infortuné, un vieillard de 70 ans, mais bien pris et encore solide. Cependant, Mr Brun n'est pas mort. Un gigantesque remous l'a roulé dans l'obscurité, il s'est engagé avec le flot, et à la vitesse d'un train express, dans l'étroit couloir qui conduit aux turbines et a été précipité dans les engrenages du moulin. Il a pu s'accrocher désespérément à l'arbre de couche et, quand le terrible cyclone est passé, on peut le retirer de sa périlleuse position, couvert de contusions, mais vivant.

Mr Brun est un ancien ouvrier tisserand parvenu, à force de travail et après cinquante ans d'économies, à être patron d'une superbe usine. Il est complètement ruiné aujourd'hui ; mais,

courageux, il va se remettre à l'ouvrage et espère si Dieu lui prête vie encore quelques années, réparer cet horrible désastre.

Onze ponts ont été enlevés, soixante-dix usines et manufactures détruites, les routes renversées, coupées, mais il n'y a, heureusement, que deux victimes humaines.

Les dégâts sont évalués à dix millions sur lesquels quatre représentent les pertes des petits ouvriers et propriétaires ruraux.

* *

Hélas ! Trois fois hélas ! la galanterie française a incontestablement perdu une partie de ses droits par suite du "Conspuez les femmes" des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Celle anglaise vient, non moins sûrement, de sombrer lors des examens de l'Université de Cambridge, examens auxquels avaient l'intention de se présenter tout un essaim de jeunes miss et que l'intransigeance de leurs collègues du sexe fort semble leur avoir fermé pour longtemps.

A Cambridge, les jeunes étudiants ne se sont pas bornés à conspuer les "gentes bachelettes" envieuses de la toge et du bonnet carré de docteur, ils ont poussé la férocité jusqu'à pendre l'une d'entr'elles... en effigie heureusement, à une des plus hautes fenêtres de l'université. En effet, un mannequin représentant une "étudiante" a été suspendu hautement "par le cou et jusqu'à ce que mort s'en suivit", devant une foule immense de manifestants et aux acclamations hurrahs des peu gracieux protestataires. Ajoutons que quel-

ques milliers d'œufs pourris (pouah !) avaient été retenus, destinés par les acheteurs à accueillir les défenseurs de ces demoiselles, s'il avait pu s'en trouver. Mais, il ne s'en est pas présenté et le sexe faible a été ridiculisé, en la personne du mannequin ci-dessus décrit, pour la plus grande gloire de l'égoïsme masculin.

Ils vont bien les jeunes !

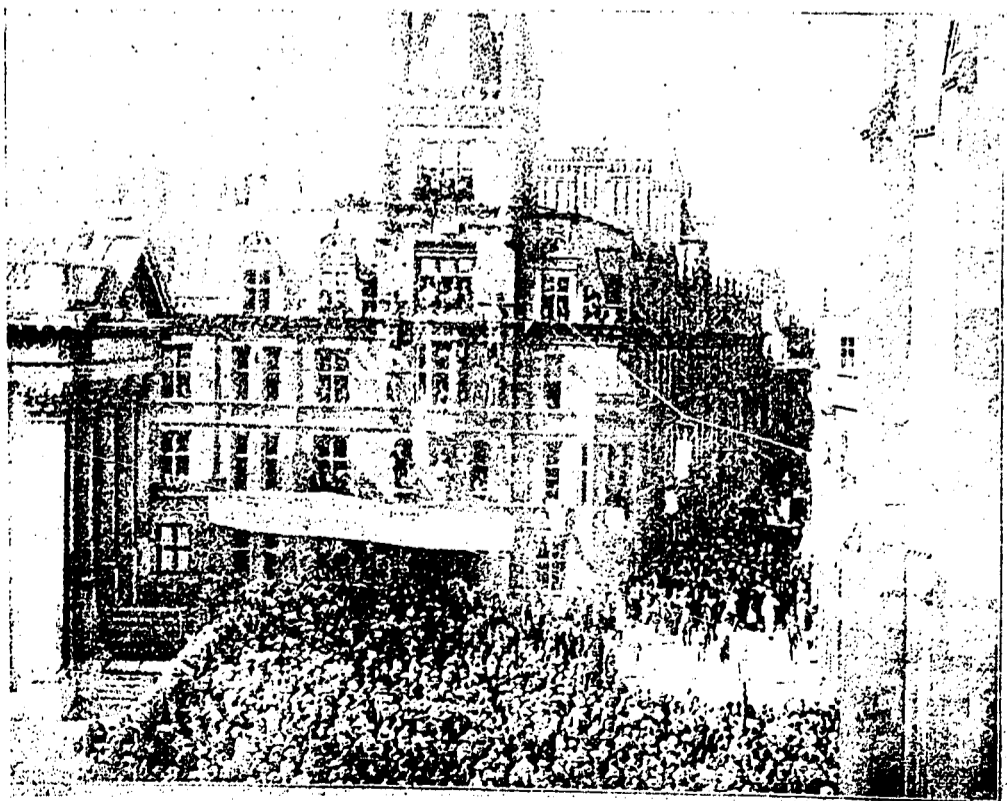
Ceux de Paris refusent aux femmes le droit d'apprendre, dans une école publique, les arts d'agrément auxquels elles ont, il le semble, le même droit que ces jeunes messieurs.

Ceux de Cambridge ne veulent pas entendre parler de partager les grades universitaires avec leurs sœurs avides de science.

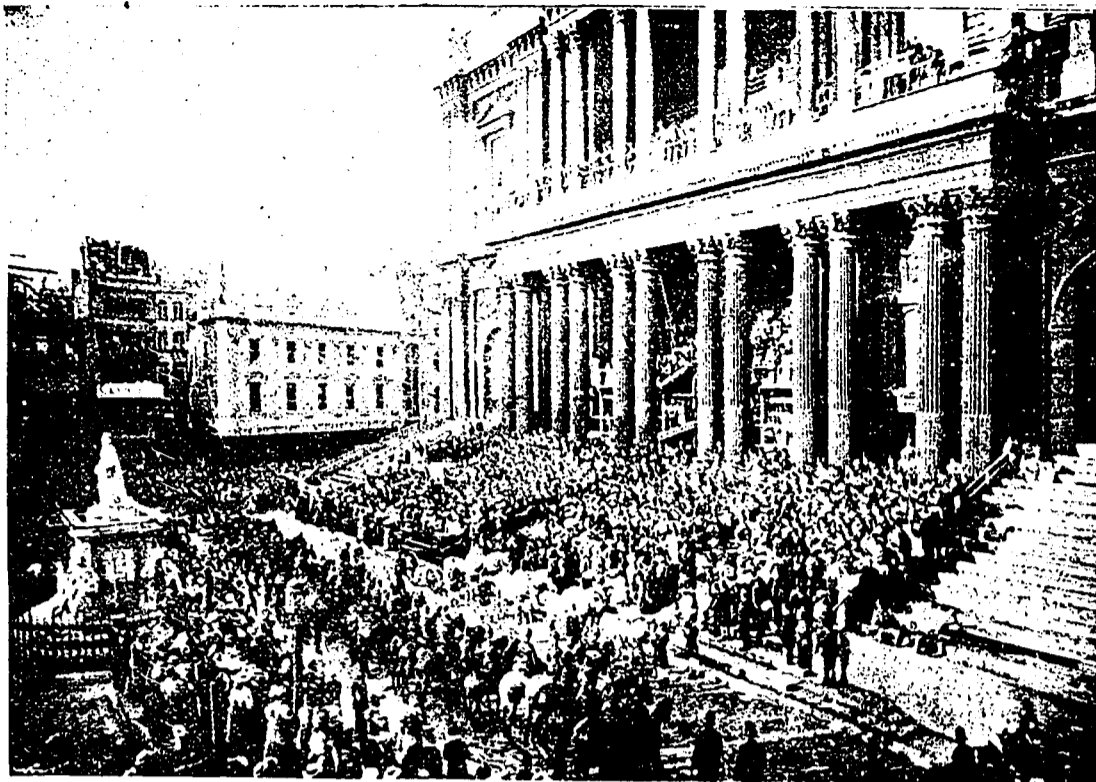
Que la lutte pour la vie est donc âpre et combien elle semble devoir nous préparer de surprises à l'aurore du XX^e siècle !

* *

Comme un dernier écho des fêtes jubilaires des 20-22 juin, nous arrivent de nombreux dessins et photographies représentant les scènes les plus caractéristiques qui ont animé les rues de Londres aux jours inoubliables du Jubilé-Royal. Nous avons choisi parmi eux une vue du cortège alors qu'il pénètre dans la Cathédrale St Paul, dont le dôme imposant surmonte la place trop étroite pour l'immensité de la foule qui s'y est rassemblée, pour le développement de l'interminable cortège dont la



LES ÉTUDIANTS DE CAMBRIDGE — LA NOUVELLE FEMME PENDUE EN EFFIGIE.



JUBILÉ DE S. M. LA REINE A LONDRES — ARRIVÉE DU CORTÈGE A SAINT-PAUL.

queue, comme un énorme serpent, se déroule sur un espace de plusieurs milles.

* *

C'est le 22 avril dernier qu'ont eu lieu à Théhéran, les funérailles de Nazr-ed-Din, père du shah de Perse actuel Mozaffer-ed Din.

S'il s'est écoulé un an d'intervalle entre l'assassinat du feu shah et ses obsèques, c'est que la volonté du souverain actuel était que son père fut enseveli dans le sanctuaire même où il tombait, en 1896, sous les coups d'un membre de la secte fanatique des Babis et que les travaux, nécessités par cette appropriation, viennent seulement d'être terminés.

C'est au moment où le cortège va pénétrer à Abdal-Azin par la magnifique avenue Amirayé, que notre dessin représente cette manifestation, si imposante par le faste déployé et l'émotion générale des assistants.

Des chanteurs psalmodient des airs funéraires dont la lugubre mélopée se mêle aux gémissements douloureux et aux cris des spectateurs, suivant le rite consacré.

Les restes de Nazr ed-Din ont été déposés dans le caveau spécialement construit pour les recevoir et cette cérémonie a été suivie de fêtes religieuses qui ont duré trois jours, pendant lesquels tous les pauvres, accourus de toute part, ont été nourris aux frais de S. A. Mozaffer ed-Din Shah.

LOUIS PERRON.

AVARICE ET BIENFAISANCE

On faisait à Londres une collecte pour la construction d'un hôpital. Les commissaires chargés de cette quête arrivent à une petite maison dont la porte était ouverte, et du dehors, ils entendent le maître de la maison, querellant sa servante, parce que, après s'être servie d'une allumette, elle avait jeté au feu le morceau non consommé, qui pouvait servir une autre fois.

Les voila convaincus qu'ils n'ont pas grande chance d'être bien reçus par un homme dont la lésinerie est à ce point évidente. Ils entrent cependant, exposent le but de leur visite, et l'homme leur remet cent guinées.

Les commissaires, étonnés de cette générosité, lui en témoignent leur surprise, en rappelant ce qu'ils ont entendu avant d'entrer.

« Vous vous étonnez de bien peu de chose, leur dit-il. J'ai ma manière de ménager et de dépenser. L'une fournit à l'autre, et toutes deux font mon bonheur. Au reste, en fait de bien-faisance, attendez tout de ceux qui savent compter avec eux-mêmes. »

MENUS PROPOS

Madame.—Quelles fatigues ont dû avoir Noël et ses fils en conduisant leur arche par un aussi mauvais temps.

Monsieur.—Oh, moi, je crois qu'ils ont du faire, au contraire, une partie de plaisir. Ils avaient tous laissé leurs bolles-mères derrière eux.

Le plaisir est une idée confuse où nous percevons vaguement une géométrie cachée.—DESCARTES.

JUSTE ORGUEIL.

Albertine.—Voyons, Alfred, sois raisonnable ; je comprends encore que des hommes riches boivent un coup de temps en temps, mais un pauvre diable comme toi qui n'a pas un sou de reste, c'est honteux !

Alfred.—Je sais... ça... ma... chère... mais il... faut tenir... les apparences.

BONNE PRÉCAUTION

Première dame.—Et visitez vous, chaque matin, les poches de votre mari ?

Deuxième dame.—Moi ! Attrapez-moi un peu d'attendre jusqu'au matin pour cela. Je les visite avant qu'il ne sorte le soir.

LE SIEN

L'artiste.—Comment trouvez-vous votre portrait, madame ?

La dame.—Parfait. Seulement je n'aime pas beaucoup le nez.

L'artiste.—Moi non plus. Mais c'est le vôtre.

CE QUI SE PASSERA

Madame.—Ah, on a bien raison de dire qu'en ce monde les pauvres femmes doivent avoir toutes les tribulations.

Monsieur.—Comme compensation dans l'autre, elles auront sans doute quelques uns de nous.

Je suis devenu si philosophe que je méprise la plupart des choses qui sont ordinairement estimées, et en estime quelques autres dont on n'a point accoutumé de faire cas.—DESCARTES.



FUNÉRAILLES DU SHAH DE PERSE NAZR-ED DIN, A THÉHÉRAN.

MODÈS PARISIENNES



COLLET très élégant en taffetas noir recouvert de mousseline de soie noire, ruche au cou garnie intérieurement de dentelle légèrement crème, empèchement garni de jais fin.



ROBE EN FOULARD BLEU POINTILLÉ JAUNE, boléro guipure à créneaux donnant un cachet d'élégance à l'ensemble; ceinture-corsetlet satin bleu foncé, gilet petit plis lingerie et plissés fins en mousseline soie jaune clair.

LE SOULIER ET LA SAVATE

FABLE

Petit soulier mignon, neuf, à pointe brodée,
Haillait une savate informe et démodée.
L'autre lui répondit : — Tais-toi,
Car tu seras un jour savate comme moi !

Enfants, respectez la vieillesse.
Sur la scène du monde où vous apparaissez,
Votre éclat nous efface et dans l'ombre nous laissez ;
Mais par d'autres aussi vous serez éclipés.
Saluez, en entrant, ceux que vous remplacez !

L. R.

UNE FARCE DE BARASTOL

Un voyageur arrive à l'auberge, tard, harassé, n'en pouvant plus. Il dîne prestement et va se coucher en recommandant qu'on ne l'éveille pas avant midi. Barastol, le roi des représentants de commerce, est là ; il a tout entendu.

Le lendemain, dès cinq heures, il va frapper au No 12. "Qu'est ce que c'est ?—C'est le coiffeur.—Mon ami, je n'ai pas demandé le coiffeur. Qu'on me laisse dormir." Une demi-heure après, Barastol revient à la charge et frappe plus fort. "Qu'est-ce encore ?—Le coiffeur, Monsieur.—Allez au diable !" répond le dormeur qui commence à soupçonner la mauvaise plaisanterie.

Et Barastol se retire, il sort par la ville, entre chez un perruquier, et tout en se faisant raser : "Vous avez un voyageur qui vous attend à l'hôtel, au No 12. Seulement il est un peu sourd ; frappez fort, si vous voulez qu'on entende." Notre homme arrive sans méfiance et cogne à tour de bras ?—C'est le coiffeur, n'est-ce pas ?—Oui, Monsieur.—Attends un peu !"

Et la porte s'ouvre, le voyageur tombe à bras raccourcis sur le malheureux qui croit avoir affaire à un fou et riposte de son mieux. On les sépare, tout s'explique et, pendant ce temps-là, Barastol a pris le train pour Paris, il est déjà loin.

CHOSSES ET AUTRES

Voici ce que produisent les abus des différentes boissons fermentées :

Le Cidre.—L'abus du cidre produit de graves troubles d'estomac, la plupart du temps ; les buveurs invétérés y ajoutent de l'alcool, ce qui le rend tout à fait nuisible.

La Bière.—L'abus de la bière produit la diminution des forces, la lourdeur, l'hébétément, l'obésité : il prédispose à la goutte et à la dyspepsie.

L'ivresse de la bière est pesante et douloureuse.

Le Vin.—L'abus exagéré du vin cause l'ivresse violente ; c'est la moins pernicieuse de toutes. Mais l'homme qui s'y livre trop souvent s'expose à des désordres organiques très douloureux et abrège sa vie dans de notables proportions.

L'alcool est un poison au même degré que le laudanum et l'arsenic.

Les effets de ce poison sont lents, mais sûrs.

Il s'attaque d'abord aux fonctions nerveuses, produit des troubles de la sensibilité, du mouvement, des facultés mentales et va même jusqu'à la folie ; il produit des désordres dans les fonctions nutritives et digestives ; il hâte la vieillesse et la mort.

PRESSÉ

Le docteur.—Baptiste, je m'en vais à l'église.

Baptiste.—Bien monsieur, et à quel moment faudra-t-il aller vous chercher.

Le docteur.—Aussitôt que commencera le sermon. Tu diras que c'est pressé.

Faire croire à des gens sensés que l'on est ce que l'on n'est pas, c'est une besogne plus malaisée dans la plupart des cas que de devenir réellement ce que l'on veut paraître.—LICHTENBERG.

LA PLUME DE MAMAN

Je n'étais plus un bébé, et la preuve c'est que j'avais quitté, pour des culottes, mes costumes de petite fille, que, le même jour, le ciseau du coiffeur avait fait tomber mes boucles brunes, et que j'étais appelé à suivre en qualité d'élève la classe maternelle de Mlle Duclos.

Donc, il est avéré que je n'étais plus un bébé. Mais étais-je un homme ? c'est une question que je résolus tout naturellement moi-même, un jour où je jouais au *portrait* avec mes grands cousins.

Jouer au *portrait* consiste à mettre sur la sellette une personne quelconque ; celui qui est *dessous* pose des questions destinées à l'éclairer sur les qualités de ce personnage dont il doit deviner le nom. A ses questions on n'a le droit de répondre que oui ou non. C'était moi qui étais sur la sellette, et mon cousin Jacques, qui était *dessous*, me posa cette embarrassante question :

« Est-ce un homme ? »

Je demeurai hésitant. Répondre non, c'était me rejeter dans la catégorie des femmes, mais répondre oui me semblait bien orgueilleux. A mon sens, être un homme c'était d'abord être grand, c'était ensuite tout savoir, tout connaître, et je n'en étais pas là. Pour trancher la difficulté je passai sur la règle du jeu, et laissant le oui d'un côté, le non de l'autre, je répondis :

« C'est un garçon ! »

J'étais donc, de ma propre initiative, un garçon. J'étais même un très petit garçon. Avec mes grandes boucles, aucune de mes idées d'enfant n'était tombée.

Je croyais que j'étais né dans un panier d'œufs, et j'attribuais une tache de rousseur que j'avais au dessus de l'œil droit, à des œufs qui s'étaient cassés dans le panier.

Je croyais que ma petite sœur Jane avait eu un chou pour premier berceau, et il m'arrivait quand nous nous disputions, et que je regrettais, en égoïste, de n'être plus seul maître de mes jouets, de lui dire avec humeur :

« Tu n'en nuiés à la fin, et j'aimerais mieux ne pas t'avoir. Retourne dans ton chou. »

Vœu qui avait

pour résultat d'amener chez Jane un déluge de larmes.

Je croyais que le cimetière où ma bonne m'avait emmené un jour, était le jardin du ciel et qu'on y conduisait, pour qu'ils s'y guérissent, les malades de la terre. Les corbillards étaient pour moi des voitures d'ambulance ; ce qui m'étonnait, c'est que ma grand-mère, qui était si vieille, n'avait jamais eu l'occasion d'aller se faire soigner au ciel.

« Tu n'as donc jamais été bien malade, lui disais-je ; moi j'ai été bien malade, mais pas assez pour y aller, maman me soignait à la maison. »

Quand j'abordais ce sujet, grand-mère me serrait contre elle, d'un air que je trouvais singulier ; je ne me rendais pas compte de son impression ; mais l'idée d'aller dans ce jardin où l'on guérissait, n'avait pas l'air de lui sourire.

— Je croyais au *bonhomme*, une sorte de croquemitaine qui surgissait pour me prendre chaque fois que j'étais méchant ; si tous les petits garçons lui donnaient autant de peine que moi, je ne sais comment il pouvait suffire à sa besogne. Il devait certes emprunter les bottes de l'ogre.

L'ogre ! encore un être qui a joué un fameux rôle dans ma vie ! c'était surtout le soir que me revenaient en mémoire les contes que l'on me racontait sur ce géant cruel ; je croyais entendre sa grosse voix dire : « Je sens la chair fraîche. » Je me cachais alors tout tremblant sous mes draps, comme un poltron derrière une forteresse : mais Jane ne s'avisa-t-elle pas d'émettre l'idée, un jour qu'elle voyait faire mon lit, que les draps devaient être les mouchoirs de l'ogre, je demeurai transi et mes nuits perdirent leur repos, tant je craignais qu'il n'arrivât à l'ogre de vouloir se moucher dans le mouchoir qui me bordait.

J'étais convaincu que l'on apprenait à lire et à écrire comme on apprend à parler et à marcher, que ce n'était qu'une affaire de temps et de patience, aussi ne me donnai-je aucune peine, au grand désespoir de Mlle Duclos, dont j'étais le plus mauvais élève. Si encore j'avais été humble dans mon ignorance, mais je ne doutais de rien... et bien que je n'en fusse encore qu'aux bâtons — et quels bâtons ! — quand les vacances arrivèrent et que nous partîmes pour la campagne, j'avais fait à mon ami Jacques Bêlort l'imprudente promesse de lui écrire.

Mais je ne trouvais pas ma promesse intempestive, j'étais bien assuré de la tenir... Comme si c'était si difficile que cela d'écrire !

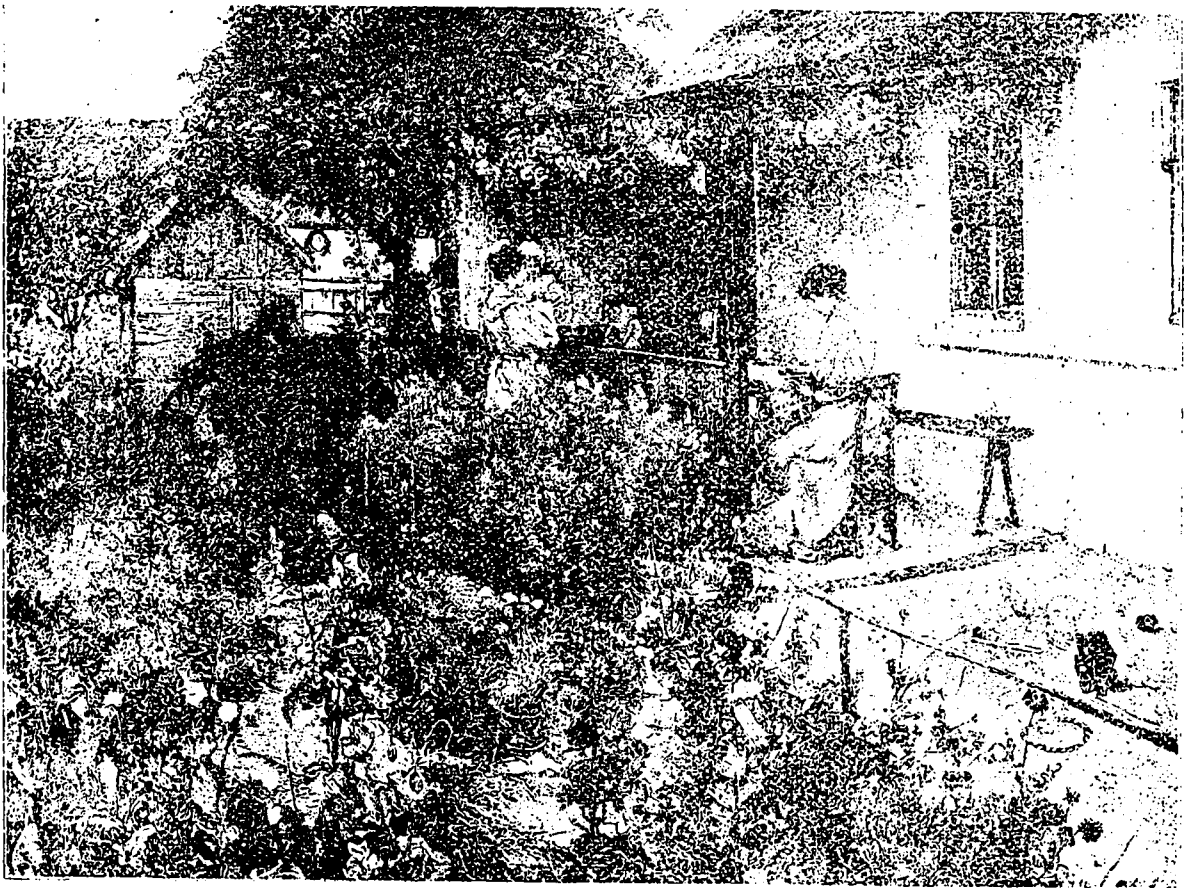
Lire, encore ça pouvait demander du temps, puisque cette science consistait à deviner en somme ce qu'ont écrit les autres. Mais écrire ce que l'on pense, quoi de plus facile, il suffit d'avoir des idées, une plume et du papier !

Dès le lendemain de mon arrivée à la campagne, je songeais donc à raconter à Jacques mes impressions qui étaient légion. Je pris bravement ma plume, et sur une feuille de papier à lettre, je commençai... ou plutôt je ne commençai pas ; les idées avaient beau venir abondantes, ma plume se refusait absolument à les transcrire, car je ne pouvais me faire aucune illusion, les griffonnages que je traçais n'auraient aucun sens, ni pour Jacques, ni pour personne au monde.

Je ne m'en étonnai pas longtemps : Quelle idée avais-je aussi d'écrire avec ma plume de classe, une plume qui ne savait faire que des bâtons, et des bâtons tortueux encore ! il m'en faut une autre, pensai-je, une bonne ! laquelle prendrai-je ? je me donnai jusqu'au lendemain pour réfléchir et je fis très bien. Ce fameux lendemain, pendant que je prenais dans

le jardin la tasse de lait qui formait le fond de mon premier déjeuner, ma mère, assise à l'autre bout de la table, écrivait une lettre avec une telle dextérité, que je jetai mon dévolu sur sa plume.

J'eus fini mon lait bien avant qu'elle eût fini sa lettre ; mais sourd à la voix de Jane, qui des bras de sa bonne m'appelaient pour aller jouer, je restai à ma place, contemplant ma mère et souriant à sa plume qui faisait tomber les mots sur les mots, les phrases sur les phrases, et qui racontait tant de choses à mon



Ma mère écrivait une lettre. (P. 9, col. 2.)

papa. Car c'était à papa que maman écrivait si longuement, il était officier de marine, et elle lui narrait tout ce que nous faisons, tout ce que nous disions, si bien que quand il revenait, j'étais tout étonné de n'avoir rien à lui apprendre, il me disait : c'est par les lettres de ta maman que je sais tout cela ; « quand tu sauras écrire tu m'écriras aussi. »

Quand ma mère revint, elle devina tout de suite, à mon air, que je n'étais pas content, c'était bien visible. Elle voulut connaître le sujet de mon mécontentement, et m'en prenant à ma plume je lui dis :

« Voilà ! je voulais écrire aussi, j'avais beaucoup de choses à dire à tout le monde ; mais elle ne veut pas, c'est de sa faute ! j'ai beau essayer, elle ne veut pas ! »

Ma mère comprit, elle sourit, et me prenant sur ses genoux, elle m'apprit que les plumes, même les plumes des mamans, n'écrivent pas toutes seules, et qu'il faut les y aider.

Des années ont passé depuis ce jour, et par la brèche ouverte dans mon esprit d'enfant, la lumière est venue qui, petit à petit, a éclairé bien des choses. Je ne crois plus que les petits enfants naissent dans des choux ou dans des paniers d'œufs ; je sais que le cimetière est non pas un hôpital, mais un tombeau. Je ne reçois plus jamais la visite du *bonhomme*, et je dors du sommeil du juste dans le mouchoir de l'ogre.

Alors je suis un homme maintenant ? je sais tout ?

Oui, je suis un homme, et je sais... tout ce que les hommes savent ; mais je me hurte encore à tant de mystères, qu'il m'arrive parfois de me demander si le petit enfant ignorant n'est pas beaucoup plus heureux que nous.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

SECONDE PARTIE

ZORKA

IV

(Suite)

De Königsberg, ils se rendaient à Bromberg, et là, commençait la route à pied, par étapes, avec les instruments sur l'épaule, en réels ouvriers allant quémander de l'ouvrage.

Bromberg est une ville de trente-cinq à quarante mille habitants, chef-lieu de régence, où ils séjournèrent un jour.

Ils étaient assis le soir dans une salle basse de brasserie, attendant au très modeste hôtel où ils étaient descendus.

Instinctivement, Maurice, tout en buvant un verre de bière, avait pris un journal de la localité, et d'un air distrait en parcourait les colonnes, lorsque tout d'un coup il s'arrêta et devenant d'une pâleur mortelle, s'écria en français :

— Oh ! grand Dieu !

Puis sa respiration s'arrêta.

Le muet Justin allait le questionner.

— Chut ! — fit-il tout bas, on nous regarde.

Et, malgré les palpitations de cœur qui brisaient sa poitrine, il redevint maître de lui.

— Mon Dieu ! — murmura-t-il faisant passer en ces quelques mots toute son âme, — merci ! merci ! ... j'avais besoin de cette nouvelle preuve ! ...

Et jetant le prix de la bière sur la table, il remonta dans la petite chambre où ils devaient passer la nuit.

— Eh bien ! mon capitaine, — s'écria Justin dès qu'il eut fermé la porte, après s'être assuré que personne ne pouvait les entendre, — qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Mlle Chaligny ...

La voix lui manqua.

— Allons ! mon capitaine, dit le brave garçon, à mots entrecoupés, vous avez l'air d'un cadavre ... Qu'est-ce que votre pauvre vieux Justin peut faire pour vous ?

— Mlle Chaligny est vivante ! ...

Justin Bréjon exécuta une gambade, l'accompagnant de ces mots, bien dans le caractère français :

— Mais, nom d'un pétard, mon capitaine, ça devrait vous donner de satunées couleurs, au lieu de vous faire ressembler à un mort !

Et Maurice de Prévannes, dépliant le journal, qu'il avait caché dans sa poche, lut ce qui suit :

“ On nous écrit de Steinbourg :

“ Hier, des enfants du village ont aperçu une hirondelle qui volait difficilement. La pourchassant à coup de pierres ils ont fini par s'en emparer. Grand a été leur étonnement lorsqu'ils ont constaté que l'oiseau portait au cou, en guise de collier, une bague, un petit anneau d'or tressé, sur lequel étaient gravés quelques caractères. En les réunissant, ils forment un nom : ‘ Fabienne ’.

“ On se perd en conjectures sur la provenance de cet anneau.”

Et M. de Prévannes mit sa tête dans ses mains, ne pouvant parvenir à retenir ses larmes.

— Mais, sac à papier ! mon capitaine ! faut pas pleurer ! s'écria encore Justin. Vous êtes certain qu'elle vit, la pauvre chère demoiselle ! ... Mais du moment qu'elle vit ! qu'elle existe ! mais, bon Dieu de sort ! faut que nous la trouvions ! autrement ! nous ne serions plus des soldats français ! et des cavaliers, encore !

Maurice ne répondait pas à son ordonnance.

Il lisait et relisait le fait divers du journal, intitulé *Der Tag*, “ Le Jour ”.

La feuille était datée de la veille.

Nul doute possible, donc, Fabienne était vivante ... Fabienne n'est pas un nom commun.

Et il continuait à repasser ces quelques lignes imprimées qui, tout en l'inondant d'une joie intense, portait un si grand trouble dans son âme.

— Il est bien évident que c'est elle qui a mis cette bague au cou de cet oiseau.

— Pour sûr ! D'ailleurs ... Steinbourg ? ... ça ne doit pas être aux *antichoses* ... Je ne sais pas comme on dit.

— Aux antipodes.

— Oui, c'est ça ... et nous allons filer pour Steinbourg, de notre pied léger ... Je sais bien que c'est assez mesquin, assez ravalant, de faire la route comme de simples fantassins, parce que, comme

qui dirait, quand on a l'honneur d'être dans la cavalerie, on a l'amour-propre de ne pas traîner la savate ... Mais enfin ! c'est un sacrifice que je dois vous faire, mon capitaine ... Et à la guerre comme à la guerre.

— Oh ! tais-toi ! tais-toi donc ! Affreux bavard !

— Dame ! mon capitaine, quand je ne suis plus muet ... je me rattrape !

Oh ! cette nuit, combien longue elle parut au pauvre amoureux !

En mai, cependant, le jour se lève de bonne heure. Et dès le premier gris de l'aube, M. de Prévannes obligeait Justin Bréjon à se jeter à bas de son lit.

— On va croire que nous avons commis un mauvais coup, fit le pauvre garçon qui tombait de sommeil.

— Allons ! tais-toi ! Et n'oublie pas que tu dois être muet comme une bande de carpes.

Et en route pour Steinbourg.

Le capitaine sortit de sa musette une carte de l'état-major allemand et aussitôt il s'orienta.

Vingt milles les séparaient de Steinbourg, un minuscule village dont les quelques maisons se mirent dans la Brahe, petite rivière latérale qui va se jeter dans la Warthe, le grand affluent de l'Oder.

Par bonheur, ils rencontrèrent sur leur route un charretier s'en revenant à vide, et pour quelques pfennigs et un moos, au premier bourg, il consentit à voiturer les deux ouvriers et leurs outils.

Et il leur demanda chemin faisant où ils allaient.

Aux mines de Yalta où ils comptaient trouver de l'ouvrage.

— Un dur métier, fit le charretier philosophiquement, mais quand on est jeune ...

— Voilà Steinbourg, dit-il, vers le milieu du jour, en désignant du bout de son fouet quelques pignons qui fumaient au milieu d'un paquet de bouleaux.

— Merci.

Et, payé, faisant claquer son fouet, il continua sa route.

— Je suis toujours muet, mon capitaine ? demanda Justin.

— Mais plus que jamais, puisque tu ne sais pas parler allemand !

— C'est juste, mon capitaine. Mais c'est que la langue me démange parfois tout de même.

Ils allongeaient le pas, suivant la route sinueuse qui s'enfonçait jusqu'à Steinbourg.

— La route de Yalta ? demanda M. de Prévannes à un vieillard qui fendait du bois sur le seuil de sa chaumière.

— Vous lui tournez le dos, répliqua le brave homme, et vous en êtes loin.

— Ma foi, fit Maurice, laissant tomber son bâton de voyage, feignant une grande fatigue, ma foi, nous sommes trop las et nous allons toujours manger un morceau ... Nous nous sommes égarés ... Comment se nomme cet endroit, mon brave ?

— Steinbourg. Ça n'est pas gros ... Quelques feux, et c'est tout ... Mais si vous voulez entrer ... on vous offrira bien un banc pour vous asseoir, et on a encore un morceau de pain.

— Merci ! Vous êtes bien honnête. Nous avons nos provisions.

Le vieux était seul dans la chaumière, la vieille se trouvait aux champs.

On causait. Bien que bouillant d'impatience, M. de Prévannes prenait de bien longs détours pour ne pas éveiller les soupçons.

Tout en mangeant les provisions du bissac il demandait :

— Comment avez-vous dit que s'appelait cet endroit ? Stein ... Stem ...

— Steinbourg ... Steinbourg, sur la Brahe. Ça n'est ni grand ni gros.

— Tiens ! s'écria encore Maurice, où donc ai-je vu ce nom-là ? ... C'est sur un journal, sur le *Tag*, la feuille de Bromberg ...

— Ah ! c'est rapport à l'oiseau, sans doute, l'histoire de l'hirondelle. C'est M. Ringle, le pasteur, qui aura écrit.

— Oui, c'est cela même, continua Maurice, tandis que son cœur battait sa poitrine à bonds désordonnés. Une histoire de bague que l'on a trouvée au cou d'un oiseau. J'ai pensé que c'était une farce, une histoire pour amuser le monde, comme ils en mettent tant dans les journaux.

Ça n'est pas croyable.

— C'est bien pourtant la vérité, je vous le répète.

— Oh ! je serais curieux de voir cet anneau-là.

— Ça n'est pas difficile ... Il y a plus de dix personnes déjà des villages voisins qui sont venues le voir ... Si vous voulez, c'est chez Zuinder, le forgeron ... C'est son petit garçon qui a abattu l'oiseau, et Karl Zuinder l'a donné à sa fille Gertrude. Ah ! Une jolie fille. Quand vous aurez fini de manger ...

— Oh ; c'est vite fini, avec nous.

— Et votre ami ?

Justin, lui, qui n'avait pas les mêmes raisons d'être aussi pressé que son capitaine, était loin d'avoir terminé son repas et avalait les morceaux doubles.

— Ça n'est pas mon ami ... C'est mon frère ... Et il n'a pas l'usage de la parole.

—Oh ! le pauvre garçon ! Comme c'est malheureux !

M. de Prévannes adressait d'impérieux regards à son ordonnance pour l'obliger à se dépêcher davantage, mais celui-ci s'obstinait à ne rien comprendre.

Enfin il se décida cependant à former son couteau, à s'essuyer les lèvres et à suivre son pseudo-frère qui ne tenait plus en place.

Le vieux, s'appuyant sur une canne, s'avança à travers le village et s'arrêta devant une forge.

Tapant un fer rouge, un maréchal aux bras nus, à la grande barbe rousse, s'arrêta, fronçant le sourcil, d'un air de mauvaise humeur.

—Je parie que c'est encore pour la bague, s'écria-t-il, vous, père Haymler, vous me le paierez ?... A-t-on idée de ça ! pour un méchant anneau ! Venir me déranger tout le long du jour !

—Qu'est-ce que vous avez à être mauvais ainsi, Karl Zuinder... On ne vous le mangera pas, votre anneau.

Une jeune fille qui travaillait à l'intérieur de la forge, près de la fenêtre du rez-de-chaussée, s'était levée et s'avançait contrastant par sa fraîcheur, sa bonne grâce, avec le grossier accueil de son père.

—Tenez ! dit-elle, tendant son petit doigt, elle est très étroite, et j'ai de la peine à la retirer.

Jolie, blonde, rose, elle se montrait aimable sans efforts, on devinait que cette aménité se trouvait dans sa nature.

Karl Zuinder, fumant sa pipe, s'était zémis à cogner sur son fer, tout en suivant de l'œil les deux ouvriers à travers ses sourcils froncés.

—Eh bien ! Vous l'avez vue ?... L'avez-vous assez regardée !

Maurice l'avait vue... Oui ! Il la tenait dans ses mains, cette bague sacrée !... Et il aurait voulu pouvoir la porter à ses lèvres !

C'était bien le petit jonc d'or, la première de toutes les bagues... et, *Fabienne*, le nom bien-aimé de Fabienne, était gravé en caractères gothiques !

—Elle est jolie, dit-il, ne pouvant parvenir à cacher son trouble, tant ses traits se contractaient malgré lui... Elle est bien jolie...

—Oui répliqua plus brutalement encore Karl Zuinder, mais vous l'avez assez vue... Tâchez de la rendre à ma fille, vous entendez !...

—Vous ne voulez pas la vendre ? fit Maurice, qui ne pouvait se décider à se séparer de l'anneau.

—Ni la vendre ! ni la donner ! Et faites-moi le plaisir de filer !... Et un peu vite !... Vous entendez !... Des ouvriers... qui veulent acheter des bagues en or !... Avec de l'argent volé, sans doute !...

Puis s'adressant au vieillard :

—Vous en faites, vous, de jolies connaissances le long des routes... Ramenez-moi ça d'où ça vient, ça doit sortir de prison.

Justin ne comprenait rien à toutes ces injures, mais il entendait bien, ainsi qu'il se le disait lui-même, qu'on insolentait son capitaine, et la colère commençait à lui monter aux oreilles.

M. de Prévannes vit bien qu'il allait éclater, aussi le poussa-t-il brusquement devant lui, en murmurant tout bas :

—Tais-toi ! Pour l'amour de Dieu !

Puis, haussant les épaules, il répondit au forgeron :

—Vous n'êtes pas poli ! Je ne vous ai rien dit de malhonnête !... Cette bague... me rappelle un souvenir...

—Des souvenirs ! des souvenirs !... Je ne crois pas aux souvenirs, moi !... Il y en a assez des trainards par les routes... Des souvenirs !... Des souvenirs de bijoux volés !... Allez-vous-en et que je ne vous revoie plus... Oui, il y a pas loin d'ici un garde qui vous demandera vos papiers... Je vais aller le prévenir.

Le rouge montait maintenant aux joues de Maurice.

Mais il se contint. Allait-il, pour les grossièretés d'un rustre, compromettre le résultat de ses recherches !...

Et il partit, haussant encore les épaules.

—Ma foi, mon ami, je vous demande pardon pour Karl Zuinder ; c'est un malappris... Il aura encore avalé trop de schnaps ce matin... Et c'est bien rare s'il ne tape pas sur sa femme ce soir.

Maurice prenait congé du brave homme qui refusait une pièce blanche, puis il entraîna Justin et tous deux regagnaient promptement la grande route.

Un sentier l'échancrait sur la gauche, et à l'ouverture de cette voie étroite, au moment où ils passaient de ce pas allongé et régulier que connaissent les piétons, ils aperçurent Gertrude Zuinder, la fille du forgeron.

Rouge, essoufflée, elle avait fortoment couru, bien que coupant au court.

C'était une brave créature que Gertrude Zuinder, jolie autant que bonne, car elle tendait la bague à Maurice en lui disant avec un sourire qui découvrait ses superbes dents blanches :

—J'ai bien vu que la bague vous rappelait un souvenir, alors... Elle s'arrêta ; elle rougissait, cherchant vainement le reste de sa phrase.

Embarrassée, émue, elle offrait le petit jonc d'or avec un mouvement plein de charme et de grâce.

Maurice ne se sentait pas le courage de refuser ; il prit l'anneau

qui possédait pour lui plus de prix que toutes les perles d'Ormuz, que les rubis d'Ophir.

—Merci, ma belle enfant, dit-il d'une voix émue, merci de tout mon cœur... C'est le premier moment de bonheur, depuis bien longtemps, ma chère petite !... Et c'est à vous que je le dois... Je n'oublierai jamais le nom de Gertrude Zuinder, je vous le jure !...

Sortant alors de sa poche sa bourse, une bourse de cuir, une vraie bourse d'ouvrier, il y prit cinq pièces de vingt marks d'or, et les fourrant de force dans les doigts de la jeune fille :

—Maintenant, ma mignonne, permettez-moi de vous offrir ceci... Avec ces pièces d'or vous aurez une bague plus belle que celle que vous me donnez et qui me cause un si radieux plaisir. Prenez ! prenez ! ma belle enfant, ou alors je ne pourrais, de mon côté, accepter votre présent qui m'est si cher.

La jeune fille regardait Maurice, confuse, hésitante, rougissant encore de plus en plus.

—Oh ! Schœner Herr ! Schœner Herr ! murmura-t-elle, je savais bien que vous n'étiez pas un ouvrier.

—Chut ! mon enfant, répliqua aussitôt Maurice, en portant un doigt à ses lèvres, ne dites rien ! Gardez-moi le secret ! ou vous serez cause de ma mort... Merci encore... Adieu !...

Et, la saluant de la main, il s'éloigna, rejoignant Justin.

Lorsqu'il fut seul, il porta la bague à ses lèvres

—Fabienne ! oh ! ma Fabienne adorée !... tu es vivante !... Dieu bon ! Dieu juste ! voilà la preuve de ton existence. Mais que faire pour te sauver ?... Et combien de jours, de mois peut-être me séparent encore de toi ?...

Mais le cœur tout plein d'espérance, il défait maintenant le sort et une énergie invincible circulait avec tout son sang dans ses veines.

Revenons donc maintenant à Hermann Pluck, qui digérait son fastueux repas. Pastueux tout au moins pour lui, car depuis bien des années il ne s'était trouvé à semblable fête.

Maintenant il savourait sa troisième pipe, une débauche, en sirotant une dernière gorgée d'eau-de-vie qu'il avait demandée d'une voix très douce, en disant avec un affreux sourire, un vrai sourire de mendiant :

—Schnaps !... Encore schnaps !... Tout petit peu schnaps !...

Maurice n'avait pas eu le cœur de lui refuser et lui avait retendu la gourde, tandis que Justin murmurait entre ses dents :

—Eh bien ! tu t'en paies une vraie once... mon vieux lapin !

Au faux muet, Maurice donna une bourrade dans les côtes pour l'obliger à se taire. Puis il se leva, et vivement :

—Allons ! En route... Il nous faut arriver à Yalta ce soir.

Le vieux fou ne bougea point. Il secoua au contraire obstinément la tête.

—Loin ! Yalta ! Trop loin, Yalta !

—Mais, mon pauvre brave, il faut bien coucher quelque part... Nous ne pouvons pas passer la nuit à la belle étoile.

Pour réponse, toujours le même mouvement de tête négatif.

—Pas coucher dehors ! Hermann Pluck non plus... Ni Schœn... Il s'arrêta, hochant la tête. Ça, non, faut pas le dire... Mais vous... Et puis l'autre... Pas coucher dehors non plus... Un bon lit.

—Ah ! tu nous offres l'hospitalité... Et où cela ?

—Pas loin... Une heure...

—Allons, soit.

—Yalta, après bonne nuit, demain matin.

—Marchons.

Et le vieux rajusta ses pauvres houblilles autour de ses flancs maigres, et s'appuyant sur son bâton, se mit en marche. M. de Prévannes et Justin suivaient.

—Il va peut-être nous mener dans un coupe-gorge, murmura encore Justin.

Son maître lui imposa silence et emboîta le pas à Hermann Pluck qui venait de quitter la grande route pour s'engager dans un chemin de traverse, marchant ensuite dans une petite sente étroite, laquelle, après des montées et des descentes, des tours et des détours, aboutit à une immense place où les bois avaient été exploités.

Des monceaux de bois débités, des amas de bourrées se voyaient ça et là, et entre eux des huttes spacieuses construites par les bûcherons et abandonnées par eux.

—Bon, là, fit Hermann Pluck, désignant l'une d'elles.

M. de Prévannes y pénétra à sa suite, et il vit alors, faisant craquer une allumette, que plusieurs lits de fougères étaient encore dressés contre les parois de la cabane, faites de mottes de terre, de torchis, mais valant bien, au pis-aller, beaucoup mieux que la meilleure des tentes.

Cette fougère et cette mousse séchées étaient meilleures que les lits d'une auberge allemande de dix-neuvième ordre, aussi résolut-il de s'en contenter.

Le vieux n'avait d'ailleurs pas demandé son avis ; il avait déjà choisi sa couche et s'y étendait, s'y étalait, étirant ses vieux membres, avec des grognements de bête satisfaite et ropue.

Puis il se tourna, se retourna encore, et le sommeil s'empara de lui, faisant de ce misérable l'égal du plus heureux et du plus riche.

Justin accommoda son gourbi, et quelques minutes après il ronflait lui-même de tout son cœur.

Malgré l'écrasante fatigue de cette journée, car les deux voyageurs avaient été trempés le matin par un violent orage. Maurice ne pouvait dormir, cette bague qu'il avait en sa possession depuis plusieurs jours lui brûlait la poitrine.

Fabienne vivante!... Fabienne séquestrée!... Il en était bien certain maintenant! tous ses rêves s'étaient transformés en une réalité inéluctable!

Et une rage folle s'emparait de lui.

Il comprenait jusqu'à l'évidence qu'il ne devait rien brusquer, parce qu'un homme ayant à sa portée tous les moyens dont disposait M. de Malthen pouvait, au premier indice, faire disparaître toutes les traces vivantes de son crime.

Tandis que, la tête appuyée sur le coude, il songeait ainsi, il ne put réprimer une légère exclamation de surprise.

—Tiens! fit-il, c'est surprenant... Deux chiens qui chassent.

Il ne se trompait pas, lui, un veneur!

Deux chiens, à pleine gueule, couraient un animal quelconque.

C'étaient deux hurleurs qui menaient d'assurance.

Parfois ils s'arrêtaient, puis reprenaient ensuite avec une nouvelle vigueur.

La lune s'était levée, claire et blanche.

La cabane n'avait pas de porte fermante et un large rayon pénétrait par la large entrée.

Le bruit d'une course légère, et une femme se jeta dans la hutte, et alla tomber épuisée, haletante, sur une masse de fougères, par bonheur et par hasard inoccupée.

Hermann Pluck et Justin n'avaient rien entendu.

Elle ne pouvait point voir, quoi que ce fût distinguer, et maintenant, elle reprenait haleine, essuyant de ses deux mains la sueur qui coulait le long de ses tempes et de son cou.

Elle demeurait là, avec une résignation de bête assommée, affalée sur son tas de fougère, attendant la mort qui s'avavançait à grands pas.

Elle n'avait pas fait de bruit en arrivant, la Tzigane!

A ses pauvres pieds meurtris et déchirés, elle avait des ailes, et c'est sans le moindre fracas que son pauvre corps à bout de forces s'était écroulé sur le tas de mousses!

Elle n'avait donc réveillé ni Hermann Pluck, ni Justin Bréjon qui ronflaient tout comme un complet de tuyaux d'orgues.

Maurice de Prévannes s'était levé avec lenteur.

Il prévoyait bien qu'il allait se dérouler devant lui toutes les scènes d'un sombre drame.

Il s'assura si son revolver jouait librement dans sa gaine, à la boucle derrière sa ceinture.

Dans sa main nerveuse il assujettit son bâton de voyageur qui, emmanché au bout d'un solide bras, constituait une arme redoutable entre toutes, et il attendit.

Pas longtemps.

Les deux blood-hounds menaient grand train.

Une fois le départ relevé, ils filaient droit, sans hésitations ni balancer.

Mais arrivés à l'entrée de la hutte, ils s'arrêtèrent bien qu'il n'y eût point là pour eux d'obstacle, s'arc-boutant sur leurs jarrets et aboyant avec furie, car ils humaient le corps de Maurice de Prévannes qui, debout contre le chambranle intérieur de la porte, se tenait, le bâton en arrêt.

L'homme impose toujours au chien, quelque furieux que puisse être ce dernier, une émotion indicible.

Les voleurs arabes, pour pénétrer dans les douars et les ksours, se dépouillent totalement de leurs vêtements, et les chiens kabyles et arabes, si criards cependant, ressentent un tel émoi de leur nudité, que pas un d'eux n'oserait révéler par un aboi leur présence.

Tenez, en passant, un conseil.

Un chien furieux court-il après vous, retournez-vous, et vous jetant à quatre pattes, faites-lui tête. Non seulement, il ne vous mordra pas, mais vous le verrez aussitôt reculer et battre en retraite, la queue entre les jambes!

Les deux blood-hounds, sentant Maurice derrière le chambranle de la porte, se gardaient bien d'avancer.

Naturellement, au cris de Titan et de Déesse, le vieux Hermann Pluck et Justin Bréjon s'étaient dressés sur leur séant, mais énergiquement, en français, en allemand, d'une voix sourde, le capitaine leur avait ordonné.

—Ne bougez pas! Silence! Il y va de la vie!

Et Hermann Pluck et Justin s'étaient accroupis dans leur litière, ne laissant paraître que leur tête, immobiles, en arrêt.

Déesse et Titan demeuraient aux abois!...

Quant à pénétrer dans l'intérieur de la hutte ah! ils s'en seraient bien gardés.

Arebutés, la tête dans les épaules, ils se contentaient d'aboyer furieusement.

Quant à Zorka, elle faisait tous ses efforts pour combattre la

prostration qui l'envahissait, mais, en réalité, elle ne pouvait plus avoir conscience de ce qui se débattait autour d'elle.

Cependant, elle tressauta violemment lorsqu'elle entendit la voix de Conrad qui, sûr de lui-même, certain de la réussite, insolentement ou s'en souvient, lui intimait l'ordre de sortir et de se livrer d'elle-même à son bourreau.

Conrad s'entêtait, intimait violemment ses ordres.

Enfin, après avoir fait craquer une allumette, qui n'avait éclairé qu'une étroite zone de l'obscurité, toute son attention étant concentrée sur la Tzigane, ses yeux n'avaient vu qu'elle et n'avaient été distrait par rien d'autre.

Et comme Zorka lui répondait qu'elle ne prétendait pas sortir, qu'elle ne lui obéirait point, que ses ennemis et bourreaux ne l'auraient point vivante. Conrad, le revolver au poing avait eu l'impudente lâcheté de pénétrer dans l'intérieur de la hutte et d'annoncer à haute voix qu'il allait brûler la malheureuse Zorka à bout portant.

Ah! dame! C'est alors que Martin Bâton s'était abattu, répétant ses coups avec une rapidité vertigineuse.

Et Pan! Pan! Pan!... Et Pan! Pan!

On comprend bien que le capitaine n'y allait pas de main morte, et de tout cœur s'en donnait!

Et le pied de frêne n'avait suspendu son œuvre que quand il avait vu ce gredin de Conrad étendu à terre, et complètement privé de sentiment.

Oh! alors, une fois évanoui, la scène avait changé de face.

On eût vraiment dit que la cabane était habitée par de déchaînés diables!

—Allons! vivement avait commandé M. de Prévannes en français, à Justin Bréjon.

Et celui-ci, au pouce et à l'œil, comprenait les ordres de son maître.

—Venez! avait dit le capitaine à Zorka et au vieux Pluck.

Et tous, enjambant le corps inanimé de Conrad, se précipitaient hors de la hutte.

Les chiens de chasse, avec cette docilité servile qui les caractérise, s'étaient écartés sans mot dire.

Peu de secondes étaient nécessaires à Maurice pour juger de la situation, étant donné le plein clair de lune qui l'éclairait.

Le cheval attaché, il l'apercevait bien vite.

Prendre dans ses bras Zorka qui ne se débattait point, donner une poussée à Hermann Pluck et s'emparer de la bride du cheval en disant au mendiant:

—Yalta! Yalta!

Tout cela n'avait été que l'affaire d'un instant.

Justin avait compris. Conrad, il le connaissait et le reconnaissait dès la seconde où il était apparu dans la zone lumineuse.

Dès lors! du moment où le susdit Conrad était allongé par terre sous les coups de bâton, Justin en pouffait encore, tant drôle il avait trouvé l'exécution.

Il savait bien ce qu'il y avait à faire, c'était d'obéir à Maurice qui avait placé Zorka à califourchon sur le cob et suivait Hermann Pluck qui s'était mis en marche.

Depuis longtemps le soleil avait monté à l'horizon lorsqu'ils aperçurent les premières maisons de Yalta.

A l'orée de la forêt, le capitaine fit descendre la Tzigane.

S'emparant du cheval, et lui serrant les naseaux au moyen de la bride attachée, il lui administra sur les reins une volée de coups de houssine.

Et le cob partit la queue en l'air, le long de la ligne, tandis que Titan et Déesse, qui avaient suivi, lui galopèrent sur les talons.

M. de Prévannes n'était pas mécontent de sa nuit. Ah! non, certes.

Il comprenait bien que si la créature affolée à laquelle il venait de sauver la vie avait été poursuivie par Conrad, c'est que le valet, et peut-être même le maître lui-même, avait intérêt à reprendre cette fille, et qu'à sa capture était attachée une très grosse importance.

Quelle était-elle?

C'était une inconnue qu'il fallait dégager dans cette embrouillée équation.

Pour l'instant, les regards effarés de Zorka semblaient indiquer qu'elle se demandait si elle n'était pas tombée de fièvre en chaud mal.

Quels étaient ses sauveurs? Elle n'en savait rien. A part le vieux mendiant qu'elle connaissait pour l'avoir vu traîner les rares fois qu'elle était venue à Lekno, elle ne connaissait aucun de ces deux ouvriers! L'air méchant, ni perfide ils ne l'avaient, cependant.

Elle commençait donc à se rassurer un peu.

Maurice lui fit signe de s'asseoir sur le plat bord de l'un des deux fossés encadrant la route, et lui demanda en allemand:

—Où voulez-vous aller?

Un mouvement d'épaules.

Que lui importait? Elle avait fui d'instinct. Une fois la tête de

Mirko entassée sous d'énormes pierres, pour la soustraire aux dents féroces des loups et des ours, elle ne savait où diriger ses pas.

Elle le comprenait bien, toutes chances la menaçaient de retomber dans les mains de ses persécuteurs.

Ceux au pouvoir desquels elle se trouvait n'avait nullement la férocité de ses ennemis.

La loyauté et la bonté, elle le voyait bien maintenant, se lisaient dans leurs regards. Et elle ne demandait qu'à croire, qu'à se fier, tant une épouvantable crainte elle éprouvait des autres.

Et avec la faiblesse de caractère des races levantines, elle résolut aussitôt de se laisser faire et de suivre ses sauveurs.

—Je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes libre, continua Maurice, absolument libre. Seulement, j'ajouterai ceci : c'est que si vous voulez rester avec nous, nous pourrions à vos besoins.

Le fou s'exécutait, il ponctuait de mouvements de tête chaque membre de phrase de ce petit discours.

—Et alors, sentencieux, dogmatique :

—Reste, va, ma fille... Bon pain, bonne bière, bon schnaps !... Et bon tabac, donc !

Et il indiquait sa pipe vide.

Je ne sais où aller, répondit Zorka, et j'ai grand'peur pour moi ! car Conrad ne demande qu'une chose... c'est de m'arracher la langue.

M. de Prévannes ne put réprimer un soubresaut nerveux !... Ce seul mot disait tant de choses.

Si l'on voulait arracher la langue à Zorka, c'est qu'elle pouvait parler.

Mais il ne fallait pas l'effrayer tout d'abord, mais au contraire l'amadouer et se l'attacher par les affectueux liens du dévouement et de l'habitude.

—Écoutez. Voulez-vous demeurer avec nous ? Nous veillerons sur vous, je vous le répète. Et nous nous arrangerons de façon que vous ne couriez plus aucun danger.

Zorka était très belle.

Cette beauté incontestable, quoique bistrée, faisait depuis quelques heures un incendiescent effet sur l'inflammable Justin qui roucoulait de la prunelle et roulait des yeux de merlan frit à l'adresse de la fille de Bohême.

On se souvient que Justin possédait une opinion extraordinairement exagérée de ses avantages personnels.

Outré de l'indifférence de Zorka, il ronchonnait à l'écart :

—Oui ! Elle me dédaigne ! Elle me méprise parce que j'ai des cheveux de mendiant et une barbe de sauvage... Mais si je ne portais que ma moustache, ma moustache de cavalier de première classe... On verrait un peu.

Zorka n'hésitait pas. Après avoir regardé Maurice dans le plus profond de ses yeux, elle allait à lui, prenait sa main droite, se la plaquait sur sa tête en disant :

—Je ne sais qui vous êtes... Mais vous m'avez sauvé déjà une fois la vie, ça n'est pas sûrement pour me livrer à ceux qui me persécutent et voudraient ma mort... Je me fie donc à vous. Je suis votre esclave ! Faites de moi ce que vous voudrez.

Marché conclu. Traitée passée... La Tzigane faisait partie de la bande.

Et c'est ainsi que tous les trois, traînant le vieil Hermann Pluck qui suivait en serre-file, ils arrivèrent à Yalta.

Petite cité ouvrière ou gros bourg ouvrier si l'on veut... Une population de deux mille quatre cents âmes dont dix-huit cents mineurs.

Oh ! Je toutes les races ! Un ramassis cosmopolite. Il y avait des Polonais, des Russes, des Allemands, des Danois, et jusqu'à des Monténégrins, des Bohêmes, qui étaient venus s'échouer là, on ne savait pourquoi.

Dans les rangs de ces travailleurs, le grand Tuteur de pauvres, l'hiver, avait creusé de nombreux vides.

Néanmoins, quand Maurice de Prévannes se présenta devant le directeur de la mine, M. Rudolf Smerling, un ingénieur très distingué, il lui fut répondu qu'il ne pouvait être embauché que pour le lundi suivant... On était au mercredi.

—Mais, fit M. Smerling, voyant la bonne tenue de Maurice, que celui-ci, malgré tous ses efforts, ne pouvait parvenir à dissimuler tout à fait... pour ne pas perdre votre temps, à deux lieues d'ici il y a des transports de bois qui s'opèrent sur la Velna, et vous trouveriez certainement du travail jusqu'à samedi soir. Lundi matin vous n'auriez qu'à vous présenter à l'ouverture des puits, vous pourrez descendre, vous et votre frère,

On comprend que tout atermoiement, tout retard était un chagrin pour Maurice.

Néanmoins le conseil de M. Smerling ne l'éloignait pas de cette contrée qu'il avait tant intérêt à connaître jusque dans ses moindres recoins.

Ils déjeunèrent à l'auberge, Hermann Pluck aussi. Le pauvre fou s'était invité de lui-même, sans attendre un mot de M. de Prévannes.

Ce dernier s'enquerrait auprès de l'aubergiste.

Et il apprenait que l'on trouvait aisément et à bon compte de modestes maisons d'ouvriers à Yalta et qu'ils s'installeraient commodément, et à peu de frais, tout aussi bien qu'à Goratz, à deux lieues de là, où s'organisaient les trains de bois, qui, au moyen de petits remorqueurs descendaient le long des lacs et du cours de la Velna.

Le mot lac avait frappé l'oreille de Maurice.

—Sur quels lacs transporte-t-on du bois ? demanda-t-il.

—Sur beaucoup. Sur celui de Goratz, de Retzow, sur d'autres encore.

Et l'aubergiste en citait encore trois ou quatre.

Retzow ! C'était là, peut-être, qu'était l'abienne ! C'était bien dans le parc de Retzow qu'il avait aperçu cet arbre... que vingt-quatre heures après l'on avait fait disparaître.

Le déjeuner était fini, on partait pour Goratz.

Hermann Pluck qui n'avait fait qu'engloutir de la nourriture durant tout le temps du repas, avait fort bien entendu tout ce qui se disait à côté de lui.

—Goratz !... Connais bien Goratz !... De l'eau et du bois !... Beaucoup d'eau... Conduire à Goratz.

—Décidément, fit M. de Prévannes, il ne nous lâchera plus. Il fait partie de la famille.

—Enmenez-moi, demanda Zorka suppliante... Si je demeure seule ici, ils me retrouveront et me tuoront...

Ainsi fut fait, et dans l'après-midi de ce jour même, ils arrivèrent tous les quatre à Goratz.

Se faire engager n'était pas difficile. Il manquait toujours des bras pour le transbordement des bois.

La besogne consistait à charger sur des chalands plats des madriers et des planches, besogne qui ne demandait que du courage et une bonne paire de bras.

Durant le trajet, le long de la route, M. de Prévannes avait essayé de faire causer Zorka, mais il s'était heurté à un obstiné mutisme lorsqu'il prononçait le nom de Conrad et s'enquerrait des causes des dangers que courait la Zzigane.

À Goratz, les ouvriers couchaient sous des hangars, pêle-mêle, en une promiscuité pénible.

Hermann Pluck prouva en cette occurrence son utilité et son industrie.

Il avait tellement roulé partout par là qu'il connaissait tous les endroits où l'on pouvait trouver un asile.

—Bonne niche, dit-il à M. de Prévannes. Encore bon lit !...

Et il les mena dans un coin du chantier, où des réserves de madriers avaient établi un hangar naturel.

Là, avec de fins copeaux de sapin, on se confectionnait en un tour de main une couche très douce.

Et le lendemain matin, Maurice et son muet se mettaient à l'ouvrage et entassaient des madriers sur des chalands.

Doux heures ne s'étaient pas écoulées que l'un des trains de bois commença de se mettre en marche.

Un petit remorqueur toussait et fumait pour convoyer toute une ligne de chalands.

—Mais il manque un homme, cria un contremaître, un homme comme gareur.

Maurice le cœur battant bien fort, se présenta aussitôt.

—Quand revient-on ? demanda-t-il.

—Dans la nuit, avec le remorqueur.

Déjà il se trouvait à bord du premier chaland. Et armé d'une gaffe, il avait pour mission de maintenir le cordeau dans la voie de la remorque et de parer aux accostages.

Les chalands étaient tellement chargés qu'ils arrasaient complètement la surface de l'eau.

M. de Prévannes accomplissait sa manœuvre à bâbord, un compagnon en faisait autant de l'autre côté.

Le long de la Velna il fallait ouvrir l'œil et déployer du sang-froid et de l'adresse.

—Tout à l'heure, dit le compagnon à Maurice, quand nous arriverons à Retzow dans le lac, nous aurons du bon temps.

Effectivement, quand le remorqueur débarda dans cette immense nappe d'eau, il n'y eut plus qu'à se croiser les bras.

Les deux hommes étaient assis l'un à côté de l'autre et l'on causait.

Sur la gauche, on apercevait l'île de Retzow avec les ombrages touffus de ses bois et de son parc.

On en passait encore à plus d'un kilomètre.

—C'est habité, cette île-là ? demanda Maurice, dont le cœur battait la charge.

—Habité, fit le gaffeur avec un gros rire, par des habitants qui ne seraient pas commodes camarades de lit...

Et comme M. de Prévannes réclamait une explication :

—C'est un seigneur très riche, celui-là qui possède les mines de Yalta... Il paraît qu'il y élève des ours... des ours énormes et féroces... On dit que c'est un seigneur très savant qui travaille

tout le temps... Mais faut avouer pourtant qu'il a de drôles d'idées... Un homme qui s'aviserait de débarquer dans cette île-là serait certainement mis en pièces!... Ça l'amuse, ces machines-là!...

On longeait l'île.

—Tenez, fit l'homme, regardez celui-là.

Et il montrait un ours énorme qui piétinait au milieu des rochers, et que l'on distinguait à peine.

Et Maurice ne pouvait détourner ses regards de ces bousquets de bois.

Fabienne se trouvait-elle là encore?...

A coup sûr elle y avait été!

Enfin, quand il devrait fouiller toute la contrée, maison par maison, taillis par taillis, bien certainement il finirait par la découvrir.

On avait dépassé l'île. On suivait maintenant le courant de la Velna, qui traverse tout le lac.

—Voyez-vous, mon camarade, disait le compagnon qui ne demandait qu'à bavarder, il y a des jours où l'eau est mauvaise, et où l'on est secoué comme sur la mer... De vraies tempêtes... Mais aujourd'hui, l'eau est belle, pas un souffle.

—Allons, répliqua Maurice, nous devons rentrer ou revirer.

—Oui, et il faut bien faire attention, si l'on ne veut pas heurter d'autres trains, parce que c'est assez étroit.

Le cours de la rivière se resserrait maintenant.

Il n'y a pas de hasards, dit Bartholo...

Pourquoi les yeux de Maurice tombèrent-ils sur ce morceau d'écorce qui flottait près du bord du bateau?

Pourquoi étendit-il la main, s'empara-t-il de ce débris, et devint-il aussitôt d'une mortelle pâleur?...

—Eh! camarade! cria le compagnon... Vous ne voyez donc pas!... Faites attention! Eh! donc!... Voilà un remorqueur qui gagne sur nous, vous n'êtes donc pas habitué à la manœuvre.

C'est que le morceau d'écorce lui brûlait également la main et le cœur...

Ce morceau d'écorce que le courant avait fait flotter et entraîné portait gravé en caractères distincts:

"*Fabienne — Marthe!*"

Alors un flot de sang avait passé devant ses yeux et si violente avait été la commotion, qu'il défaillait et que tout tournait autour de lui.

—Mais faites donc attention, que diable! répéta à nouveau l'homme. Mais vous êtes donc aveugle!... Nous allons avoir un malheur, grâce à vous!... bien sûr!...

Dans son sein, sous son gilet, M. de Prévannes cachait son précieux trésor, et, revenant à lui, manœuvrait vigoureusement sa gaffe, évitant l'abordage.

Maintenant plus de doutes possibles!

Fabienne était là! dans l'île de Retzow, que l'on n'apercevait plus maintenant en se retournant que comme une imperceptible ligne bleue!...

Mais pour expliquer ce morceau d'écorce, quelques lignes d'exposition rétrospective sont devenues indispensables.

C'était une mauvaise et perverse créature que la vieille Ruth. Oh oui! foncièrement perverse et mauvaise.

On ne saurait croire tout l'odieux venin que peut contenir l'âme noire d'une vieille femme, lorsque la créature ne s'est pas résignée à subir la loi commune!... c'est-à-dire à vieillir.

Ruth était de cette sorte; aussi à la place d'un généreux sang, ce sang qui vivifie le cerveau et le cœur, était-ce certainement un horrible fiel qui coulait à pleins bords dans ses veines.

C'était bien son lait, ainsi qu'elle s'en vantait elle-même, qui avait nourri Frédéric de Malthen, et ce lait envenimé avait certainement eu une néfaste et pernicieuse influence sur le caractère, la nature et le libre arbitre de celui-ci.

Dès la première seconde, nous l'avons dit, la vieille Ruth avait pris Fabienne en haine.

Fabienne n'était-elle pas toute jeune! Fabienne n'était-elle pas souverainement belle! Ne présentait-elle pas un éclatant contraste avec la vieille sorcière de Macbeth chargée de lui servir de géolière!

Ne devinait-on pas, à première vue, en Mlle Chaligny, l'élégance affinée d'un type exquis de distinction, au moral aussi bien qu'au physique!

Marthe avait vu arriver l'horrible femme avec terreur, et bientôt ce sentiment était partagé par Fabienne.

C'est que Ruth, elle l'avait dit, d'instinct, avait trouvé le meilleur moyen de torturer la séquestrée.

Elle augmentait son chagrin, elle multipliait ses transes. Les douleurs des autres réjouissent parfois ceux-là qui ne peuvent plus être heureux.

Fabienne avait conservé l'habitude de s'habiller et de se parer avec grâce.

Et cette élégance innée, qui n'est que le respect de soi-même, avait eu le don, de prime abord, d'exaspérer la mégère.

Et un jour, un matin que Fabienne s'ajustait devant une glace, méchamment, elle lui avait dit:

—Moi aussi, j'ai été jeune!... moi aussi, j'ai été bien tournée!... On me regardait passer!... on me suivait des yeux, m'admirant, et l'on disait:

"Voyez donc la belle fille!"

"Ah! ah! ah! Ça ne m'a pas empêché de devenir laide et vieille... Et vous aussi, allez! Vous aurez votre tour!... Votre heure sonnera!... Et vous serez laide aussi!..."

Mlle Chaligny détourna la tête sans répondre un mot, se renfermant en un dédaigneux silence.

Et ce mutisme exaspérait la vieille Ruth, et elle s'en prenait alors à l'enfant.

Un jour, ainsi qu'elle l'avait raconté à M. de Malthen, elle avait voulu frapper la petite Marthe!...

Dire que Fabienne, en son malheur, s'était attachée à cette enfant est inutile.

Cette affection devait forcément naître, et, de jour, en jour, s'accroître. Le maniaque, qui pensait à tout l'avait beaucoup escompté.

Les caresses de cet innocent petit être étaient d'ailleurs un baume divin sur les blessures toujours saignantes du cœur de Fabienne.

Aussi, lorsqu'elle vit la main osseuse de la vieille Ruth sur la tête de cette enfant, qu'elle aimait maintenant tout autant que si elle eût été sienne. Mlle Chaligny sentit ses joues s'empourprer, et elle s'élança, ainsi qu'elle l'avait fait déjà au devant de cette brute féroce de Mirko, se plaçant entre Marthe et la vieille, et, les dents serrées, la gorge contractée:

—Si vous touchez à cette enfant, ... s'écria-t-elle, je vous étrangle!... Et avec ces mains-là!...

Et devant l'horrible Ruth, elle étendait deux mains souples, mais nerveuses, aux ongles durs, tranchants, et aussi polis que l'agate.

Prudemment, la vieille s'était mise hors de portée, faisant entendre un grognement sourd, le grognement d'une bête féroce obligée de lâcher sa proie. Mais en se reculant, Ruth avait eu cette atrocité qui, tout droit, avait été frapper Fabienne au cœur:

—Je saurai bien la retrouver, la petite, je saurai bien la repincer, votre pâlotte!... Vous ne serez pas toujours avec elle!...

Ces féroces paroles étaient vraies!... Fabienne le savait bien!

Aussi, les dents serrées, les mains crispées, ne cessait-elle de répéter tout bas encore:

—Mon Dieu! Inspirez-moi!... Mon Dieu! donnez-moi une idée... un moyen!...

Un matin que la vieille se montrait plus ignoblement féroce que de coutume, un matin qu'elle constatait la pâleur livide de la petite Marthe, pâleur due à l'une des épouvantables causes que l'on sait, en disant:

—Moi aussi! j'ai eu des enfants bien joulus, bien roses! Puis ils ont blanchi, jauni, tout comme celle-là est en train de faire. Et ils sont morts!

Ce matin-là, donc, un flot de sang empourpra subitement les joues de Mlle Chaligny.

Elle s'arrêta. Elle venait d'être frappée par une idée subite, une idée semblable à celle des hirondelles et des bagues.

—Oui! murmura-t-elle, ce serait un moyen... peut-être!...

Une heure plus tard, elle était au jardin, essayant de secouer la torpeur de l'enfant, de la faire jouer dans le parc, devant la maison

—Joue! joue! Cours après, faisait Fabienne, roulant des oranges sur la sable comme si elles eussent été des boules et des balles.

L'enfant, indolente, avait de la peine à s'animer. Elle finit cependant par répondre aux efforts de Fabienne.

—Allons! allons! Attrape!

Et Mlle Chaligny d'envoyer ces oranges de plus loin en plus loin. L'enfant riait maintenant aux éclats.

Elle courait, de ses petites jambes indécises, après les oranges, demandant:

—Plus loin! Plus loin encore!...

La vieille avait le dos tourné à cet instant.

Une orange s'échappa des mains de Fabienne, et lancée avec vigueur, alla briser la vitre d'une fenêtre.

C'était à l'une des chambres non occupées, du côté de l'aile droite.

Ruth accourut, criant, faisant un sabbat d'enfer. Sans lui répondre autrement qu'en haussant dédaigneusement les épaules, Mlle Chaligny reprit sa partie de balles et de boules.

La vieille dut se retirer en continuant de bougonner; mais Fabienne s'était baissée, et tout en ramassant des oranges, elle cachait dans son corsage.

Et c'est ainsi qu'au moyen de ces débris de verre, si soigneusement épargnés et serrés, c'est ainsi qu'elle travaillait, avec une énergie fébrile, jusqu'à en déchirer ses jolis doigts.

Et des scènes similaires se renouvelaient à toute occasion, malgré les cruautés féroces, les infinies suspensions de l'affreuse vieille Ruth.

Oh ! alors, que de morceaux d'écorce de bouleau enlevés et gravés ! " Fabienne. — Marthe ! "

Ah ! si elle avait pu connaître l'endroit où elle se trouvait !... Mais non ! Elle ignorait, on se le rappelle, en quel lieu du monde elle avait été transportée.

Néanmoins l'espérance lui revenait au cœur.

— " Maurice me cherche ! " lui disait une voix secrète.

Et elle ajoutait :

— Qui sait si un de ces morceaux d'écorce ne lui parviendra point ?

Ce n'est pas par une vaine image, répétons-le aussi, que les noirs de l'intérieur de l'Afrique ont appelé les fleuves et les rivières " des chemins qui marchent !... "

Les morceaux d'écorce étaient jetés chaque jour dans le courant de la cascade, au moment où Marthe et Fabienne accomplissaient leur promenade dans le parc.

Et ce léger objet, tourbillonnant d'abord, emporté au fil de l'eau disait à Fabienne :

— Espère ! espère !

Et elle avait eu raison d'espérer !... car l'espérance n'est-elle pas la plus vaillante de toutes les forces que Dieu a mises au cœur de la créature !

A nuit noire, presque au matin, Maurice regagna le hangar où le vieil Hermann Pluck avait établi leur campement.

Zorka ne dormait pas, sans doute.

Elle s'approcha sans bruit de M. de Prévannes, lui prit la main et la porta à ses lèvres.

Le capitaine entraîna alors Justin à l'écart et lui faisait part de sa découverte.

C'était la certitude, Fabienne était vivante et tout près d'eux !

Et comme Justin demandait à son officier ce qu'il comptait faire, de quelle façon il se proposait d'opérer, celui-ci lui répondit, portant le doigt à ses lèvres :

— J'ai mon plan. J'aurai besoin de toi, peut-être... .

— J'y compte bien, répondit aussitôt le brave garçon, coupant la parole à son capitaine, je ne suis pas venu ici pour tourner... des planches.

Le lendemain, à l'heure du repas, après avoir fait déjeuner Hermann Pluck, il essaya de tirer parti de celui-ci.

L'instinct bestial attachait désormais le fou à M. de Prévannes.

Heureux comme un poisson dans l'eau, Hermann Pluck !... " Le vivre et le couvert, a dit le bon La Fontaine, que faut-il davantage ! " Manger son saoul, boire à sa soif et ronfler toute la nuit, au milieu des copeaux... .

Depuis des années et des années encore, il ne s'était point trouvé à pareille fête.

Et encore ne lui ménageait-on pas le tabac ! A peine le modérait-on pour le schnaps !... Ses dernières joies... .

Aussi, ses yeux vitreux s'arrêtaient-ils sur Maurice, avec une contention satisfaite. Le regard du chien perdu pour un maître qui le recueille.

— Bon ! disait-il à M. de Prévannes, bien bon !

Puis alors, il arrondissait sa voix, et tout bas, bien bas, de façon que le capitaine seul pût l'entendre, il ajoutait :

— Schöner Herr ! Bon schöner Herr.

Mais il disait aussitôt :

— Faut pas le dire !... Faut pas le dire !... .

— Non ! répondait Maurice, on me couperait le cou.

Et le visage émacié du vieux dément se contractait atrocement et exprimait une profonde horreur.

La veille de quitter le chantier et de se rendre à Yalta, Maurice prit le fou à part. Et essayant de fixer son esprit enfantin :

— Pluck ! lui demanda-t-il, es-tu capable de porter une lettre à la poste ?

— Bien sûr ! bien sûr !... Porter souvent des lettres.

— Tu sauras prendre un timbre ?

— Oui ! oui !

— A Yalta, y a-t-il une boîte aux lettres ?

Le fou eut l'air de chercher. Le malheureux... il y avait tant d'années qu'il n'avait écrit une ligne.

— Non ! Pas de boîte, Yalta... Piéton... Piéton !... .

— Alors, si je te donne de l'argent, peux-tu aller porter une lettre à Rogasen ?

Le fou secoua la tête.

— Pas retrouver Schöner Herr ici, dit-il, ni nulle part.

— Si. Je te jure que tu me retrouveras... Je te le jure devant Dieu !

Et Maurice leva la main droite.

Un gros rire, et la bouche édentée d'Herman Pluck se sabra d'une oreille à l'autre.

— Et encore manger ? Encore bon schnaps ? Encore tabac ?

— Tu auras tout ce qu'il te faut, je te le promets, je te le jure encore.

— Bon ! bon ! Pas difficile Rogasen ! Connais bien Rogasen !... .

Mettre lettre dans boîte !... .

Il prit un air finaud, clignant de l'œil :

— Chemin de fer !... Boîte chemin de fer !... .

Il avait compris et bien compris.

Alors, sur un bout de table, à l'auberge, Maurice s'en fut écrit sa lettre.

Elle était adressée :

Monsieur le professeur Hans Rhumster. Hietzing — Vienne (Autriche).

Et Hermann Pluck la cacha sous sa houppelande et il partit pour Rogasen, avec tout plein de mystérieux gestes et de coulements d'yeux, en répétant à voix basse :

— Rien dire !... Chut !... Cacher !... Boîte ! Chemin de fer !

— Ça, fit M. de Prévannes, c'est le salut !... .

Et il ne s'en expliqua pas davantage avec Justin.

Oh ! comme il se mangeait le cœur, Maurice ! oh ! combien tous ces attermolements, ces longueurs, ces attentes lui mettaient au cerveau et à l'âme une fièvre cruelle.

Et il lui fallait peloter en attendant partie, patienter, patienter encore... comprenant que la moindre maladresse, le moindre faux mouvement pouvait compromettre le résultat de cette entreprise... la liberté, la vie de Fabienne !... .

Oh ! il avait parfaitement raisonné juste.

Un homme du caractère et de la trempe de M. de Malthen n'y regarderait pas à deux fois, au premier soupçon, pour tout détruire autour de lui.

Un savant, un chimiste tel que lui n'avait-il pas à sa disposition, de tous les moyens, le plus élémentaire ? Un accident, une explosion... et il ne restait rien de la maison de Retzow, de Fabienne et de cette Marthe dont le morceau d'écorce providentiellement trouvé lui avait révélé et affirmé la séquestration et l'existence !

Il calculait toutes ces éventualités épouvantables en se mangeant le cœur.

Fort heureusement pour lui, Maurice de Prévannes était un vaillant et un fort... C'était de toutes les puissances de son être qu'il adorait Fabienne. Il avait pour devise : *Patientia victrix*, et ne voulait pas la démentir.

Le lundi matin, il se présentait à l'ouverture du puits principal.

M. Rudolf Smerling, l'ingénieur de la mine, ne se trouvait point là, mais il avait parlé des deux ouvriers au principal contre-maître, Peter Raysen, un brave homme, un peu vieux, voûté, et qui ne demandait qu'à bien vivre, et en bonne harmonie avec tout le monde.

— Ah ! fit-il, voilà les deux nouveaux ouvriers. C'est bien, M. Smerling m'en a parlé. Comment vous appelez-vous mon garçon ?

— Bernard Clam, répondit tout naturellement M. de Prévannes.

— Et celui-là, est-ce qu'il est muet ?

Et Peter Raysen appuya sa bonne plaisanterie d'un gros rire.

— Oui, répliqua Maurice, c'est mon frère, Just Clam ; il ne peut parler, mais il entend très bien et comprend tout ce qu'on lui dit.

— Pardon ! fit le contre-maître, je ne me doutais pas... .

Et il inscrivit les noms.

— Vous savez, reprit-il, vous descendez pour trois jours... Jeudi c'est fête, la saint Frédéric... en l'honneur de M. le comte de Malthen, et toute la mine remonte.

— Bien ! bien ! répondit encore Maurice, c'est entendu.

La journée du dimanche n'avait pas été un chômage !

Pour calmer les craintes de Zorka, qui répétait à M. de Prévannes qu'elle allait demeurer sans défense, la victime de Conrad, la lettre au kreizdirector de Rogasen avait été écrite et adressée. Pour celle-là point de précautions à prendre. On avait pu la donner au piéton de Yalta.

Puis, on s'était installé, deux chambres et un jardinet, payant une quinzaine d'avance et Zorka, un peu calmée, avait fini par dire à M. de Prévannes qu'elle s'enfermerait, se barricaderait la nuit, et qu'elle attendrait la sortie du puits.

Oh ! elle avait bien compris que, mise sous la protection de l'autorité, Conrad y regarderait à deux fois avant de tenter rien contre elle.

— Tiens-toi bien ! dit M. de Prévannes à l'oreille de Justin.

Ils étaient dans la banne qui descendait avec une vertigineuse vitesse.

Au bas, ils trouvaient un autre contre-maître qui les engageait dans son équipe.

Et ils commençaient tous les deux leur travail, le même que celui des mines de charbon, puisqu'il s'agit d'extraire les blocs, avec le pic, au fond de galeries et de chambres.

Aux mines de Yalta, les grandes voies et les galeries sont éclairées à l'électricité. Dans les couloirs latéraux, les chambres, il y a des lampes à pétrole, et les mineurs portent une lampe particulière attachée à leur chapeau.

Les trois jours de travail se passèrent sans incident notable.

Maurice parlait peu. Justin, en sa qualité de muet, ne parlait pas du tout. Dans les moments de repos, durant les repas, ils entendaient faire l'éloge de M. de Malthen, qui avait pris soin d'établir des caisses de secours, de prévoyance, de retraite, et apportait chaque année des améliorations notables au sort du nombreux personnel de la mine.

—Et vient-il souvent ici, M. de Malthen ? demanda Maurice à un compagnon.

—Jamais ! Au grand jamais ! Il a bien autre chose à faire. Il travaille tout le temps, paraît-il, comme le dernier d'entre nous... C'est un savant, un chimiste !... Ah ! il découvre un tas de choses dont parlent sans cesse les journaux et ne se repose pas un seul instant.

—Et c'est contre cet homme que je lutte... Si on savait le but que je poursuis, nous ne sortirions pas vivants d'ici, ni moi, ni mon pauvre Justin non plus.

A l'issue du puits, Maurice et Justin retrouvèrent Zorka et aussi Hermann Pluck qui était bien revenu de Rogasen.

La lettre était bien partie " Boîte du chemin de fer."

—Allons ! fit M. de Prévannes, attendons encore quelques jours de plus et nous jouerons la partie décisive.

Une constatation qu'il était obligé de faire inquiétait cependant violemment Maurice.

Il comprenait bien que Zorka, toujours renfermée dans son obstiné mutisme, devait avoir un gros secret sur le cœur.

Oui, mais lequel ?

Pouvait-il se fier à cette fille, à cette Tzigane ?... Il voulait la connaître davantage, la voir plus à l'usage, acquérir des preuves, en un mot, qu'il pouvait compter sur sa reconnaissance et son dévouement.

Des protestations, elle n'en faisait guère. Elle suivait Maurice de ses grands yeux tristes. Voilà tout. De temps à autre, comme devant, elle s'emparait de sa main et la portait à ses lèvres.

Pour Hermann Pluck, de longues phrases entortillées, énigmatiques, s'échappaient constamment de ses lèvres, mais on eût vainement cherché à donner un sens aux propos incohérents du malheureux fou...

Le jeudi, ainsi que l'avait annoncé le contremaître Peter Raysen, c'était la Saint-Frédri, et toute la journée devait être remplie par les réjouissances. Une vraie kermesse.

Maurice se mêlait aux groupes, tâchant de surprendre des détails sur Lekno, sur Retzow, mais tout le monde s'accordait à chanter les louanges du comte, et c'était tout.

Après avoir laissé à la petite maison de quoi manger pour Zorka et le vieux Pluck, Justin et lui pénétraient à l'auberge *Der Gold Fleiy*, le Chariot d'Or, où, comme bien on pense, il y avait chambre pleine.

De longues tables en plein air, où l'on servait à manger et à boire.

Et déjà un orchestre de cuivre, payé par Nicklaus Strukmann, l'aubergiste du *Chariot*, faisait entendre ses harmonieux accords.

Maurice avait expédié très vite son repas.

Au milieu de cette allégresse bousculante et bruyante il s'isolait parmi la foule. La tête accoudée, recouvert de son chapeau de feutre à bords rabattus, qui dissimulait son visage, il songeait, cherchant et combinant la marche et la mise en œuvre de ses forces et faisant de désespérés efforts pour découvrir l'atout vainqueur qui devait lui faire gagner la terrible bataille.

Dans cette attitude pensive, alors que l'on criait et braillait autour de lui, il eut toutes les peines à réprimer un frisson subit.

A son oreille, tout auprès, à voix basse, était murmuré en français :

—Vous n'avez donc plus aucun espoir, que vous êtes si triste !

Lentement, il releva la tête, et à côté de lui, il vit deux femmes, dont jusqu'alors il n'avait pas remarqué la présence.

Une vieille, avec des lunettes noires, une aveugle, sans doute, et une autre, plus jeune, mais dont les traits tirés, contractés, représentaient la vivante image de la douleur.

Elles déjeunaient toutes deux, sans avoir l'air de s'occuper de ce qui se passait autour d'elles.

La vieille n'avait pas bronché, elle continuait à manger et à boire.

Cependant, comme Maurice, ou mieux Bernard Clam, continuait à la guigner par le coin de l'œil :

—Ne me regardez donc pas, fit la vieille, très vite, profitant du tapage d'une dispute, en sortant d'ici, nous nous enfoncerons dans les bois... Et... nous causerons...

Et bientôt, la vieille se leva, suivie par la jeune femme.

Toutes deux firent le tour des tables, un gobelet à la main, demandant l'aumône. Elles récoltèrent ainsi quelques pfennigs.

De loin, Maurice et Justin les suivaient.

D'un mot, Justin Bréjon avait été mis au courant de l'aventure.

Les deux femmes s'étaient engagées dans une allée du bois, puis elles gagnaient une sente et s'asseyaient dans une clairière.

La vieille avait retiré ses lunettes.

Ce fut Justin qui, le premier, s'écria :

—Bon Dieu ! de bon sort !... La mère ! Non !... le père Auguste.

—Chut ! chut ! fit le vieux policier. Ces arbres mêmes peuvent avoir des oreilles et des yeux... Expliquons-nous vite... Du diable si je m'attendais à vous trouver ici.

—Et moi de même !

On s'expliquait. Le père Viaume et Sophie Lacoste étaient arrivés de la veille à Yalta.

—Je vous croyais encore à Dantzig...

Et avec son muet sourire :

—Vous pensez bien qu'une vieille aveugle, ça ne lit pas les journaux.

Sophie Lacoste ne prononçait pas une parole. Elle n'avait pas l'air de comprendre la conversation échangée entre le père Viaume et M. de Prévannes.

—Alors, reprenait l'inspecteur, vous avez eu la conviction qu'il fallait recommencer la lutte ?

—Oui, une conviction entière et ardente.

—Et qu'avez-vous appris ?

En quelques mots précis, nerveux, Maurice racontait l'aventure de la bague, la découverte du morceau d'écorce.

—Attendez, lui dit le père Viaume.

Puis, prenant la femme par le bras, se penchant à son oreille :

Sophie Lacoste, voulez-vous m'écouter ?

La mère leva sur lui ses pauvres yeux désolés, où se lisait une unique pensée désespérante.

—Sophie Lacoste, reprit le père Auguste, votre fille vit !...

Et il y a tout lieu de croire qu'elle est en bonne santé.

Oh ! alors, combien métamorphosée.

De ces yeux secs et comme brûlés, il s'échappa deux ruisseaux de larmes. Larmes de bonheur !... larmes de joie !... après celles arrachées par la constante torture.

Puis M. de Prévannes racontait le sauvetage de Zorka, la trouvaille du pauvre fou.

—Ça, fit le policier, ça, c'est du nanan !... Vous avez joliment travaillé, mon capitaine... Un bien long chemin déjà parcouru. Et Justin qui a tenu à vous accompagner. C'est bien, ça, mon cher garçon !... C'est très bien.

—Plus souvent que j'aurais lâché mon capitaine. N'y a qu'une chose qui me chiffonne, monsieur Auguste, c'est que je suis obligé de jouer un rôle de muet, et moi qui suis un brin bavard... ça n'est pas tout à fait drôle.

—Tu te rattraperas quand tout sera fini, fit en souriant le capitaine.

—Il faut que vous me fassiez voir la femme que vous avez sauvée, demanda le père Auguste, et aussi votre fou... Nous devons creuser ça, et au plus vite ; il faut voir le parti que nous pouvons tirer de ces gens-là...

" J'ai mauvaise idée, je ne vous le cache pas, de la lettre que vous avez écrite pour sauvegarder votre bohémienne. Le Conrad ne sera pas longtemps sans se remuer, sans vouloir savoir d'où part cette lettre... Et il arrivera bien vite à vous.

—Je ne pouvais cependant la laisser...

—Mais, je ne vous dis pas que vous avez eu tort, mon capitaine. J'escompte les résultats, voilà tout.

Maurice hochait la tête.

—Je ne puis agir avant quatre ou cinq jours... impossible plus tôt !...

—Enfin, je suis là, à votre disposition. La bonne Sophie et moi, nous rôderons par les routes, jusqu'à ce que vous nous fassiez signe... Je pense que le Conrad pourrait passer à cinq centimètres de moi sans me reconnaître... Je n'en jurerais pas autant pour vous. Je n'étais pas plutôt arrivé devant le *Chariot d'Or* que je vous avais reconnu.

—A la grâce de Dieu.

—Enfin ! conclut Justin Bréjon, je voudrais bien retrouver ma langue !

—Et moi, mes yeux !

—Il fut convenu que cette nuit-là même, toute la bande se réunirait à cette même place entre onze heures et une heure, en pleine ombre.

—Le lendemain matin, les deux mineurs descendaient aux puits pour jusqu'au samedi soir.

—Je trouverai peut-être ce que j'attends au *Chariot*, en quittant la mine samedi.

—Alors ?

—Alors... Dimanche... dans la nuit de dimanche à lundi, nous tenterions la fortune. Je vous expliquerai cela en quelques mots. Oh ! ce sera très simple. Dire que nous réussirons... c'est le secret de la Providence !

—Enfin, insista le père Viaume, mettez-moi en rapport avec votre bonne femme et votre fou.

—Le fou, répliqua Justin, il n'est pas malin à prendre, avec

de la viande, du schnaps et du tabac, vous en ferez tout ce que vous voudrez.

—Pour la femme, c'est autre chose. Elle ne dira rien !..

Ils se séparaient pour se retrouver la nuit suivante, ainsi qu'il était convenu.

Hermann Pluck, ainsi que l'avait annoncé Justin, fut amadoué tout de suite au moyen d'un paquet de tabac et d'une topette.

Pour Zorka, elle dardait sur le vieux policier des yeux méliants, et demeurait réfugiée dans son obstiné silence.

—Enfin, finit par lui dire Maurice, pendant que je ne serai pas là, tâchez d'être ensemble... On vous sauvera de Conrad, de Conrad et de l'autre... M. de Malthen.

—Lui aussi !.. Ah ! ah ! fit le fou, lui aussi... Mais... méchant... lui !.. Tandis que moi... je suis bon, maintenant... une vieille bête...

—Vous m'entendez Zorka, fit une dernière fois Bernard Clam, celui-là, c'est un ami !.. Et si vous êtes en danger encore, il fera tout pour vous sauver.

—J'en réponds, affirma avec tout son cœur le père Auguste, encore faut-il que l'on m'y aide un peu.

Ils rentrèrent à Yalta, où la fête battait encore son plein.

Le père Auguste et Sophie Lacoste s'en furent se coucher dans une grange dont on leur permit l'accès, et le reste de l'association, ainsi que disait Justin, se retira dans la masure louée à la quinzaine.

A la première heure du jour, les deux mineurs descendaient dans leurs puits, ainsi qu'il avait été convenu. Quant au père Auguste et à Sophie, ils arrivaient à la petite maison et y trouvaient réunis Zorka et Hermann Pluck.

Pluck faisait la grasse matinée. Il avait découvert un taudis, où de la paille hachée entassé par ses soins lui procurait une couche moelleuse.

Zorka était seule.

Elle tressaillit en voyant entrer le père Auguste, toujours en son déguisement d'aveugle, et Sophie Lacoste.

La conversation n'était pas des plus commodes, le vieux policier, on s'en souvient, ne comprenait pas dix mots d'allemand.

Heureusement que Sophie qui le parlait depuis l'enfance pouvait servir de trucheman.

—Sophie, dit le père Auguste, demande-lui pourquoi elle s'est sauvée ? Pourquoi Conrad voulait la tuer.

Sophie traduisit fidèlement les demandes.

Zorka secouait la tête.

Le vieux policier comprenait qu'il ne gagnait point de terrain, qu'il se heurtait à une résolution inébranlable.

Il cherchait à frapper cette créature à demi sauvage.

—Sophie, finit-il par dire à sa compagne, avouez lui que vous êtes la mère de la petite Marthe.

—Et Sophie, en allemand, répéta la phrase.

Sous sa peau bistrée, la Tzigane devint couleur de cendre.

Elle joignit les mains, se jeta aux genoux du père Auguste et de Sophie Lacoste, en répétant :

—Pitié !.. Pardon !.. Ne me tuez pas... Ne me tuez pas !

—Dites-lui bien que nous ne lui voulons pas de mal... Que nous sommes ses amis... Expliquez-lui bien.

Inutile. Zorka prenait elle-même les devants :

—Ne me demandez rien ! Je vous en prie, je vous en conjure !.. Je ne puis rien dire !.. Rien révéler !.. Ce serait attirer sur nous tous les malheurs... Déchaîner contre nous tous les démons de l'enfer.

Et comme Sophie la conjurait encore :

—Mais, vous voulez donc qu'il tue tout, s'écria-t-elle. Il détruirait... Tout !.. Mais vous voulez donc notre mort à tous... Ah ! ne me priez pas encore... Autrement... je vous quitte... Je vais à eux et je leur dis :

—Prenez-moi !.. et faites de moi comme vous avez fait du malheureux Mirko !..

Insister davantage était impossible.

Le père Auguste s'arrêta.

Malgré sa finesse, sa rouerie, il était bien forcé de reconnaître qu'il n'avait rien gagné. Tout entier Zorka gardait son secret.

Ce matin-là, la vie de la mine était quelque peu ralentie.

On se ressentait de la fête de la veille. Les travailleurs avaient encore les mains gourdes et les reins rompus.

Avec énergie s'étaient mis à l'œuvre Bernard et Just Clam. Ils n'avaient ni festoyé ni trop bu, eux ; et l'eût le plus soupçonneux les aurait reconnus pour de vrais ouvriers.

Just Clam s'était pris de passion pour la romanesque aventure. Il grésillait d'impatience, comptant les heures qui, au dire de son capitaine, le séparaient encore de l'action.

Tout joueur garde toujours en son esprit une plus ou moins forte superstition.

Et Maurice était devenu joueur, gros joueur !.. Une grosse par-

tie ! Celle qu'il allait livrer, et dont sa vie, celle de Justin, et surtout l'existence de l'abienne constituaient l'enjeu.

Et, jusqu'à l'instant précis où s'engageait la bataille il ne voulait parler ni de son plan, ni de ses moyens d'action.

Just Clam en enrageait fort.

Et c'est en vain, que durant les moments où il reprenait haleine et se reposait un brin, il essayait d'obtenir des renseignements de son capitaine.

Celui-ci, froidement, avec une tristesse morne, répondait en homme qui doute du succès final tant il lui semble éloigné et impossible :

—Fais comme moi, prends patience et espère.

Non, ça ne faisait pas l'affaire du nommé Justin, qui, pour un muet, bougonnait plus que de mesure entre ses dents.

Le contremaître Peter Raysen venait inspecter la besogne des nouveaux venus. Il se déclarait satisfait.

—C'est bien, garçon, disait-il en frappant sur l'épaule de Just, c'est du bon ouvrage... Vous resterez longtemps, si vous le voulez bien, aux mines de Yalta. Je parlerai de vous à M. Rudolf.

A ce moment la cloche sonnait pour le déjeuner.

Ils devaient trouver Peter Raysen après ce frugal repas, afin de trinquer avec lui en avalant un ou deux moos.

—La bière, bougonnait Just Clam. Ça va encore... Elle est bonne, faut être juste, même avec les gens qu'on exècre le plus, ceux-là avec qui si bien l'on voudrait se trosser le poil... Mais leur café, leurs œufs durs, leurs saucisses, c'est de la cuisine pour Azor, et pas pour des chrétiens, sûr !..

Contre fortune bon cœur, ainsi que toujours le petit troupière français, seulement il ajoutait :

—Pour sûr qu'à l'escadron on était mieux nourri ! Et que le ragoût de mouton, ça vaut mille fois mieux que leur ratas et leurs-z-hachis.

Pour rendre hommage à la vérité nous devons dire que Justin ajoutait un z à hachis trouvant la liaison plus douce.

Devant la cantine, une vaste cabane en planches, des tables au milieu d'une salle, toutes miroitantes des scintillements du sel.

Des globes électriques répandaient partout une claire lumière blanche, aveuglante, renvoyée à l'infini par les éclats et les rayonnements des cristaux.

Comme la veille à la kermesse, comme la veille au Chariot d'Or, on s'asseyait, on demandait sa portion, et une fois le maigre repas terminé, on repoussait son plat de fer-blanc et l'on fumait une pipe en buvant une ou deux grandes chopas.

Pour répondre à la politesse du contremaître, sitôt la dernière bouchée, Maurice se disposait à se lever, lorsque Just le retint vivement par le bras, en lui disant à voix basse :

—Assis, mon capitaine, assis... pour l'amour de Dieu ! Voilà cette canaille de Conrad !..

C'était bien l'âme damnée du comte de Malthen qui, en effet, s'avavançait d'un pas tranquille et lent.

C'était bien lui, avec sa face pâle et glabre, qui permettait ainsi de voir au clair les honteux stigmates de tous les mauvais instincts et de tous les vices.

—Que venait-il faire là ?

Des ordres à transmettre, sans doute.

Il était tout de noir vêtu, culotte collante, bottes montantes à la main, un stick dont il jouait négligemment.

Toutes les allures d'un grand seigneur.

Evidemment il était venu à cheval, de Lekno.

Depuis quelques jours, d'ailleurs, herr Conrad parcourait le pays à cheval.

On le voyait à Goratz, à Retzow, autour du lac, aux embarec-dères, dans les agglomérations travaillenses et ouvrières.

Des missions de son pauvre maître, toujours acharné au travail.

Et il passait, ayant toujours aux lèvres un mot aimable à l'adresse de tous ceux qu'il connaissait.

Et la main ouverte, la main facile... Et l'on peut penser, en ces centres où l'ouvrier est si malheureux, où la main d'œuvre est si basse, oui, on peut penser si le nom de herr Conrad était fêté et béni, à l'égal de celui de son maître.

Il s'avavançait, répondant aux salutations serviles dont il était l'objet sur son passage : " Herr Conrad ! herr Conrad ! "

Tout auprès des deux Clam, Bernard et Just, il passa sans les voir, sans s'occuper d'eux, sans leur accorder un regard.

Et quand il fut plus loin, les deux ouvriers se levèrent alors et se rendirent auprès du contremaître.

Ils passaient à côté d'un amoncellement de blocs de sel en grume. Des cubes en pyramides s'élevaient à une grande hauteur.

Et Justin, tout d'un coup, ne put retenir un cri d'épouvante.

La pyramide venait d'osciller sur sa base.

Et elle s'éroulait avec fracas, effritant des centaines de cubes dont les miettes, jaillissant sous les rayons lumineux, flamboyèrent comme des millions de lucioles.

M. de Prévannes avait le dos tourné.

Peut-être cherchait-il à retrouver Conrad dont la vue lui avait inspiré si grande défiance.

Justin, le saisissant à pleins bras, le projetait de côté en une poussée irrésistible. Tous deux allaient rouler sur le sable qui tapissait le sol de la grande salle, et se relevaient légèrement contusionnés par l'avalanche dont les débris seuls, fort heureusement, les atteignaient.

Lestement ils se mettaient sur pied, échappant à une mort certaine, de façon providentielle.

Peter Raysen accourait, les accablants de compliments et de félicitations.

Vrai, il était heureux, ce gros brave homme, que les deux nouveaux eussent évité l'écrasement qui, fatalement, devait résulter de cet incompréhensible écroulement.

Puis après deux moos offerts, deux moos payés en retour par les deux frères, ces derniers retournaient à leur galerie ajourée et reprenaient leur travail qu'ils ne devaient quitter qu'au lendemain soir.

Les pics s'abattaient avec force. Une fois un joint opéré, on y introduisait un coin de bois que l'on mouillait, et alors une grosse masse de sel éclatait, se détachant de la mine, et une fois taillée était installée sur un chariot, qui, glissant sur des rails, la conduisait jusqu'au chantier de débitage et d'exploitation.

Maurice continuait sa besogne.

Et, levant les yeux, il s'arrêta.

Au bout de la galerie, se dirigeant vers eux, il venait d'apercevoir Conrad, qui s'avavançait avec lenteur, ayant l'air de chercher à à droite et à gauche.

—Laissons-là nos outils, fit M. de Prévannes à l'oreille de Justin, et filons.

—Mais, mon capitaine.

—Chut ! Regarde. Tais-toi...

—Oh ! encore cette canaille de Conrad !

Jetant de côté leurs pics, ils filèrent le long de la galerie battant on retraite.

Conrad continuait d'avancer, s'arrêtant pour regarder l'intérieur des chambres, semblant inspecter les travaux.

Doucement, sans bruit, les deux Clam continuaient leur mouvement de retraite, à mesure que le sinistre personnage se rapprochait d'eux.

Ils maintenaient ainsi entre eux la même distance.

Et Conrad marchait toujours de son égal pas tranquille.

M. de Prévannes et Justin avaient quitté depuis un moment le centre d'exploitation.

La crainte d'être vus, d'être découverts par Conrad, qui semblait, furetant et inspectant, chercher quelqu'un ou quelque chose, les avait amenés dans une galerie ancienne, une partie abandonnée de la mine, en laquelle ils reculaient peu à peu.

Cette zone n'était plus éclairée que par les rayons lointains des grosses lampes électriques.

Justin se glissa jusqu'à l'oreille de son capitaine.

—Cachons-nous dans l'une des vieilles chambres, lui dit-il tout bas. Ce gremlin-là ne pourra nous voir puisque nous serons dans l'obscurité, et une fois passé, nous reviendrons sur nos pas et regagnerons notre chantier.

Maurice hésita.

—Il sait que nous sommes ici, répondit-il.

—Il le sait, évidemment, et il nous cherche.

—Ça n'en a tout l'air.

—Jusqu'où va-t-il nous faire reculer ?

—Je ne sais pas.

—Si nous sautions dessus ?...

—Et qu'en ferions-nous ?...

—Alors, cachons-nous et laissons-le passer.

M. de Prévannes résolut de suivre cet avis.

Faisant passer Justin devant lui, ils se rencoignèrent tous les deux dans une chambre latérale et à laquelle depuis longtemps on ne travaillait plus.

Là, aplatis contre la paroi, ils attendirent, épiant leur ennemi.

Lentement, il s'avavançait, paraissant continuer ses recherches.

Il dépassa même la baie servant d'ouverture à la chambre.

Nos deux amis se préparaient à quitter furtivement leur cachette, lorsqu'un faible sifflement se fit entendre.

Un craquement sourd, un tressaut...

Et une énorme masse de sel, composée de vingt à trente mètres cubes, s'abatit devant la porte de la chambre, leur barrant le passage.

Ils étaient murés !...

V

En bien des points les agglomérations minières ressemblent aux villages de la côte. Par les rues, les jours de la semaine, on ne voit guère que les éclopés, les malades, les enfants, les vieillards et les femmes.

La "mère" Auguste et Sophie Lacoste passaient-elles inaperçues au milieu du va-et-vient journalier ?... On aurait pu le croire.

En ces contrées où si grands sont les besoins, deux miséreux de plus ou de moins ne comptaient pas pour grand'chose.

Le vieux Hermann Pluck, on était habitué à le voir rouler un peu partout et l'on ne faisait attention à lui que pour l'injurier et lui jeter des pierres.

Maintenant qu'il mangeait et buvait son saoul, car la mère Auguste et Sophie avaient eu mission de se charger de lui et de ne pas le laisser manquer de rien, il prenait des airs importants et paraissait défier ceux qui passaient à côté de lui.

On connaît ces cités ouvrières, de malheureuses cahutes toutes semblables, louées à l'ouvrier par la mine elle-même, des niches à lapin avec un bout de jardin ; derrière, un petit hangar. Qui en a aperçu une les a vues toutes. Ce sont les casernes de la misère.

Pour Zorka, dans le petit réduit où elle s'était retirée, réduit qu'elle devait à la générosité de Bernard Clam, elle demeurait effondrée sur elle-même, sans pensée, sans regards, en créature résignée, attendant la mort et nonchalante d'elle.

Oh ! certes, celui qui l'avait délivrée de Conrad lui inspirait une violente reconnaissance.

Mais le seigneur de Lekno et son valet lui faisaient éprouver bien plus encore une terreur que rien ne saurait définir.

Sans changer quoi que ce fut à la situation des nouveaux membres de la colonie minière, le samedi soir était enfin arrivé. La cloche sonnait annonçant la sortie des puits, et les ouvriers, hissés par les bannes, remontaient, escouade par escouade, pour se reposer durant le jour dominical et jouir de la vie de famille jusqu'au lundi à la première heure.

A travers les lunettes noires qui recouvraient les yeux de l'"aveugle", des regards précis, fouillant partout, cherchaient en vain les deux nouveaux ouvriers.

Ni Bernard, ni Just Clam, nous le savons, ne pouvaient se trouver au nombre des travailleurs que dégorgeait rapidement la mine.

Et quand il fut bien constaté que la mine s'était vidée, que les bannes ne remontaient plus personne, la "mère" Auguste laissa échapper un sourd grondement, et se penchant vers sa conductrice :

—Il y a un malheur ! sûr ! lui glissa-t-elle dans l'oreille.

Et le vieux policier, avec le flair du limier, conclut :

—Un tour de Conrad ! C'est bien certain !

Bien vite de retour à la cahutte auprès de Zorka.

Et alors, Sophie Lacoste traduisait les paroles du père Viaume.

—Il est arrivé un malheur ! dit-elle, les deux hommes que nous attendions ne sont pas remontés !...

La même idée vint à l'esprit de la Tzigane, car aussitôt elle sortit de sa torpeur pour s'écrier :

—Conrad !... Herr Conrad !...

—Oui ! Herr Conrad !... C'est bien lui !... Nous en sommes sûres !... Mais ça ne sauve pas nos amis...

Que faire ? Quel parti prendre ?...

Très perplexe, le père Auguste.

Oh ! Il n'y regarderait certainement pas à deux fois pour risquer sa vie.

Encore fallait-il que ce sacrifice servit à quelque chose... Comme il disait en son simple langage.

Aller les chercher là-dedans, autant vaudrait vouloir découvrir une aiguille dans une charretée de foin.

Et pourtant il était certain, il avait la complète, l'absolue intuition d'un malheur !...

Au moyen de Sophie Lacoste servant d'interprète, il tournait et retournait Zorka affolée, Zorka pleurant, mais ne trouvant pour exprimer ses angoisses et sa douleur que des exclamations incohérentes.

Le temps pressait, cependant. Il le comprenait bien, le vieux chien de chasse.

—Un coup de canaille ! grognait-il. Un coup d'atroce canaille... Oui !... Mais lequel ?

Et tout à coup, alors qu'il finissait son frugal repas, en plein air, pris à bouchées doubles, de façon à être prêt à tout événement, il se frappa le front.

—Le vieux !... s'écria-t-il, c'est le cas ou jamais d'employer ce vieux débris.

Le vieux dément, une fois repu, s'était étendu sur l'herbe, le long d'un mur, et après un coup de schnaps, savourait une bonne pipe.

Les yeux mi-clos, la lèvre pendante, il paraissait en proie à une béatitude exquise.

Le père Viaume l'arrêta net, au milieu de son kief...

—Pluck, lui fit-il dire par Sophie, il n'est pas revenu Bernard Clam, ni Just non plus... Ils sont restés dans la mine...

Le vieux mendiant tressaillit :

—Ah ! dit-il avec lenteur, cherchant ses mots, pas revenus !...

Encore !... Pas revenus !... Bien promis, pourtant !... Mauvais ! ça !...

Le père Viaume le suivait du regard, cherchant ce que l'on pourrait obtenir de cette loque humaine.

—Conrad...

—Méchant ! Conrad !... Mauvais ! Conrad !... Tout aussi mauvais que... l'autre... Celui qui... lui aussi !...

Il est à remarquer que les déments, les agités, ceux-là qui sont atteints par une dépression cérébrale, ne prononcent jamais le mot de folie.

Le père Viaume ne le laissait pas se complaire en son dada.

—Tu connais la mine, Pluck ? lui demanda-t-il.

Il leva les épaules, les yeux au ciel, et très important :

—Hermann Pluck connaît toutes les mines, et les chemins, et les conduits... Autrefois, continuait-il, avançant ses lèvres, gonflant ses joues, autrefois, Herr Pluck !... Herr Hermann Pluck !... bien plus riche que Conrad !... Rien du tout, Conrad !... Rien du tout.

—Oui ! folie des grandeurs, murmura le père Viaume. C'est bien commun !... Mais ça ne nous avance guère, et pendant ce temps-là, ce pauvre capitaine a dix fois le temps de passer de vie à trépas.

—Ecoute, Pluck ! dit-il tout haut, si tu pouvais me faire descendre dans la mine... je te donnerais toute une bouteille de schnaps.

Le vieux fou se mit à rire.

L'espoir de l'alcool, sa dernière passion, avait le don de lui délier les idées.

—Descendre dans la mine !... hum !... descendre dans la mine !... Pas commode !... Pas commode !...

—Alors !... Ça ne te ferait pas plaisir d'avoir à toi, rien qu'à toi, une, non je dis bien... deux bouteilles de schnaps !...

—Donnez.

—Oh ! pas maintenant, répliqua Sophie Lacoste, qui traduisait. Plus tard... Après...

—Je crois bien... Après ! appuya le vieux policier.

Et il ajouta à Sophie, au moment où elle lui transmettait la dernière réponse :

—Encore, ma pauvre Sophie, si nous en arrivons à trouver le moyen de descendre pour pouvoir chercher après les deux pauvres malheureux qui sont restés dans les entrailles de la terre, il faudrait... il faudrait.

—Oh ! je vous ai compris, père Auguste, répliqua Sophie Lacoste, alors qu'une sourde énergie luisait dans ses pauvres yeux brûlés par les larmes, oh ! je vous ai bien compris !... J'irai avec vous... Je ne vous quitterai pas.

—Dame, fit naïvement l'ex-inspecteur, ma pauvre enfant, c'est forcé... Je ne comprends rien au charabia de ce bonhomme-là... Vous avez la chance de parler allemand, vous, au moins.

—Oh ! monsieur Auguste !... Je tenterai tout !... Avec ces bras-là, je soulèverais des montagnes pour découvrir et secourir l'homme qui doit m'aider à retrouver mon enfant.

—Bien ! ma brave Sophie !... Nous voilà déjà deux, je n'en attendais pas moins de vous... Mais comment faire parler ce crétin-là ?

—Oh ! Il n'est pas tant crétin que ça, monsieur Auguste... Il comprend bien tout ce qu'on lui dit... Voulez-vous me permettre de le secouer un peu... Je le ferai bien parler, allez !...

—A votre guise, ma chère fille, faites pour le mieux, pourvu que vous fassiez vite... Parce que j'ai bien peur que nos amis ne soient en mauvaise posture.

Et ce fut alors, durant un moment, Sophie Lacoste qui dirigea l'interrogatoire.

—Eh ! Hermann Pluck, dit-elle très rapidement, c'est bien dommage que tu ne veuilles pas nous conduire... et nous faire descendre dans la mine... parce que Bernard Clam et son frère vont y rester...

—Ah ! Et pourquoi ?

—Parce qu'ils ne remonteront plus... Et il n'y aura plus pour toi, ni viande, ni pain, ni beurre, ni schnaps... Rien de rien, tu n'auras plus.

—Dites-lui de chercher, de se souvenir... Il doit y avoir des puits, des conduites abandonnées, en cette mine.

Malgré lui, le père Auguste reprenait à faire. Il ne pouvait pas s'en empêcher.

Sophie traduisait encore. Puis elle essaya d'un autre moyen.

—Tu dis que tu connais les mines, que tu les connais dans tous les sens... C'est des histoires, ça. Tu ne connais rien du tout...

Le vieux se mit en colère. On semblait douter de ce qu'il avait pu être autrefois.

Le père Viaume avait été chercher une topette d'eau-de-vie et une timbale.

Et il en offrait une forte lampée au vieux fou, en lui faisant dire par Sophie Lacoste :

—Cherche ! cherche ! ainsi que l'on parle à un chien courant que l'on veut mettre sur une piste.

Hermann Pluck avait pris sa tête à deux mains, tout comme s'il eût soumis son pauvre crâne de fou à une pression extraordinaire.

Mais alors qu'il continuait à ne rien découvrir, Sophie Lacoste lui dit :

—Alors tu veux le laisser mourir Bernard Clam !... et son frère Just... Tu ne veux rien faire pour eux !... Ils vont rester sous terre, toujours... toujours !...

Le vieux releva la tête et grogna entre les brèches de ses dents :

—Schœner herr !... Schœner herr !... faut pas le dire...

Puis poussant une exclamation :

—Je sais... Venez !... Venez !...

Une lueur se prenait à coup sûr à flamber en son cerveau détraqué.

La nuit était tombée. Mais Hermann Pluck, tout autant que le père Viaume, possédait des yeux de nyctalope. L'obscurité n'avait pas de secret pour lui.

—Il faut se bourrer les poches de bougies, fit le père Auguste à Sophie, qui courut aussitôt en quêrir. Qui sait quand nous reviendrons au grand jour ?...

Aussitôt fait, et le vieux mendiant en tête, ils partaient.

Tout le village de Valta se préparait au dimanche, et l'on ne s'occupait point d'eux.

Hermann Pluck marchait en tête, courbé en deux, gesticulant, très énervé.

—Pourvu qu'il ne se trompe pas, fit le père Auguste, parce que, avec une caboche comme la sienne, il peut parfaitement nous fourrer dedans.

Sophie Lacoste secoua la tête :

—Il n'est pas si fou que cela, répéta-t-elle, manique abêti par les privations et la misère, mais vous allez bien voir, ou je me trompe fort, qu'il va s'y reconnaître.

On sortait du village et l'on faisait un long détour par le bois.

Par moments Hermann Pluck s'arrêtait et se mettait à gesticuler encore.

—Je connais l'endroit ! disait-il, je connais l'endroit !...

Il connaît tout Hermann Pluck !... connaît bien tout, allez !...

Au loin, on entendait les bruits du village, de ce grouillement humain, qui, le samedi soir, ne semblait nullement disposé à s'endormir.

Après être revenus sur leurs pas, le père Auguste et ses compagnons atteignaient l'orée du bois...

Devant eux, une large place nue qu'éclairait la lune.

Des broussailles accumulées, des élémaites et des ronces enchevêtrées.

—Là ! là ! dit Hermann Pluck, désignant un de ces buissons.

Et il ajouta :

—Voir !... allez voir !... Tout à l'heure !...

Et il disparut pour revenir quelques instants plus tard, avec des outils et une longue corde enroulée tout autour de son vieux corps.

Il paraissait enchanté de lui-même.

—Mais, fit le policier, on a marché tout près d'ici... Il y a quelqu'un...

Il n'acheva pas, une forme humaine sortait du bois et son ombre s'allongeait jusqu'à eux.

C'était Zorka.

Elle arriva à la "mère" Auguste, en courant, et tout essouffée :

—Je vous ai suivis, fit-elle, je vous avais perdus... J'ai eu grand-peine à vous retrouver... Oh ! j'ai entendu tout ce que vous avez dit tout à l'heure... j'ai bien compris !... Ceux-là qui m'ont sauvée sont en danger de mort... Je veux me joindre à vous pour tout tenter pour les sauver.

—Allons, fit le père Auguste, à qui Sophie Lacoste avait traduit mot pour mot les paroles de la Tzigane, allons ! il lui reste donc quelque chose au cœur à celle-là... Nous pourrions peut-être aussi en tirer parti.

Cependant, Hermann Pluck s'était mis à l'œuvre, et avec une serpe il coupait et taillait les ronces à grands coups, les fauchant, les abattant très vite.

Le père Auguste le relayait, Sophie mettait elle-même la main à l'œuvre.

Tous avaient compris vite la manœuvre, d'autant que le vieux fou leur avait tout expliqué d'un seul mot :

—Vieux puits !... Très vieux puits !... Bien connu autrefois...

C'était l'orifice d'un vieux puits, en effet, beaucoup moins profond que les conduits actuels, car à l'époque où on l'utilisait, le sel se découvrait beaucoup plus près de la surface de la terre.

L'entrée déblayée, Hermann Pluck désigna le trou noir d'un long geste, en disant :

—Par là.

—Ma foi, fit le père Auguste, avec la bravoure toute naturelle et toute simple qui était l'une des caractéristiques de sa nature, je

vais descendre le premier. Ça ne doit pas être très malin... Le vieux a l'air sûr de son affaire.

Pluck se démenait maintenant comme un véritable démoniaque.

A une courte distance il venait de découvrir un chevron, et le plaçant en travers du trou, y attachait la corde.

—A moi, mon vieux, fit le père Viaume, à moi le premier... Quand j'aurai touché le sol résistant, je tirerai sur la corde; ce signal voudra dire que les autres pourront suivre.

La descente ne fut pas de longue durée.

Le père Auguste prit pied promptement dans une première galerie...

Elle était abandonnée et se trouvait dans l'état où elle avait été délaissée.

Une sacCADE, et Sophie Lacoste rejoignait la "mère" Auguste, puis venait le tour de Zorka; Hermann Pluck, enfin, fermait la marche.

Une simple bougie suffit à éclairer la galerie.

Il ne pousse rien sur le sel. Les ronces s'étaient arrêtées à l'orifice.

Les conduits à parois cristallisées s'illuminaient et renvoyaient à l'infini la petite flamme.

En pente assez rapide la galerie s'enfonçait dans les entrailles de la terre.

Et tout à coup, Hermann Pluck qui conduisait la bande s'arrêta et chercha.

S'était-il perdu?

Non.

Le père Viaume baissa la flamme de sa bougie et se recula, tout comme avait fait le dément.

—C'est de l'eau, dit-il, il y a de l'eau... Et elle n'a pas entamé le sel, parce qu'elle coule en un conduit de maçonnerie. Heureusement, autrement, nous aurions été obligés de revenir sur nos pas.

Il fallait sauter pour franchir ce cours d'eau qui coulait très vite, avec un bruit clapotant, un gargouillement de liquide s'enfonçant dans les entrailles de la terre.

On se trouvait, à cette heure, avoir descendu beaucoup plus bas encore.

Le vieux s'arrêta, mit sa main sur la flamme de la bougie, désigna une lueur blanche et blafarde, qui, au loin, se montrait tout au bout de la galerie.

—Là-bas!... Du monde!... encore!...

Des ouvriers qui ne chômaient pas continuaient sans doute leur travail pour obtenir une surpaie.

Mais c'était loin, loin, puisque le bruit des pies ne se percevait même pas.

—Hum! fit le vieux policier, nous aurons un satané mal si cet idiot-là ne nous désigne par l'endroit.

Alors Sophie demanda encore à Hermann Pluck:

—Où sont-ils?... Où peuvent-ils être?

Le vieux dément rentra son maigre cou dans ses épaules voûtées.

—Pas! Sais pas! dit-il.

—Allons! cherche! cherche! Il faut le trouver...

Hermann Pluck penchait la tête, écoutait.

Puis il recommença sa promenade, passant et repassant par tous les quartiers abandonnés de la mine, là où le sel avait fait défaut, et où l'on était arrivé jusqu'à la couche de sable durci, ou à l'argile.

Le père Auguste prenait des points de repère.

—Je commence à me reconnaître,—fit-il, au bout de trois heures, alors que tous se trouvaient forcés de s'arrêter pour souffler... Je me retrouve... Voilà encore le ruisseau.

Au même moment, il se jeta à plat ventre et appuya son oreille contre le sol.

Puis il releva la tête en disant à Sophie Lacoste:

—Écoutez! pour l'amour de Dieu! ma bonne Sophie!... Je ne sais pas si j'ai la berlue, mais je crois bien que le viens d'entendre un coup sourd.

Zorka écoutait à son tour.

Avec des ondulations de coubeuvre, elle s'était glissée par une fente étroite, et s'aplatissant, s'écrasant, elle demeurait là, anxieuse, étouffant, mais retenant sa respiration.

Et un instant plus tard, sa tête bistrée, dont les yeux étincelaient sous la lueur de la bougie, ressortait de la fissure.

—Oui! —dit-elle, —on frappe... là!...

Et elle désignait un amoncellement de cubes de sel gemme, entre lesquels, vainement, elle avait tenté de pénétrer...

Au moment où les blocs s'éroulaient avec un fracas sourd, sous la poussée irrésistible de cries les laissant retomber dans l'espace, Conrad avait laissé échapper un soupir de satisfaction pleine.

—C'est bien! —cria-t-il à des ouvriers placés au-dessus de lui, en une des vieilles galeries supérieures.

Ceux-là, les malheureux, ne se doutaient certainement pas le pourquoi de cette manœuvre.

Le coup avait absolument réussi.

Conrad retourna sur ses pas, fila le long des interminables galeries et remonta par une des premières bannes.

Il retourna à l'auberge où il avait laissé son cheval, et regagna Lekno au petit galop de chasse, accomplissant,—ainsi qu'il le disait lui-même,—une excellente promenade.

M. de Malthen l'attendait dans son laboratoire.

—Eh bien? —demanda-t-il, inquiet, le soucil froncé.

—Tout est pour le mieux, —répliqua l'ignoble drôle. —Plus rien à craindre de ce côté... ni d'un autre.

—Alors?

—Ils sont au frais... Tous les deux... Dans deux cents ans d'ici on pourra les découvrir, si on fait des fouilles dans les parties de l'ancienne mine... On les trouvera entiers... Le sel, —Son Excellence le sait mieux que moi encore, — conserve admirablement.

—C'est bien! fit le comte.

Et l'esprit léger, le cœur tranquille, il se remit au travail.

Conrad l'avait bien dit, tout était pour le mieux. Par deux fois il était parvenu à se débarrasser de ses ennemis. Tout à l'aise il pouvait continuer, perpétrer ses machinations plutôt diaboliques que scientifiques.

—Allons! dit-il à Conrad, en lui exprimant toute sa satisfaction, et en lui affirmant que le soir même il toucherait une forte gratification comme récompense de ses excellents services, allons! encore un effort!... Et, grâce à toi, si tu veux bien faire ce que je te demande, je pourrai tenter l'opération complète de la *Grefse osseuse*... Et mon nom sera immortel, et je vivrai éternellement dans la postérité.

La postérité importait peu sans doute à M. Conrad, car, la porte du laboratoire fermée, il haussa fort irrévérencieusement les épaules en grondant:

—Toi! si on te laissait faire... ce serait du joli!... Tu me conduirais tout bonnement à une potence.

Et le valet accompagna ces paroles d'un menaçant mouvement de tête.

Nous avons laissé M. de Prévannes et Justin au moment où les énormes blocs de sel s'éroulaient devant eux, formant muraille et leur fermant toute retraite.

Justin, à ce roulement sourd qui accompagnait la chute, n'avait pu retenir un cri d'effroi.

—Tu es blessé? demanda aussitôt M. de Prévannes.

—Non! mon capitaine, fit le brave garçon se remettant, sain comme l'œil... Et vous?

—Moi! Je n'ai pas été touché non plus.

—C'est bon.

Puis, se reprenant tout à coup:

—Il est vrai que nous n'en valons pas mieux pour cela... Et qu'il faudrait mieux, pour nous, que nous eussions été écrabouillés, mis en miettes et aplatis comme deux limandes.

—Parce que?

—Dame! Parce que... nous voici enfermés et encaqués comme des harengs... Et que ça va peut-être être assez long... avant de... avant de passer l'arme à gauche.

M. de Prévannes laissa échapper un soupir de tristesse.

—Mon pauvre Justin, fit-il, j'avais le pressentiment que cette déplorable affaire finirait mal... Je ne voulais pas t'emmener... Je ne voulais pas te permettre de m'accompagner... Et maintenant... c'est fini... Nous nous sommes laissés prendre, comme deux niais, au piège qui nous était si bien tendu.

—Pour ça, oui, mon capitaine... Il a eu l'air de ne pas nous voir, le gueux!... et il ne perdait pas un seul de nos mouvements.

—Oui! c'est ce qu'on appelle la carte forcée... Il a eu le talent de nous faire reculer jusqu'au point fixe où il avait fait préparer son infernale machination.

—Et v'là!... Il nous a coupé le sifflet... Il faut avouer que ça été bien joué... Ah! le gueux!... Ah! le chonapan!... Si je pouvais lui rendre la pareille... J'aurais un certain plaisir à lui décoller la peau du dos et à m'en faire une petite paire de bretelles.

—Mon pauvre garçon!... tu n'auras plus jamais prise sur lui... Il peut savourer en paix le résultat de son lâche attentat.

—Ça c'est vrai, mon capitaine, autant parler pour ne rien dire. Mais enfin...

—Enfin, quoi?

—Nous le retrouverons peut-être dans un monde meilleur, plus tard... Et si ça arrive, je vous prie de croire, mon capitaine, qu'il ne perdra rien pour avoir attendu.

—Si tu n'as que cette espérance-là comme consolation, c'est maigre.

—Ma foi, mon capitaine, fit philosophiquement Justin Bréjon, je crois, même en fouillant bien, que nous n'avons pas d'autre chose à nous fourrer sous la dent.

Ils se turent, cherchant à trouver en leur mâle courage une héroïque résignation.

Ce fut M. de Prévannes qui rompit le premier le sourd silence.

—Justin, demanda-t-il avec une émotion contenue, j'ai une demande à t'adresser :

—Une demande, à moi, mon capitaine ?

—Oui, mon brave Justin, oui... Je veux te prier... de me pardonner...

—A vous, mon capitaine... Vous pardonner quoi ?...

—De t'avoir amené ici, mon pauvre enfant, d'avoir causé ta perte... D'être coupable de la mort affreuse que nous sommes condamnés à subir !...

—Ah ! mon capitaine !... si on peut parler comme vous faites... Avec ça que ce n'est pas moi qui ai voulu vous suivre... comme c'était mon droit !... comme c'était mon devoir !... Vous pardonner !... Je suis encore heureux d'être avec vous... bien que... je donnerais bien trois sous pour me trouver... rien que tant seulement cinq minutes, sur s'imériale d'un omnibus... Malheureusement, nous n'avons pas le choix...
—Alors, donne la main, Justin... Non ! Viens là... sur mon cœur...

—Ah ! sac à cartouches, mon capitaine, ça me fait un rude bonheur tout de même !

Et Maurice et le soldat s'embrassèrent comme deux frères.

—Voyons, mon capitaine, reprit Justin, faut pas nous amollir ainsi, parce que nous avons besoin de toute notre énergie... Moi qui ai si mal déjeuné avec leurs œufs durs et leur cochonnerie... J'aurais bien cassé une croûte tout de même... et, va te promener... il va falloir serrer d'un cran, rapport que ce que nous nous fourrerons dans le gésier ce soir, ça sera comme des dattes... Tonnerre de sort !... Je crois que si je tenais le Conrad ici, dans ce petit réduit qui manque absolument de charme, oui, je crois, ma parole d'honneur, j'en mangerais avec un peu de sel.

Les heures s'écoulaient, lentes et tristes.

Puis enfin, Justin reprit :

—Ma foi, mon capitaine, il y a un proverbe qui dit : " Qui dort dine " je vais tâcher de taper de l'œil, ça sera toujours autant de pris sur l'ennemi.

Et le brave garçon le fit ainsi qu'il le disait, il s'endormit d'un profond sommeil.

M. de Prévannes ne dormait pas, lui ! Mille pensées atroces tourmentaient son cœur. Il ne cessait de se reprocher la mort, et avant, l'épouvantable agonie de ce malheureux être qui, si tranquillement sommeillait à côté de lui.

Et puis, il laissait Fabienne, l'adorée Fabienne, sans défense, livrée à son maniaque bourreau !...

A la longue, cependant, il s'endormit également, mais son repos fut troublé par d'horribles cauchemars aussi épouvantables que l'affreuse réalité.

Combien de temps dura leur sommeil ?

Justin s'éveilla, et à son mouvement M. de Prévannes lui adressa la parole.

—Quelle heure est-il, mon capitaine ?

M. de Prévannes fit craquer une allumette, dont fort heureusement il avait sur lui une boîte entière et regarda sa montre qu'il portait dans une poche cachée.

Il était huit heures du matin.

—Le déjeuner de ce jour-ci, nisko, fit l'ordonnance, c'est comme le dîner d'hier au soir et le dîner d'aujourd'hui... Enfin, nous en faisons des économies... Satané Conrad !... Le diable l'emporte... Pour le moment, mon capitaine, je ne pense plus qu'à une chose : ce serait de me mettre en rapports intimes avec un bœuf ! Je crois que si je lui crachais dans la culotte, j'en viendrais à bout... Enfin... faut pas penser à ça... mais je trouve que nous avons déjà trop perdu de temps.

—Qu'est-ce que tu veux donc faire ?

—Travailler, donc ! creuser un trou...

—Et avec quoi ? mon pauvre Justin !

—Quand ça ne serait qu'avec mes ongles. Mais quoi... Tant que nous aurons de la force... Allons, mon capitaine, à l'ouvrage... Prenez une pierre de sel... et attaquons notre muraille... Est-ce qu'on sait ?... Nous pouvons finir par creuser une galerie... et comme dit le père Auguste, on ne sait jamais... Oui !

Et il imita la nuance affirmative du vieux policier.

—Tu as raison, s'écria M. de Prévannes, nous aurions même dû commencer plus tôt.

Et les voilà s'emparant chacun de pierres de sel volumineuses, pointues, et attaquant l'épaisse muraille à coups redoublés.

Et à part les instants durant lesquels ils s'arrêtaient pour souffler, ils continuaient avec acharnement.

Ce fut Justin qui le premier s'arrêta.

—Mon capitaine, dit-il, je n'en puis plus !... Autour de moi, bien qu'il fasse sombre... je vois des lanternes et des torches...

—Hélas ! Mon pauvre Justin !

—Oui, mon capitaine, je sais bien, c'est très mal... Je suis mort comme un chiffre !... Et dans les entrailles... l'estomac !... Ah ! ça n'est pas précisément tout rose...

—Allons, allons ! Courage !... Remets-toi, reprends des forces... Fais appel à ton énergie !... Un soldat !...

Toutes ces paroles s'échappaient de ses lèvres, alors que lui-même ne conservait plus aucun espoir.

Le trou qu'ils avaient creusé au prix de tant d'efforts, à peine pouvait-il laisser passer la moitié du corps d'un homme.

Il aurait fallu des semaines, des mois, pour établir un conduit qui les rendit à la liberté.

—Ma foi ! mon capitaine, fit Justin, s'étendant sur le sel effrité qui craquait sous leurs pieds, ma foi ! mon capitaine, j'y renonce... C'est fini, voyez-vous... mieux vaut attendre la mort que... de... faites excuse, mon capitaine, je ne sais vraiment plus ce que je dis... je vois comme qui dirait trente-six mille chandelles !... Pardon excuse, mon pauvre capitaine, mais je crois à mon grand regret que je vais être obligé de vous tirer ma révérence...

En prononçant ces derniers mots, d'une voix affaiblie par les tiraillements de la faim qui commençaient à être atroces, Justin s'allongea sur sa couche friable et plongea ses deux bras dans le sel amoncelé.

—Si pourtant ça se mangeait, cette machine-là, dit-il, nous ne serions pas réduits à crever de faim comme nous faisons...

Puis il grogna, se remuant et se trémoussant :

—On ne peut même pas être bien couché, il y a quelque chose qui m'entre dans les côtes.

Et il se recula.

Puis, tout à coup, il laissa échapper une exclamation de surprise.

—Qu'est-ce que tu as ? lui demanda son capitaine, s'arrêtant de frapper.

—J'ai que j'ai un manche d'outil qui m'entre dans les côtes... J'ai bien dit.

—Un manche d'outil, s'écria M. de Prévannes, mais... si c'était un pic... Mon Dieu ! si c'était un pic !...

Le manche, enfoncé sous une épaisse couche de sel, leur donna un mal inouï à dégager.

C'était un pic, un pic solide, oublié là, enfoui sous le gemme !

—Ça, fit Justin, ranimé à la même seconde, ça c'est du manan !... Ça vous donne des forces !... Il me semble que je vais pouvoir travailler pendant quarante-huit heures sans débrider.

Et, avec un éclat de rire sonore, il poursuivit :

—Je pense, vraiment, que le nommé Conrad s'est un peu trop pressé de signer notre *De profundis*.

—A moi d'abord, fit le capitaine. Tu étais fatigué, tout à l'heure, repose-toi. Quand je n'en pourrai plus, je te passerai l'outil.

Et M. de Prévannes faisant appel à toutes ses forces et à toutes ses énergies, ébranla la muraille de sel d'un énorme coup de pic.

Et sans souffler, sans s'arrêter, il continua son œuvre.

—Oh ! l'espérance !... Elle revenait à eux à tire d'aile, et ranimait leur courage et leur vaillance.

—Tu vois, Justin, on a toujours tort de jeter le manche après la cognée.

—Pardon, mon capitaine, répliqua le cavalier, mais, tout à l'heure encore, si je ne m'abuse, nous n'avions ni cognée ni manche.

Puis, comme M. de Prévannes s'arrêtait malgré lui :

—A mon tour, mon capitaine.

Et il se mit à bûcher comme un ours.

Cette fois, le sel s'écroulait à gros morceaux sous la pointe du pic si vigoureusement manié.

Durant un temps de repos, Justin tendit l'oreille.

—Mon capitaine, fit-il, je ne sais pas si j'ai la berlue, mais il vient de me sembler entendre un coup sourd... Je crois qu'on nous répond.

Et, à tour de bras, il asséna trois formidables heurts contre la paroi de sel.

Mais en même temps il laissa échapper un cri de douleur.

Le manche vermoulu venait de voler en éclats.

—Tenez ! mon capitaine, fit le pauvre garçon, battez-moi, insultez-moi, appelez-moi cuisinier, fantassin... musicien d'infanterie !... Je suis la dernière des brutes.

—Ce n'est rien, Justin ! fit doucement M. de Prévannes, tout en se baissant pour ramasser à tâtons le pic brisé... Il nous servira quand même, seulement, nous irons beaucoup moins vite.

—Oui ! répliqua Justin Bréjon, et nous serons morts de faim avant d'arriver au bout de notre trou.

—A la grâce de Dieu !... répondit M. de Prévannes.

Et il se remit à l'œuvre.

Mais il s'arrêta de nouveau.

Justin ne s'était pas trompé, des coups sourds se faisaient entendre au-dessus de leur tête.

—On nous cherche ! s'écria le capitaine, en proie à une émotion suprême. Oui, on vient à notre secours... C'est le père Auguste.

—Ah bien ! fit naïvement Justin, si jamais, dans l'avenir, je me permets de dire un mot contre la police, je veux bien être pendu !

—Oh ! nous n'en sommes pas là, répondit M. de Prévannes, c'est

bien loin, ces coups, et nous serons peut-être morts de faim avant que ceux qui les heurtent puissent arriver jusqu'à nous.

— Dame ! Tout de même ! Vous pourriez avoir raison, mon capitaine, car il continue à faire terriblement faim.

Les coups continuaient, mais faibles, espacés.

Et voilà que Justin, qui s'était à nouveau étendu, s'écria avec surprise :

— Tiens ! il pleut !...

C'étaient effectivement des gouttes d'eau qui tombaient, filtrant au travers des fissures de la voûte de sel.

Ces gouttes, en quelques instants, devinrent plus nombreuses, puis elles se transformèrent en un mince filet d'eau.

Celui-ci prit bientôt une dimension énorme, ce fut une véritable cascade, un déluge.

— Allons, bon ! fit Justin, nous allons être noyés, maintenant !...

Ils avaient eu bien vite de l'eau jusqu'à la cheville, et arrivant maintenant en quantité considérable, elle montait rapidement et menaçait de gagner jusqu'à eux et de dépasser promptement leur niveau.

— C'est le père Auguste, c'est certain, fit M. de Prévannes. Il n'a pas les outils nécessaires pour déblayer les blocs, les briser et arriver jusqu'à nous. Mais il a pensé que l'eau fait très vite fondre le sel, et il utilise sans doute un cours d'eau qu'il a rencontré dans la mine même.

Maurice ne se trompait pas.

Le père Viaume, en entendant résonner les coups de pic, avait répondu !...

Mais bien vite il s'était rendu compte qu'il faudrait de longues heures et un travail acharné pour délivrer les emmurés.

Alors il avait cherché, creusant sa vieille cervelle, parfois si fertile en expédients, et tout d'un coup il s'était frappé le front en s'écriant :

— Mais, sac à papier, ça pourrait parfaitement se faire... Oui !

Et le voilà, allant au ruisseau et détournant son cours avec l'aide de Sophie Lacoste et de Zorka, auxquelles il avait, en peu de mots, expliqué sa géniale idée.

L'eau, fort heureusement, coulait le long de la galerie supérieure qui surplombait la chambre en laquelle étaient enfoncés M. de Prévannes et Justin.

Oh ! les outils du vieux ! De quelle utilité providentielle n'étaient-ils pas en cette occurrence !...

Comme les briques tenaient peu sous la main nerveuse du vieux Viaume ! comme il les brisait, les décollait, le ciment cédant à son enragée pression !...

— Ils sont là, dit-il, en entendant un nouveau coup de pic, le dernier frappé si violemment par Justin et qui avait valu à celui-ci la perte du manche de son outil.

Et désignant une fissure qui s'enfonçait entre les roches :

— L'eau doit descendre par là, fit-il, et si elle descend, si elle arrive à manger le sel, nous parviendrons peut-être à les sauver, les deux braves garçons !

Et, retrouvant son jupon qui l'embarrassait, car le vieil inspecteur se trouvait très gêné par ses vêtements de femme, il se remit activement à l'œuvre.

Très promptement, la conduite d'eau était détournée, et avec un bruit de gargouille pleine, elle s'engageait enfin dans la fissure.

Là, à cet instant, il y eut un moment d'épouvantable angoisse !

L'eau allait-elle descendre, mangerait-elle, dissoudrait-elle le sel, au fur et à mesure, ou reviendrait-elle sur elle-même sans trouver d'issue ?...

— Elle passe ! s'écria le père Auguste. Elle descend !... Je sais bien que maintenant nous courons le risque de les noyer, mais, dame, à cette heure, nous n'avons vraiment pas le choix des moyens.

Et il écartait de ses mains le sel friable, élargissant la fissure, qui, sous la pression de l'eau courante, se transformait à présent en un vaste entonnoir.

Au-dessous, M. de Prévannes et Justin avaient actuellement de l'eau jusqu'à la ceinture.

Maurice, avec le fer du pic, faisait de surhumains efforts pour élargir le trou auquel il travaillait avec Justin depuis bien des heures et donner une issue à l'eau.

Le sel, peu à peu, s'effritait plus vite, et l'eau continuait à monter.

C'est alors que Zorka, avec une adresse vraiment sinistre, se faufila à nouveau par la rainure au fond de laquelle elle s'était aplatie.

Puis, tout à coup, elle fit sauter une clameur de joie.

Une trombe d'eau venait de lui jaillir au visage, l'aveuglant, l'asphyxiant !...

L'eau passait !... L'eau se dégorgeait !...

Trois heures plus tard, trois heures de mortelles angoisses, une partie de la muraille de sel s'écroutait, menaçant d'écraser les emmurés sous les quartiers et les débris !...

Il était temps !...

Les forces manquaient à la fois au capitaine et à Justin, et tous deux tombaient défaillants dans les bras du père Auguste et de Sophie Lacoste.

Pour Zorka, elle pleurait de joie.

Agenouillée près du capitaine, elle portait la main de l'inconnu à ses lèvres !...

Un qui était content, c'était Hermann Pluck !

— Schœnerr Herr ! Et : " Faut pas le dire ", il ronchonnait tout cela et d'autres choses incompréhensibles.

Et avec des alacrités infantiles, il gambadait sur la route conduisant des anciens puits au village de Yalta.

Car la petite troupe s'était mise en route.

Le père ou la mère Auguste, comme vous voudrez, avait trouvé dans la longue poche de sa cotte une fiole de schnaps qui avait, pour un moment, ranimé les moribonds et leur permettait de prendre patience.

L'aube naissait, le soleil s'élevait, les oiseaux chantaient dans les branches, et le jour battait son plein quand les deux affamés arrivèrent au *Gast-off*, autrement dit à l'auberge-brasserie du *Chariot d'or*.

Nicklaus Struckmann s'éveillait à peine.

Le samedi soir, un peu plus que les autres jours encore, il poussait à la consommation en vidant nombre de moos débordant d'une écume blanche.

Et ma foi, ayant insisté quelque peu la veille sur la bière, il gardait encore ses gros yeux un tantinet bouffis.

On pense dans quel état se présentaient Maurice et Justin Bréjon au *Chariot d'or*.

En loques, trempés, couverts de sel et de boue, dans un état impossible à décrire.

Le père Viaume, en femme aveugle, Zorka, Sophie Lacoste, toute la bande en un mot, avait fait irruption au *Gastoff* à cette heure matinale, car le capitaine et son ordonnance pouvaient se soutenir à peine.

M. de Prévannes et Justin se ruaient sur les saucisson et les œufs durs, ils mangeaient, non, ils dévoraient gloutonnement, les malheureux, sans parvenir à se rassasier.

Et Hermann Pluck était de la fête, car lui aussi ingurgitait, saucisson, saucisse et œufs durs, tandis que des moos dégringolaient en son inimplissable réservoir.

D'un œil soupçonneux Nicklaus Struckmann suivait ces lippées insolites, auxquelles la mère Auguste, Sophie Lacoste et Zorka elle-même étaient obligées de prendre part.

Et Maurice trouva aussitôt une plausible histoire.

— Ah ! fit-il, clignant de l'œil, ayant l'air de se confier à la bonne foi de Klaus Struckmann, nous en avons eu une chance !... Les gardes du comte nous ont poussé une de ces charges !!! Ah ! J'ai bien cru que c'était fini de nous, et qu'ils nous prendraient sans en manquer un !...

— Ah ! vous braconnez, fit Klaus Struckmann, soulagé, car les braconniers, en tous pays, ne manquent jamais d'inspirer de la sympathie à tout aubergiste. Et vous avez failli y passer cette nuit.

— Oui ! Ils nous poussaient dur... Obligés de se réfugier dans les roseaux d'un étang... Aussi, vous voyez comme nous sommes faits ! J'ai même perdu mon fusil dans la vase... Et ça me vexa fort !... Parce que je ne sais pas où aller, pour le moment, en chercher un autre.

Klaus Struckmann vidait le verre que l'on venait de lui offrir, sans paraître entendre.

Maurice formula alors une proposition nette.

— En attendant, demanda-t-il, que je puisse me rendre à la ville pour me payer un fusil neuf... vous n'auriez pas une pétoire quelconque à me louer, à me vendre... Il y a de la lune... et je veux affûter ce soir. J'ai découvert un endroit où se donnent rendez-vous les cerfs !... Il n'y aura qu'à tirer dans le tas.

— J'ai un vieux fusil, finit par répondre Klaus, un vieux fusil qui marche très bien. Il en a mis par terre du gibier... vu que... dans le temps... j'allais bien, par-ci par-là, faire aussi un petit tour au clair de la lune !...

Marché conclu.

Bernard Clam payait en espèces trébuchantes et sonnantes.

Et il devenait propriétaire d'un flingot qui aurait inspiré des craintes sérieuses à tout être moins courageux que lui.

Quand le fusil, démonté en deux, fut devenu sa propriété, et caché sous son veston de velours, Bernard Clam demanda :

— A propos, le piéton n'aurait pas apporté un paquet quelconque pour moi, je vous prie ?

— A quel nom, mon garçon ? fit Klaus Struckmann.

— Bien ! mais, au mieux, pour sûr, pas à celui d'un autre.

(A suivre.)

LE SOUVENIR.

Romance.

PAROLES D'ANATOLE DUMAS.

misees en musique avec accompagnement de piano

PAR EUGÈNE PATUREL

Membre correspondant de l'Institut Historique de France. (1860-1871)

Andantino con dolore.

CANT

De l'A-mi-tié j'ai gou-té les dé-li-cies

PIANO
ou
HARPE

Dolce.

Calmes à vingt ans je vi-vais sans de-sir

De ce bon-

heur de ces douces pré-mi-ces mon cœur n'a plus qu'un

De l'A-mi-tié j'ai gou-té

Calmes à vingt ans je vi-vais sans de-sir.

De l'A-mi-tié j'ai gou-té

Calmes à vingt ans je vi-vais sans de-sir.

De l'A-mi-tié j'ai gou-té

2^e

Où l'on de moi, semblable, ingénue.

Vivait Emma, que je devais chérir

A son retour, mon âme tout émue.

De l'Anatole perdit le souvenir

3^e

de l'opereux et soudain sa presence

Tombla mes sens fit naître le plaisir

de l'adorer, je revai l'esperance

de les heureux jours en le souvenir

4^e

Je fus heureux, dans cette douce vie.

Ô! ces beaux jours, s'ils pouvaient revenir

Heûs! bon dieu, bon dieu, tendre amie,

Par tout bonheur je n'ai qu'un souvenir!

BRUNETTE

VALSE,

Par Eugène PATUREL.

En son am. L. DIDRIKQUE.

Mouvt. de valse.

INTRODUCTION.

Musical notation for the Introduction section, featuring a treble and bass staff with a key signature of one flat and a 3/4 time signature.

VALSE.

Musical notation for the first section of the Valse, featuring a treble and bass staff with a key signature of one flat and a 3/4 time signature.

Musical notation for the second section of the Valse, featuring a treble and bass staff with a key signature of one flat and a 3/4 time signature.

Musical notation for the third section of the Valse, featuring a treble and bass staff with a key signature of one flat and a 3/4 time signature.

Musical notation for the fourth section of the Valse, featuring a treble and bass staff with a key signature of one flat and a 3/4 time signature.

Musical notation for the fifth section of the Valse, featuring a treble and bass staff with a key signature of one flat and a 3/4 time signature.

Musical notation for the sixth section of the Valse, featuring a treble and bass staff with a key signature of one flat and a 3/4 time signature.

TRIO.

Musical notation for the Trio section, featuring a treble and bass staff with a key signature of one flat and a 3/4 time signature.

Musical notation for the seventh section of the Valse, featuring a treble and bass staff with a key signature of one flat and a 3/4 time signature.

Musical notation for the eighth section of the Valse, featuring a treble and bass staff with a key signature of one flat and a 3/4 time signature.

Musical notation for the ninth section of the Valse, featuring a treble and bass staff with a key signature of one flat and a 3/4 time signature.

CODA.

Musical notation for the Codal section, featuring a treble and bass staff with a key signature of one flat and a 3/4 time signature.

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

Je reculai en tout hâte vers le pont, et j'arrêtai Mogstad, qui se préparait à suivre l'exemple d'Henriksen. La tente pliait sous le poids de la neige et des glaçons. Je descendis et j'appelai tout le monde sur le pont, en recommandant qu'on ne sortit pas par la porte de bâbord, mais par la chambre des cartes à tribord. Je craignais que, si les portes à bâbord n'étaient pas tenues closes, la glace, faisant subitement irruption, se précipitât dans le passage et nous enfermât comme des souris dans un piège, tandis que nous ramasserions les sacs d'effets personnels qui étaient dans le salon.

"Je remontai moi-même pour libérer les chiens qui, depuis l'inondation de leurs chenils, étaient parqués sur le pont, sous la tente, où après avoir échappé, ils pouvaient s'attendre à présent à être ensevelis vivants. J'ouvris la porte en coupant le lien et ils s'échappèrent lestement, en hurlant, vers tribord.

"Pendant ce temps, on commençait à monter sacs et valises. Il n'était pas nécessaire de presser les hommes : la glace se chargeait de les stimuler, en grondant contre les flancs du navire. C'était un terrible brouhaha dans les ténèbres, d'autant plus épaisses que, pour couronner le tout, le second, dans la confusion générale, avait laissé éteindre les lanternes. Je dus redescendre pour chercher des chaussures : mes souliers finlandais étaient à sécher dans la cuisine. Quand j'y arrivai, la pression faisait rage et les poutres de l'entrepont craquaient au-dessus de ma tête à me faire croire qu'elles allaient s'effondrer.

"Le salon, les couchettes et le pont furent bientôt débarrassés des sacs, et nous nous mîmes en marche sur la banquise. Le vacarme de la glace qui se ruait et s'écrasait, comme un vague furieuse, contre la coque du navire était tel que nous pouvions à peine nous entendre parler : mais bientôt tout fut en sûreté.

"D'ailleurs, tandis que nous trainions les sacs, la pression s'arrêta enfin et tout redevint tranquille. Mais quel spectacle ! Le côté bâbord du *Fram* disparaissait presque sous la neige..."

Le danger était conjuré, mais l'alerte avait été chaude. Nansen et ses compagnons décidèrent de laisser désormais, tant que durerait l'hiver, leurs provisions, leur équipement, les traîneaux, les kayaks, les instruments, en dépôt sur le grand hummock, qui ne bronchait jamais. Certes, le *Fram* avait prouvé que sa solidité était réellement exceptionnelle, et, dans sa situation, nul autre navire n'eût résisté. Mais Nansen avait raison de penser que, "si conscient que l'on soit de sa propre force, il convient de respecter un antagoniste tel que la glace."

"Dimanche, 6 janvier.—Journée tranquille... Cet après-midi, Nansen a pris une observation. Nous sommes par 83° 34' et nous avons dépassé la latitude la plus septentrionale atteinte avant nous... Tout le fracas de ces jours derniers n'a été, peut-être, qu'une canonnade pour fêter cette haute latitude. S'il en est ainsi, il faut convenir que la glace a bien fait les choses... Nous n'avons pu découvrir sur le *Fram* d'autre dégât qu'une épontille du plat-bord qui a sauté : et pourtant chaque homme s'endormira ce soir prêt à gagner la glace.

"Lundi, 7 janvier.—...Nous nous mettons aujourd'hui à déblayer le *Fram*... Ce matin, Sverdrup et moi nous avons fait un tour sur la glace. A une faible distance du navire, nous avons constaté qu'elle était aussi unie et compacte que précédemment. Ainsi la pression a été limitée à un espace restreint, de l'est à l'ouest, et le *Fram* s'est trouvé juste au plus mauvais endroit..."

"Mardi, 8 janvier.—...J'ai essayé de photographier le *Fram* au clair de lune ; les résultats ont surpassé mon attente ; mais le sommet de la montagne de glace formée par la pression a déjà été entamé par nos

pioches, et les clichés ne donnent pas une idée exacte de sa hauteur et de la façon dont elle menaçait le navire...

"...Liv a deux ans aujourd'hui..."

LE DÉPART DE NANSEN ET DE JOHANSEN

Après deux faux départs, qui avaient eu lieu le 16 et le 28 février 1895, Nansen et Johansen quittèrent définitivement le *Fram* le 14 mars. Nansen laissait à Sverdrup le commandement de l'expédition. Si le *Fram* ne portait plus Nansen, il portait toujours sa fortune. Nansen pouvait échouer dans son aventureuse expédition en traîneau, il pouvait périr ; mais le *Fram* devait faire triompher jusqu'au bout le "plan de la dérive."

Dans ses instructions à Sverdrup, Nansen lui confiait : en premier lieu le soin de continuer, avec Scott-Hansen, M'lessing, Henriksen et les autres, les investigations scientifiques.

Le 16 février, Nansen et son compagnon s'étaient mis en route avec quatre traîneaux. Mais les charges étaient trop lourdes, un accident s'était produit et avait obligé les voyageurs à revenir sur leurs pas.

Le 28 février, ils étaient repartis avec six traîneaux. C'était trop pour vingt-huit chiens. La marche était beaucoup plus lente que Nansen ne l'avait prévu. Le soir, la caravane n'était pas parvenue à plus de quatre milles du *Fram*, qui avait allumé sa grande lampe à arc et promenait sur la banquise des rayons de lumière électrique, à la fois en l'honneur des deux conquérants du Pôle et pour guider le retour de ceux qui leur avaient fait conduite. Ceux-ci avaient pris congé de Nansen et de Johansen le 1^{er} mars. Les adieux avaient été pleins d'entrain ; plus d'un œil pourtant était humide. "Pensez-vous qu'au retour vous irez au Pôle Sud ?" avait dit Sverdrup ; en ce cas, j'espère que vous m'attendrez."

Nansen, suivi du seul compagnon qu'il avait choisi, avait repris sa marche vers le nord.

La surface de la glace était accidentée. Six traîneaux, c'était trop décidément, non seulement pour vingt-huit chiens, mais aussi pour deux hommes. De plus, le froid de la nuit était trop vif pour les bêtes. Le 3 mars, Nansen et Johansen avaient de nouveau regagné le *Fram*, afin de réduire le nombre des traîneaux et leur charge, et d'attendre que le printemps fût un peu plus avancé.

Pendant ce temps, la dérive vers le nord avait continué, de sorte qu'il n'y avait pas eu de temps perdu, 14 mars, jour du départ irrévocable, le 81^e degré de latitude nord était atteint.

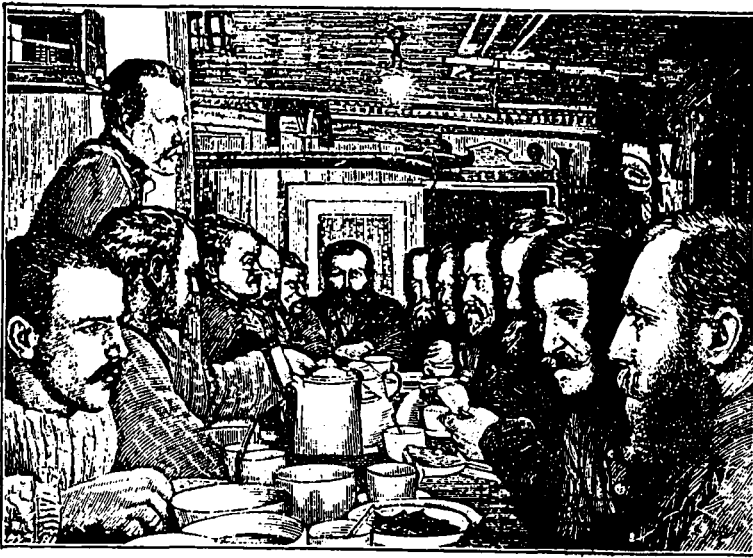
Après les deux expériences du 26 et du 28 février, Nansen avait résolu de se contenter de trois traîneaux, consolidés et renforcés par tous les moyens possibles, munis de doubles patins, et chargés seulement du strict nécessaire. Qu'emportaient avec eux les voyageurs, qui se lançaient dans la plus téméraire des explorations en brûlant derrière eux leurs vaisseaux, et sans autre ligne de retraite que les rivages désolés de la terre François-Joseph ? Un inventaire succinct de la charge des traîneaux montre quelle somme de ressources ils étaient parvenus à réunir sous un volume extrêmement restreint.

Deux kayaks sont leur bien le plus précieux. C'est sur ces kayaks seulement que Nansen et Johansen peuvent compter pour battre en retraite, pendant l'été, à travers les crevasses de la banquise, puis à travers la mer libre. La forme en est moins allongée que celle adoptée généralement pour ce genre d'embarcations : ils seront ainsi moins rapides mais plus stables. La carcasse est de bambou, l'enveloppe de toile à voile, rendue imperméable par un enduit de cire et de suif. Ils pèsent un peu plus de 18 kilos et demi.

Comme vêtements, Nansen et son compagnon, après essai, ont renoncé aux peaux de loup : elles sont trop chaudes — trop chaudes par 40° et davantage au dessous de zéro ! Ils sont vêtus de la façon suivante : pour le torse, deux chemises de flanelle, un gilet de poil de chameau, un jersey ou un tricot ; pour les jambes, des caleçons de laine, des knickerbockers (culottes) et des guêtres détachées de tricot norvégien. Par-dessus le tout, pour se protéger du vent et surtout de la neige qui pénètre comme de la poussière dans les étoffes de laine, ils portent un paletot à capuchon et



LE DERNIER CAMPMENT AVANT LA SEPARATION (16 MARS 1895)



A TABLE : NANSEN HARANGUE L'ÉQUIPAGE

un vaste pantalon de toile d'un tissu fin et serré formant fourreau.

Au lieu de longs bas, ils ont adopté des chaussettes et des jambières séparées : les chaussettes, de laine de mouton et de cheveux humains, seront plus commodes à ôter pour la nuit, afin d'être étalées sur la poitrine et séchées ainsi pendant le sommeil à la chaleur du corps. "Quand on voyage continuellement sur la neige, par une température très basse, que ce soit avec des *ski* ou non, les mocassins lapons, faits de la peau des jambes de derrière du renne mâle, sont ce qu'il y a de mieux. Il est indispensable toutefois de les sécher après la marche. Pour y parvenir, quand le temps n'est pas sec et que le soleil ne brille pas, la seule ressource est de les remplir de l'aiche après les avoir nettoyés, de les remettre aux pieds, et de se glisser ainsi chaussé dans le lit-sac... Aux mains, nous avons des mitaines de laine et des gants de peau de loup, que nous séchons, la nuit venue, comme nos chaussettes et nos souliers... La chaleur d'un pauvre corps se dépense ainsi entièrement à sécher ses vêtements ; et nous dormirons dans des compresses mouillées afin d'être un peu plus confortablement vêtus le lendemain..."

"...Pour la nuit, au lieu d'un lit-sac pour chacun, nous avons un lit double, fait d'une peau de renne adulte. Ainsi nous nous réchaufferons mutuellement, et nous n'en dormirons que mieux... Notre tente est de soie légère et forte. Si mince que soit une tente, c'est toujours un abri. Quand nous la dresserons le soir, un *ski* planté dans la glace servira de piquet de milieu. Elle ne pèse pas 2 kilos et elle nous sera, jusqu'à l'aube, un cher refuge."

L'appareil à cuisson que Nansen et Johansen emportent a l'avantage de tirer le meilleur parti du combustible dont ils se serviront. En très peu de temps, ils pourront faire cuire leur nourriture, tout en obtenant de l'eau douce en abondance. Un coup d'œil sur le dessin ci-joint fait comprendre le fonctionnement de l'appareil. La flamme de la lampe lèche directement une bouilloire centrale destinée à la cuisson des mets. La chaleur monte, enveloppant la bouilloire et agissant en même temps sur un récipient circulaire dans lequel la neige ou la glace d'eau douce fond lentement. Une troisième bouilloire soutenue au-dessus des deux premières, reçoit encore une somme de chaleur suffisante pour fondre également une certaine quantité de glace. Enfin, un manteau recouvre et enveloppe le tout. La lampe est au gaz de pétrole, d'un système suédois : — c'est la seule part qu'a prise la Suède à cette expédition si exclusivement norvégienne. Vingt litres de pétrole alimenteront cette lampe pendant plus de cent jours.

Nansen a d'ailleurs eu soin de choisir les aliments qu'il emporte (viande ou poisson non seulement séchés, mais pulvérisés, farine passés à la vapeur, pommes de terre bouillies et séchées, etc.) de telle sorte que, si le combustible venait à manquer, ils pourraient être absorbés sans cuisson. Tous ces aliments, en effet, ne demandent pas, à proprement parler, à être cuits, mais simplement à être réchauffés. Ils peuvent donc, en dernière extrémité, être mangés froids ; et, de plus, ils ont l'avantage continu de ne pas exiger une grande dépense de calorique.

Les provisions épuisées (elles doivent durer cent jours), Nansen et Johansen n'auront plus d'autre ressource, pour subsister, que le gibier, petit ou gros, qu'ils pourront tuer. Comme armes, ils ont fait choix de deux fusils à deux coups, un canon étant réservé aux cartouches à balle ; de celles-ci ils possèdent 180, et ils emportent 150 cartouches chargées de plomb de calibres divers.

Un petit théodolite, un sextant de poche et un horizon artificiel, un compas *azimuth* d'aluminium, deux boussoles ordinaires, deux baromètres anéroïdes, deux thermomètres minima à alcool, composent leur bagage scientifique. Et les lecteurs du SAMÉDI doivent savoir gré à Nansen de n'avoir point osé de se charger d'un appareil de photographie instantanée.

Le Dr Bessing a garni la pharmacie de voyage de ses deux compagnons de la façon la plus terrifiante : des ligatures, des bandages, du plâtre chirurgical pour fractures du bras ou de la jambe ; du chloroforme, pour le cas où l'amputation d'un membre gelé serait nécessaire ; des gouttes pour le mal de dents ; des aiguilles courbées et de la soie pour recoudre les blessures ; un scalpel, etc., etc. Tout cela heureusement servira peu, hâtons-nous de le dire, excepté les ligatures et les bandages, qui

seront si utiles, l'hiver suivant, pour faire des mèches aux lampes à huile de ploque, et les emplâtres de Nicolaysen, dont la couche de cire fournira un excellent goudron pour le calfatage des kayaks.

Au total, 650 kilos de provisions et d'objets divers, groupés dans des sacs ou des enveloppes, sont répartis sur les trois traîneaux. La nourriture destinée aux chiens, et qui consiste en pemmican, leur suffira pendant trente jours. Mais Nansen a tout calculé. Il a pesé les chiens, et il a constaté qu'il pourra les nourrir les uns avec les autres — en les tuant successivement, en réduisant ses attelages à mesure que la charge de chaque traîneau diminuera par l'absorption des vivres, — pendant cinquante jours. En quatre-vingts jours, beaucoup de chemin aura été parcouru, et "l'on sera bien arrivé quelque part."

LA MARCHÉ VERS LE PÔLE

Deux faux départs n'avaient pas blasé l'équipage du *Fram* sur l'émotion des séparations. "Quand nous quittâmes le navire, écrit Nansen, une salve détonna. Pour la troisième fois, des adieux et de bons souhaits réciproques furent échangés. Quelques-uns des camarades nous accompagnèrent, mais Sverdrup s'en retourna bientôt pour être à bord à l'heure du dîner d'une heure. Ce fut au sommet d'un hummock que nous nous dîmes adieu : longuement je le regardai — je m'en souviens — qui marchait lestement vers le navire avec des *ski*. Je désirais presque pouvoir retourner avec lui..."

Cependant, les traîneaux avancent rapidement. Nansen, Henriksen et Pettersen ont peine à suivre sur la glace unie. Mais bientôt commencent les aspérités ; la marche se ralentit ; il faut littéralement porter les traîneaux pardessus une arête de glace. "Vous en rencontrerez encore beaucoup d'autres comme cela," dit Peter Henriksen, alarmé en hochant la tête avec de tristes arrière-pensées. Vers le soir, heureusement, la surface redevint meilleure, et à la halte de 6 heures, la caravane a parcouru 7 milles, ce qui n'est pas trop mal pour une première journée.

La nuit est froide. Avec le matin vient l'heure de la dernière séparation. "Nous prenons ensemble notre dernier déjeuner, nous préparons les traîneaux, harnachons les chiens, donnons à nos compagnons une bonne poignée de mains, et, sans beaucoup de mots ni de part ni d'autre, nous nous enfignons dans la solitude.

"Nous parcourons très vite de grands espaces de glace unie, et nous nous éloignons de plus en plus de nos compagnons, pour pénétrer dans l'inconnu où, tous les deux seuls, avec les chiens, nous devons errer pendant des mois. La mâture du *Fram* a depuis longtemps disparu à l'horizon de glace. Parfois nous rencontrons d'abrupts entassements : dans ces passages difficiles, il faut se porter au secours des traîneaux, hisser et pousser. A plusieurs reprises ils sont renversés, et nous ne les redressons qu'au prix de longs efforts.

"Quelque peu fatigués de ce rude labeur, nous faisons halte à 6 heures du soir. Nous avons parcouru 9 milles dans la journée. Ce n'est pas tout à fait ce que nous comptions accomplir ; mais les traîneaux deviendront plus légers, et la glace meilleure."

Le 17 mars, Nansen écrit dans son journal : "Plus nous avançons vers le nord, moins la glace est inégale." Ce jour-là, pourtant, les voyageurs rencontrent une crevasse qui nécessite un long détour. Il ne serait pas prudent en effet de se servir des kayaks quand la température est aussi basse (elle est de — 42°) : s'ils n'étaient pas tout à fait étanches, l'eau qui y pénétrerait se congèlerait immédiatement, et il serait impossible de les débarrasser de cette glace.

Les jours suivants, la surface devient de plus en plus praticable, et la petite caravane fournit des étapes de 14 milles, et même davantage.

"...Nous allons toujours droit au nord, à travers d'immenses plaines glacées, qui semblent devoir s'étendre jusqu'au Pôle. Puis le paysage s'accidente, et il prend l'aspect d'une campagne onduluse couverte de neige. Sur cette vieille glace, qui va de la mer Sibérienne à la mer du Groenland, de terribles pressions ont dressé de hauts hummocks : en été, les rayons du soleil ont fondu la couche extérieure ; en hiver, la neige les a recouverts, si bien qu'ils ressemblent à des icebergs plutôt qu'à des amoncellements de glace de mer produits par des soulèvements..."

"Dimanche, 24 mars. — Le vent du nord-est nous coupe la figure... Nous avons vu la fin de cette glace unie sur laquelle il y avait tant de plaisir à voyager... Hier, nous n'avons pas fait, je le crains, plus de 7 milles. L'échine se brise à soulever continuellement les traîneaux lourdement chargés... Les jours allongent : nous ne tarderons pas à avoir le soleil de minuit... Nous avons tué *Livjegeren* hier soir, et nous avons eu beaucoup de peine à l'écorcher et à le diviser en vingt-sept portions."

La glace continue à être généralement mauvaise ; il faut sans cesse aider les chiens, relever les traîneaux chavirés, les porter pour leur faire franchir les pas dangereux. Les voyageurs sont envahis quand vient le soir par l'irrésistible sommeil de la fatigue. Leurs yeux se ferment, et ils dorment en marchant jusqu'à ce qu'une chute les réveille.

LA VIE SOUS LA TENTE PAR PLUS DE 40° DE FROID

Dès qu'ils ont trouvé un campement quelque peu abrité contre le vent, ils font halte. Tandis que Johansen soigne les chiens, Nansen dresse la tente remplie de glace la bouilloire, allume la lampe et commence le dîner. Celui-ci se compose, de trois jours l'un, d'un plat de *lobscouse* (viande et pommes de terre séchées), — ou d'une sorte de rissole de poisson connue en Norvège sous le nom de *fiskegratin*, et confectionnée, par 75° de latitude, avec du poisson pulvérisé, de la farine et du beurre, — ou encore, le troisième jour, d'une soupe de pois, de haricots et de lentilles, avec du pain et du pemmican. Johansen avoue une préférence pour le *lobscouse* et Nansen pour le *fiskegratin*.

(A suivre.)

SCÈNE FAMILIALE



UN TÉNOR CHAMPÈTRE.

Chronique Théâtrale

PARC SOHMER

Grande affluence au Parc Sohmer, toute cette semaine, tant aux représentations du jour qu'à celles du soir. Aussi quelle charmante variété de plaisirs nous sont offerts à chacune des représentations de ce rendez vous favori des Montréalais.

Les petits nains pugilistes et acrobates ont eu un de ces succès qu'on ne peut que se borner à constater. Ils sont absolument hilarants. Vérande, et le reste de la troupe, sont acclamés à chaque représentation. Allez voir le Varascopo et les vues nouvelles de ce merveilleux instrument qu'il ne faut pas manquer d'aller visiter à l'issue de la séance ou à l'intermission.

PALACE THEATRE

Une visite au moins chaque semaine à la jolie petite Salle du No 78 rue Saint Laurent, voilà ce que doit entrer dans le programme de toute bonne famille canadienne. Allez y vous même, envoyez-y votre femme et vos enfants, engagez vos amis à y aller et chacun vous remerciera.

Des vues nouvelles viennent chaque semaine augmenter l'intérêt de cette si intéressante exhibition que grands et petits suivent avec une curiosité toujours croissante et qui mérite d'être visitée par toute personne soucieuse de suivre les progrès de la science.

PALLADIO.

FANTASIA

Un long entr'acte, puis soudain un crépitement sec de coups de fusil, suivi des "you you" perlés des "Ouled" s'égrenant dans l'air pur ainsi qu'un éclat de rire : c'est la grande "fantasia" qui commence. Un frissonnement parcourt la foule qui s'ébroue, joyeuse, et ondule de toutes parts, tandis que la masse compacte des goums s'ébranle avec des étincellements d'armes, des flottements de laine blanche et de brocart d'or.

Un entassement de têtes, véritable houle humaine, se presse aux abords de la piste, gardée à grand'peine par quelques agents de la police, dont le sombre uniforme galonné d'argent met des taches noires sur la blancheur des burnous.

• Tout à coup, d'un tourbillon de poussière grise, surgit un miroitement de velours et de soie brodés d'or : c'est le fils de l'agha des Zibans, brillant cavalier qui arrive à bride abattue, se précipitant avec "furia" comme à la poursuite d'un invisible ennemi. Emporté en une course effrénée, il passe devant les tribunes, tel un rapide, sautant de l'épée le public "select" qui l'acclame, puis disparaît bientôt comme par magie.

Un cri part, et soudain voilà que par la plaine
Et l'homme et le cheval, emportés, hors d'haleine,
Sur les sables mouvants,
Seuls, emplissant de bruit un tourbillon de poudre
Pareils au noir nuage où serpente la foudre,
Volent avec les vents !

Deux cheiks drapés de rouge lui succèdent, parcourant la piste d'un galop infernal, se tenant étroitement serrés, ne formant pour ainsi dire qu'un seul être monstrueux, fantastique, et brandissant vers le ciel leur fusil d'où crépitement d'"innocentes" détonations. Et tandis qu'ils s'évanouissent là-bas "comme un flocon d'écume au vaste océan bleu", d'autres cavaliers s'élançant à leur tour, les uns surexcités, l'œil flamboyant, l'air féroce, comme assoiffés de sang, éructant des cris sauvages, inarticulés, faisant tourner leur sabre étincelant dont ils balafrent l'air avec une apparente fureur ; les autres, chargeant ceux qui les précèdent, et soudain les couchant en joue comme en un combat acharné, ou bien simulant une lutte corps à corps, effroyable, puis s'étreignant comme pour mieux s'entretenir !...

Cependant que les goums, en proie à une sorte de délire, font "parler la poudre" et se ruent tête baissée parmi des flots de poussière où brillent parfois des éclairs d'acier, les hourras enthousiastes de la foule et les "you-you" stridents des "Ouled" montant vers l'azur, saluant au passage leur martiale farandole, exaltant leur ardeur jusqu'à la frénésie...

Un dernier crépitement de coups de fou dans un nuage de fumée, et c'en est fait de la "fantasia" finale.

**

Maintenant la masse compacte des cavaliers ondule lentement sur la pelouse, évoluant pour le retour. Les grands palanquins multicolores se balancent, tels de jolis yachts de plaisance bercés par les vagues, émergeant de la houle des chevaux luisants de blanche écume. La foule enthousiasmée, bruyante, fourmille et s'épand à travers l'hippodrome ; les "Ouled" secouent leurs paillassons d'or ; la blancheur des burnous éclate partout, éblouissante, parmi les flots de lumière blonde, et tandis que là-bas, à l'horizon, le disque pâle du soleil pareil à une gigantesque hostie plane solennellement sur l'immensité du désert, Si Mahomed ben Gana, l'agha des Zibans, fièrement campé sur son cheval à la flottante crinière, chemine à pas lents, le sourire aux lèvres, vers Biskra sa capitale, entraînant à sa suite la longue théorie des goums qui l'escortent jusqu'à son palais, au son des fifres et des tams-tams.

C. BARRET.

(La Revue Algérienne)

Janvier-Février 1897.

IL NE POUVAIT LE DIRE

Albert. — Ne trouves-tu pas que Mlle Albertino a le plus charmant menton qui soit au monde ?

Esdras. — Je ne puis vraiment pas le dire, je ne l'ai jamais vu en repos.

DEVINETTE



—Voyez-vous le souffleur qui s'égosille et l'acteur qui ne sait plus quoi dire ?

UN JEUNE HOMME D'AFFAIRES



Mr Sacapiastres. — Vous dites, monsieur, avoir à se soumettre le plan d'une affaire où je puis gagner, de suite, un demi-million. Expliquez-la moi !

Mr Dutoupet. — Voici : Mile votre fille doit avoir de vous, m'a-t-on dit, et si elle se mariait avec votre consentement, un million de dot.

Mr Sacapiastres. — Parfaitement ; mais qu'est-ce que cela a à faire avec votre proposition ?

Mr Dutoupet. — Tout. Vous m'accordez la main de mademoiselle votre fille avec un million ; elle me le donne et je vous en repasse la moitié. Voyez vous la combinaison, à présent ?

LE CHLOROFORME

I

LOLOTTE. — elle se nomme Clémentine, mais Paul, son mari, prononce Lolotte sous prétexte qu'elle a le profil de Charlotte Corday, — Lolotte est bien malade.

Elle a un gros mal blanc au bout de son petit doigt ; et elle en souffre tant et tant qu'elle en a les yeux battus de douleur, son joli visage pâli, et ses pauvres petits nerfs vibrants comme des cordes de mandoline.

En attendant le médecin, — car une opération a été jugée nécessaire ! — Paul essaie de rassurer sa pauvre chérie.

II

LOLOTTE. — Il va bien me faire du mal, dis, le docteur ?

PAUL. — Mais non, mon bébé, mais non : un petit coup de lancette, — pift ! — et c'est tout de suite fait.

LOLOTTE, frémissant d'horreur. — Oh ! c'est horrible... Rien que l'idée !... Mais il m'endormira, n'est-ce pas ?

PAUL, contrarié. — Quelle folie !... Pour une seconde de souffrance !... Aie un peu de courage, voyons !

LOLOTTE, boudeuse. — Non ! je ne veux pas avoir de courage ! Je n'en aurai pas ! Je ne suis qu'une pauvre petite femme de rien du tout, moi. Je ne suis pas un de ces grenadiers de Napoléon qui ne disaient pas seulement : "Ouf !" quand un boulet leur avait enlevé la tête !

PAUL, sérieux. — Ecoute, mon chat chéri : je t'en prie, ne te fais pas endormir !

LOLOTTE, pleurant presque. — Pourquoi ça ? Tu as peur que le docteur te demande plus cher !...

PAUL, indigné. — Oh ! Lolotte !...

LOLOTTE. — Alors, c'est que ça t'amuse de me voir souffrir, de m'entendre crier !... Faut-il que tu sois méchant, cruel, féroce !

PAUL. — Peux-tu dire ! quand je voudrais tant, tant, souffrir à ta place, si c'était possible !...

LOLOTTE. — Alors, pourquoi que tu ne veux pas qu'on m'endorme ?...

PAUL. — Eh bien ! c'est que quelquefois il y a des malades qui ne supportent pas bien le chloroforme... Ça leur laisse le cœur tout embrouillé après l'opération...

LOLOTTE. — Oui, mais ils n'ont pas souffert pendant !

PAUL, hésitant. — Il y a pire : il est arrivé que des gens endormis ne se réveillaient plus...

LOLOTTE, inquiète. — Tu dis ça pour me faire peur ?

PAUL, grave. — Je te jure que non, et c'est pour cela que je ne veux pas qu'on t'endorme... (S'attendrissant). Pense donc, je serais si inquiet ! Je me dirais tout le temps : "Si ma petite Lolotte allait ne plus se réveiller, si elle allait laisser son pauvre Popaul tout seul sur la terre ! Qu'est-ce qu'il deviendrait, Popaul ? Il mourrait aussi !..."

LOLOTTE, nerveuse. — Oh ! non, je t'en prie ! Tu es ridicule ! En voilà une idée, de me parler de ça ! D'ailleurs, tu seras là, près de moi, pendant qu'on m'endormira, et si tu vois que je suis malade, tu ne réveilleras, voilà tout !

PAUL. — Mais, mon amour, je ne pourrai peut-être pas...

LOLOTTE, péremptoire. — Ah ! pour ça, tu t'arrangeras ; mais je veux qu'on m'endorme !...

III

(On sonne : le docteur entre)

LE DOCTEUR, gaiement. — Bonjour, ma petite malade...

LOLOTTE. — Ah ! docteur, n'est-ce pas que vous allez m'en donner du chloroforme ?

LE DOCTEUR. — Si ça peut vous faire plaisir, mon enfant...

LOLOTTE. — Et vous me promettez qu'il n'y a pas de danger ?

LE DOCTEUR. — Quel danger voulez-vous qu'il y ait ?

LOLOTTE, triomphante à Paul. — Là, tu vois ! (Au docteur). Paul disait que je ne me réveillerais pas...

PAUL. — Je disais qu'il était arrivé quelquefois des accidents graves...

LE DOCTEUR, préparant une petite éponge, des linges, du chloroforme. — Oui, mais avec des malades inconnus de l'opérateur, ou atteints d'une affection du cœur, par exemple, dont le médecin ignorait l'existence... Tandis qu'avec madame, que j'ai mise au monde, que je soigne depuis son enfance, que je connais comme ma poche... Mieux que ma poche !...

LOLOTTE. — Docteur !

LE DOCTEUR, jovial. — Enfin, vous n'avez aucune crainte à avoir ; j'ai encore endormi une cliente avant hier... (A Paul). C'est vous qui tiendrez l'éponge ?... Ça a même été bien amusant !... Figurez-vous que c'était une veuve, une vieille prude devant qui on ne peut pas prononcer les mots les plus innocents sans qu'elle crie qu'on la scandalise... Et voilà-t-elle pas qu'une fois endormie elle s'est mise à nous en raconter, à nous en raconter !...

LOLOTTE, étonnée. — Comment ça, elle parlait tout haut ?

LE DOCTEUR. — Oh ! ça arrive souvent.

LOLOTTE, inquiète. — Mais qu'est-ce qu'elle disait ?

LE DOCTEUR. — Je ne peux pas vous le répéter ! Parole ! (Riant). Ça, c'est les petits agréments du métier !...

LOLOTTE, de plus en plus inquiète. — Elle savait qu'il n'y avait que vous et votre interne, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR. — Oh ! il y aurait eu toute la ville que ça aurait été la même chose !... (Passant l'éponge au mari). Quand vous voudrez !

LOLOTTE, tout à fait effrayée, et les arrêtant du geste. — Mon Dieu ! après tout... est-ce que ça fait très, très mal, ce coup de lancette ?

LE DOCTEUR. — Dame ! vous auriez à choisir entre ça, et un baiser que vous n'hésiteriez pas... Heureusement, une fois endormie, vous ne sentirez rien.

LOLOTTE. — Mais... mais si je croyais pouvoir le supporter sans dormir ?...

LE DOCTEUR. — Je ne vous le conseille pas, vous êtes trop nerveuse ; vous pouvez vous évanouir...

PAUL. — D'ailleurs, puisque le docteur nous répond qu'il n'y a pas de danger...

LOLOTTE, avec une résolution inébranlable. — Non ! non ! je ne veux plus ! J'aurai du courage ! Vous verrez, docteur

PAUL, stupéfait. — Voyons, ma petite Lolotte, qu'est-ce qui te prend ?... Tout à l'heure, tu y tenais tant à te faire chloroformer !...

LOLOTTE. — Oui, mon chéri ; mais j'ai réfléchi... à cause de toi, qui seras là, près de moi pendant que je dormirai... (Angélique), Tu serais trop inquiet !

XANROF.

UNE OCCASION

Jeune dame. — Combien cela coûte-t-il, monsieur, pour se faire extraire une dent ?

Le dentiste. — Cinquante centins, madame, mais c'est meilleur marché à la douzaine.

SON INSTRUMENT

Roulsau. — Est-ce que ta femme joue de quelque instrument de musique ?

Bouleau. — Oui, elle joue sur le tambour de l'oreille.

LES APPARENCES



Non, lecteur, malgré les apparences, l'homme que vous voyez escalader la clôture n'est ni un malfaiteur ni un tramp, c'est tout simplement Mr Pat qui, longtemps malmené par sa femme, a décidé que dorénavant il serait le maître à la maison. Le tableau le représente cinq minutes après qu'il a fait connaître à Mme Pat sa détermination.



Écoutez!

Il y en a qui naissent avec de beaux cheveux, d'autres qui en acquièrent, mais il n'y en a pas auxquels il en pousse de force. Ceux qui acquièrent une belle chevelure font généralement usage de cette préparation favorite pour les cheveux et le cuir chevelu,

La Vigueur des Cheveux d'Ayer

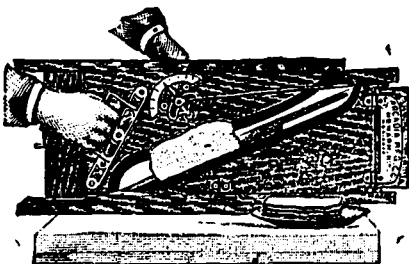
Le juge à l'accusé.—Ne niez pas, on vous a vu voler avec effraction.

L'accusé.—Avec effraction? quelle bonne blague! je ne le connais même pas.

Votre docteur a-t-il failli de vous guérir? Je suis une Sage Femme d'expérience, et je connais un **Traitement Domestique** qui ne peut manquer de vous guérir. J'enverrai **GRATIS** gratuitement tous les conseils et descriptions sur réception de l'adresse, accompagnée d'un timbre-poste. Les femmes qui ont besoin d'assistance sont celles que je veux atteindre, et j'adopte ce moyen, parce que je puis expliquer parfaitement, par lettre, l'efficacité de mes remèdes. Mad. E. Dubois, 578 Rue St. Paul, Montréal.

Femmes Malades

Sur la place de la mairie d'un chef-lieu d'arrondissement. Deux aveugles discutent politique. —Enfin, dit l'un d'eux, il n'y a pas deux manières de voir...



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
 6 Rue St-Laurent.

Une Recette par Semaine

LA BONNE VIANDE

Il est utile dans bien des circonstances de reconnaître la bonne viande; on peut pour cela se fier à un certain nombre de caractères assez précis dont nous allons donner les principaux.

Sans être tout à fait résistante, la bonne viande ne doit point coller aux doigts, et surtout ne point être gluante, même à la coupe; les veines ne doivent pas garder de sang. La consistance de la graisse est un point important à examiner: chez les animaux sains la graisse est ferme et onctueuse, tandis qu'elle est fluide chez les bêtes maigres, ou pulvérulente chez ceux qui sont anémiques. Examinez de même la moelle des os, qui doit être solide, compacte, sans que le doigt puisse y entrer; quand au contraire elle est huileuse, c'est que l'animal était de qualité inférieure. Enfin voici une recette chimique, mais qui n'a rien de bien technique: il suffit, pour la pratiquer, d'acheter un peu de papier de tournesol. Le jus de la bonne viande est légèrement acide, et il fait rougir ce papier; tandis qu'il ne se produit aucune réaction avec le jus de viande malsaine ou médiocre, parce qu'il est alcalin.

B. DE S.

Cueilli sur une page d'annonces: "A vendre pour cause de faillite, une industrie de brillant avenir. Rapport certain." Cela donne à réfléchir.

BAUME RHUMAL

Dans les affections des voies respiratoires il n'est pas de guérisons plus promptes et plus radicales que celles opérées à l'aide du *Baume Rhumal*.

On faisait compliment à Mme Denis, de la façon dont elle venait de jouer *Zaire*: "Il faudrait, dit-elle, être jeune et belle."

—Ah! Madame, reprit le complimenteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire.

UN SAUVETAGE



Isaacstein.—Pour un courageux sauveteur en voilà un! Se jeter à l'eau pour repêcher un chapeau! Mais les sauveteurs des alcooliques sont encore plus sublimes. Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis; J. H. Chasles, 513 Avenue Laval, voilà des noms à inscrire aux annales du sauvetage.

Dr BERNIER DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au **No 60 RUE ST-DENIS** à deux portes plus haut que le Jardin Viger. **PRIX MODÉRÉS**

AIDE TOI, LE CIEL T'AIDERA

Mlle Gagnon a pris au mot cette maxime

Elle a été guérie complètement par les **Pilules Rouges du Dr Coderre**

"Aide-toi, le Ciel t'aidera" c'est la maxime que l'on a répétée sur tous les tons et dont l'importance, pourtant, échappe encore à bien des personnes. Voyez cette jeune fille qui n'a pas vu peut-être son vingtième printemps. Son teint déjà est pâle et livide, ses yeux sont presque éteints. Sa démarche chancelante atteste une débilité générale. Elle souffre, nul doute, de ces maladies douloureuses particulières à son sexe. Elle pourrait se guérir; elle ne le veut pas. Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** le seul remède infailible pour ces maux sont à sa disposition, mais toujours elle retarda, elle négligea de les prendre.



Mlle O. GAGNON

Voyez cette autre jeune fille que les nécessités de la vie forcent à travailler rudement. Au sortir de l'atelier ou de la manufacture le soir, elle chancelle sur sa route. Ses traits autrefois attrayants portent déjà des rides. Son humeur est morose. Au logis, elle s'assied à table, mais l'appétit lui manque. E le se met au lit; elle ne peut fermer l'œil. Le lendemain elle se leve plus brisée que la veille. Peut-être elle retourne à son travail et c'est la même chose tous les jours. Comme la première cette jeune fille souffre depuis longtemps peut-être "d'irrégularités" de pertes blanches, et de toutes ces maladies des femmes qui, si elles ne sont pas arrêtées à point conduisent si vite au tombeau. Le Ciel l'aiderait si seulement elle voulait s'aider elle-même. La Providence a constitué la science pour prendre soin de la santé. La science a trouvé dans les **Pilules Rouges du Dr Coderre** le seul remède aux maladies des femmes; et quelques-unes négligent d'en faire usage. Elles ne veulent pas s'aider. Allons, jeunes filles et femmes, de la confiance, du courage et vous recouvrirez la santé comme Mlle O. Gagnon, qui malade, souffrante et désespérée a été complètement guérie par les **Pilules**

Rouges du Dr Coderre. Voici ce qu'elle nous dit: "Jusqu'à il y a deux ans j'avais toujours été une fille forte et pleine de santé, capable de faire ma part d'ouvrage dur, quand je commençai à sentir une sorte de lassitude et de maux de tête qui m'empêchaient, tout de même je résistai au travail. En juillet, pendant que j'étais à l'ouvrage, je sentis de fortes douleurs dans le dos et le côté gauche; le corps et les jambes m'enflaient. Je devins de plus en plus faible jusqu'à ce qu'enfin j'eus à garder le lit. J'avais le corps et les jambes entortillés, la douleur dans le dos et le côté était intense. Je demeurai dans cet état jusque vers le milieu de l'été dernier, presque sans me mouvoir. J'avais essayé différents remèdes qui ne me firent aucun bien et plusieurs médecins qui ne purent me soulager. J'en vins à la conclusion que j'allais mourir, et cette opinion était partagée par tous ceux qui me voyaient. Un jour que je réalisais une terrible position, on me passa un journal pour le lire, quand tout à coup je jetai les yeux sur le témoignage d'une femme qui avait été guérie par l'emploi des **Pilules Rouges du Dr Coderre**. Comme beaucoup d'autres j'avais des doutes sur ces témoignages concernant les médecins, mais je me dis que assurément cette honnête femme ne pouvait me tromper. Je me décidai d'en faire un essai et avant que j'en eus pris deux boîtes, mes jambes avaient descelé; quand j'eus fini ma troisième boîte, la douleur dans le dos, la hanche, le genou et le dos était disparue. Je continuai à prendre les **Pilules Rouges du Dr Coderre** et je pris des forces de jour en jour, jusqu'à ce que j'eus atteint ce degré de santé dont vous me voyez jouir aujourd'hui. Je prends encore de ces **Pilules** de temps en temps et m'en trouve très bien."

Mlle O. GAGNON,
 195 Rue Parkin,
 Lowell, Mass.

Après un témoignage aussi franc que celui de Mlle Gagnon, quelle est la femme ou la jeune fille malade qui n'aura pas recours aux **Pilules Rouges du Dr Coderre**, si elle veut être promptement guérie? Quelle est la femme intelligente qui ne se dira pas: Si les **Pilules Rouges du Dr Coderre** ont guéri cette jeune fille, elles peuvent aussi me guérir, je vais les prendre!

Si les **Pilules Rouges du Dr Coderre** ne vous guérissent pas complètement, écrivez-nous, notre médecin spécialiste vous répondra pour rien, il vous indiquera un traitement à suivre chez vous. C'est la seule chance unique dans votre vie, si vous souffrez de la manqué pas. Toute correspondance est strictement confidentielle, ne craignez pas d'écrire.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** se vendent en boîtes seulement, jamais autrement, 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50. Expédiées dans toutes les parties du Canada et des Etats Unis sur réception du montant.

Adressez: **Cie Chimique Franco-Américaine,**
 Département Medical,

Boite Postale 2296. MONTREAL, Que.

TRIO DE PROVERBES

Si tu aimes le miel, ne crains pas les abeilles.

x

Il n'y a si fort que la mort ne renverse.

x

Va ou tu peux, meurs où tu dois.
 SANCHO PANÇA.

Chez un préfet: Un solliciteur fait valoir ses prétentions à un emploi fort recherché.

—Enfin, dit-il en terminant, vous remarquerez que je ne suis pas le premier venu.

—Sans doute, fait gravement le préfet, il en est déjà venu une quarantaine avant vous.

Bébé a trois ans. Il entend tous les jours madame recommander à monsieur, partant pour son bureau, d'être prudent, d'éviter les voitures, etc.

Et hier soir, après sa prière, le petit bonhomme crie gentiment à son père déjà couché:

— Bonsoir, papa, bonne nuit! Prends bien garde aux voitures!

JAMAIS ASSEZ



Jamais on ne parlera assez de ce merveilleux antidote pour toutes les maladies de la peau: le *Savon Dermal* de Edouard Morin. Le dépôt principal est 397 rue St-Antoine, mais il est en vente partout.

Celebre **Sel de Coleman**
 Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.
CANADA SALT ASSOCIATION
 CLINTON, ONT.

PALACE THEATRE
78 RUE ST-LAURENT

La Photographie Animée

Le Cinématographe
"Lumière"

DE LYON, FRANCE

La grande merveille du siècle
La seule invention sérieuse et sans rivale
La fureur du jour, à Paris, Londres et N.-York

OUVERT TOUTS LES JOURS
Dimanches et les jours de fêtes
Séances de 2 à 11 hrs p.m.

ENTRÉE, - 10 cts

Venez Voir et Jugez!!

L'examineur.—Quelle était jadis la principale industrie de Vendôme?
Le candidat.—Les fonderies.
L'examineur.—Très bien. Donnez m'en un exemple.
Le candidat (après avoir réfléchi).—La colonne Vendôme.

* * *

Camusard lisant à haute voix les faits divers de son journal:
"Samedi, dans la matinée, un industriel des plus estimés, M. G., s'est brûlé la cervelle dans son bain.
Mme Camusard avec étonnement:
—Il était donc bien chaud?"

* * *

—Oui, j'ai profité des vacances de la chambre pour aller me marier.
—Ainsi, même en dehors des sessions, vous trouvez moyen de faire des bêtises?

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .
. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité . . .

Vous voulez remplir le rôle de ténor; avez-vous des notes assez élevées?
—Rien que chez le tailleur, j'en ai une de 500 francs.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Edition Quotidienne	Edition Hebdomadaire
Un an \$2 00	Un an..... 60 cents
3 mois..... 1 00	Six mois..... 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonces hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:

NO 75 RUE ST-JACQUES

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts

VENTE SPECIALE

pour le **MOIS DE JUILLET**

A partir du 3 juillet courant, nous commençons une vente **AU RABAIS** qui fera plaisir à nos pratiques qui n'ont pas terminé leurs achats d'été. D'ailleurs, aux prix que nous vendons, il est encore avantageux d'acheter même sans besoin immédiat. Toutes les marchandises que nous offrons sont de première qualité et telles qu'annoncées.

SERGES CRAVANETTES, tissus français, pure laine, 46 pouces, ce qu'il y a de plus nouveau et de plus riche, valant 65c pour 29c.

DRAPS BEDFORD, pour costumes, valant 75c pour 29c.

NUN'SVEILINGS, pure laine, qualité supérieure, 3 nuances de bleu et 2 nuances de rose, valant 35c pour 17c.

MOUSSELINES de couleur, pour robes et blouses, valant 23c pour 10c.

MOUSSELINES de couleur, pour robes et blouses, valant 30c pour 15c.

SOIES "SERGES" nuancées, pour matinées, à 20c seulement.

SOIES BROCHEES, dans toutes les nuances, à 33c, 35c, 48c et 50c.

DENTELLES: — Dentelle beurre et crème, parfaite imitation de guipure, 3 pouces de largeur, 2c la verge; 4 pouces de largeur, 3c la verge; 5 pouces de largeur, 5c la verge.

DENTELLE VALENCIENNES, blanche, crème, beurre et noire, depuis 1½c la verge jusqu'à 10c.

DENTELLE ORIENTALE, avec bords en guipure, blanche, toile de foin, crème, ivoire et beurre.

GUIPURE D'IRLANDE, haute nouveauté, crème, toile de foin et beurre, de toutes largeurs et dans tous les prix.

DENTELLE CHIFFON, de toutes largeurs et de toutes couleurs.

CHIFFONS unis et à plis accordéon, de toutes les couleurs et de tous les prix.

MATINEES blanches, à 13c, 25c et 33c.

MATINEES de couleur, à 39c, 50c, 75c et \$1.00.

PARASOLS de couleur, réduits à 50c dans la piastre.

RUBANS de fantaisie, valant 90c, \$1.00 et \$1.10, réduits à 25c et 35c.

CHAPEAUX de matelots, en paille, à 15c, 19c et 23c.

TOILE à rouleaux, ourlée ou unie, 16 et 18 pouces de largeur, à 4c la verge seulement.

Tous ces Prix sont Spéciaux pour notre **VENTE DE JUILLET**

ET NOUS INVITONS TOUTES NOS PRATIQUES A EN PROFITER

DUPUIS FRERES

COIN DES RUES
STE-CATHERINE ET ST-ANDRE

MAISON DU PEUPLE!

J. A. OUIMET

Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des ...

Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff. 75c

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail.—Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO

Maison privée: 1105 RUE ONTARIO

Epitaphe:

X... CHIMISTE

Inventeur de l'élixir de longue vie

Mort à 37 ans!



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentières faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
 DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
 Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

Petit dialogue:
 —Ce que c'est que la veine! Il y a des gens qui arrivent avec un rien. Un duel, et ça y est, les voilà célèbres!
 —Oui, un duel suffit pour les faire percer.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 84



AVIS.—Cox de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme Art Roy, Mlle Albertine Beauchesne, Mlle Marie-Anne Latouche, Mlle Eva Monard, Mlle R.H. F. X. Bouthillier, Germain Demeul, Arthur Payette (Montréal), Louis Bessette, imprimeur (Faribault, Q), Mme Vic Bérubé (Lac Mégantic, Q), Alfred Bouchard (Lévis, Q), Jos Campeau (Mile-End, Q), W Deschamps, Inconnu (Québec, Q), Mlle Joséphine Desmarais (St-Jean, Q), Mlle Marie Thérèse Ethier (St-Scholastique, Q), Mme Wilfrid Desjardins Terreboune, Q), Mlle O M Lamoureux (Waterloo, Q), Hypolithe Thibault (Bridgeport, Conn), Peter Bennack (Colosse, N Y), Mlle Corinne Chartrand, A Dupuis, Jos D Thibault (Fall River, Mass), Thomas Hébert (Lawrence, Mass), Mlle Justine Garnaut, Mlle Marie St-Hilaire (Lewiston, Me), Mlle J.S Aubin, Mlle Cordelia Morneau (Lowell, Mass), Adolphe Dion (Manchester, Mass), Alex Derlé, François G Lecluc (Nouvelle-Orléans, La), Louis Dubois (Poughkeepsie, N Y), Archille Gosselin (Somersworth, N H), Belmont Eno (Worcester, Mass), Mlle Marie Leclerc (Woonsocket, R I), Julien Desnoyers (Waitfield, Vt), Léon Tropanier (Fall River, Mass), Joseph Derbès (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Albertine Beauchesne, 206 Desery (Montréal), Mlle Vic Bérubé (Lac Mégantic, Q), François G Lecluc, 339 Bourbon (Nouvelle-Orléans, La), Louis Dubois (Poughkeepsie, N Y), Julien Desnoyers (Waitfield, Vt).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont invitées de passer au bureau du SAMEDI.

NOUVEAUX PRIX
 DES

Bicycles Columbia

LES "STANDARD" DU MONDE ENTIER

COLUMBIA 1897 Le meilleur bicycle existant,	Réduit à	\$90
COLUMBIA 1896 Deuxième après le modèle 1897,	Réduit à	72
HARTFORD 1897 Egal à beaucoup de bicycles,	Réduit à	60
HARTFORD Modèle No 2,	Réduit à	55
HARTFORD Modèle No 1,	Réduit à	50
HARTFORD Modèles No 3 et 6,	Réduit à	37

Rien sur le marché n'approche de la valeur de ces bicycles à leurs anciens prix; que sont-ils donc maintenant?

POPE MFG CO., HARTFORD, CONN.

Catalogue gratis de n'importe quel agent des "Columbia"; par la maille pour un timbre de 2 centimes.

Billet adressé à un éditeur de Paris par le rédacteur d'un journal de province:

"Monsieur,
 "Veuillez m'envoyer 50 exemplaires de tel ouvrage. Pour le montant de la facture, vous pouvez me tirer dessus quand bon vous semblera.
 "X..."

Correction de la dictée:
 —Comment, tu écris alouette avec deux l?
 —Mais maman, tous les oiseaux en ont deux.

—Eh bien! mon enfant, aurons-nous du foin cette année?
 —Oh! pour dire qu'y en aura tout plein j'en crois point qu'y en aura tout plein, mais y en aura toujours ben assez pour Monsieur le baron.

50 ANS EN USAGE!

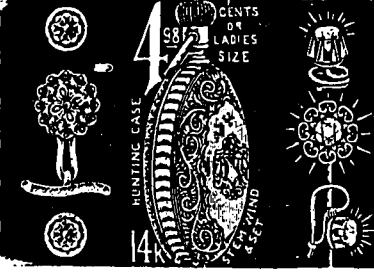
DONNEZ SIROP
 AUX ENFANTS
 DU D^R CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-04

Une Offre pour les Temps Durs



Afin d'activer nos affaires nous avons résolu d'offrir, durant les prochains 60 jours, à tout acquéreur de nos superbes montres à 49 centimes, pour hommes ou dames, le choix

ABSOLUMENT GRATUIT

d'une des primes suivantes: Un set de boutons de poignets, pour hommes ou dames, fabriqué en Or Romain et d'une valeur de \$2.50. Une épingle, richement ornée d'une émeraude pierre africaine, d'une valeur de \$1.75. Une paire de bracelets d'or, avec pierres précieuses, d'une valeur de \$1.50. Un très beau bouton de collet avec diamant, d'une valeur de \$2.00. Tous ces articles sont donnés gratuitement, et seront envoyés, avec la montre choisie et, sur réception de la somme de \$4.98 au nom du consignataire qui pourra les examiner au bureau de l'Express et, s'il les trouve convenables à envoyer le montant C O D. S'il n'était pas satisfait il n'aurait qu'à retourner le tout par l'Express. La montre, nous l'affirmons, vaut, à elle seule, plus du double du montant demandé. Envoyez \$4.98 avec votre ordre, et nous vous transmettrons de suite, comme prime extra et gratuite, une de nos célèbres petites chaînes pour homme ou dame.

ROYAL MFG. CO. 33 Dearborn Street CHICAGO, ILL.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fluxions Blanches, Vapours, Enervations, Hystérie, Vertigo, Vents, Incontinence d'Urino, Monstruation difficile ou supprimée, Bonu Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

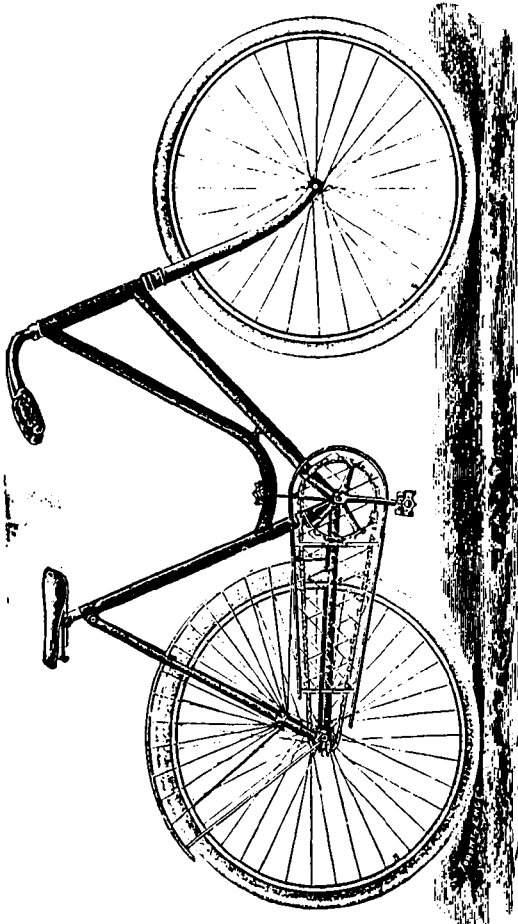
Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

COMPENSATION

Le visiteur. — Et toutes ces personnes là sont totalement sourdes et muettes? Quelle pitié, vraiment!

Le gardien. — Oh, vous savez, presque la moitié sont des femmes.



Bicycles HYSLOP

POUR Dames et Messieurs

Avec, attachés aux pneumatiques, les

FAMEUX FREINS AUTOMATIQUES DE ANDERSON

Aucun bicycle ne devrait en être dépourvu.

Articles pour Bicycles:
Lampes, Timbres,
Selles "Christie"

Catalogue sur demande.

LOUIS RUBENSTEIN
AGENT
537 Rue Craig

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL 2318

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis
104 rue St-Laurent.



RESTAURANT PARISIEN

(LA MAISON BLANCHE)

Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures.
A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.

COIN DES RUES
St-Jacques et St-Lambert

Entrée privée Côté St-Lambert.
Spécialité de Vins Importés.

Un roman doit offrir quelque personnage qu'on puisse aimer. — DARWIN.

Nouvelle Manière de Poser les Dentières sans Palais
DENTS POSÉES SANS PALAIS
S. A. BROSEAU, L. D. S.
No 1 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentières d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Bains

Turco-Russes,
De Natation et Bains Privés.

Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIG ET BEAUDRY
Jours réservés aux dames: le lundi avant-midi et le mercredi après-midi.

SIMPLE QUESTION

La petite Alice (6 ans). — Maman, les acrobates se tiennent bien sur la tête, n'est-ce pas?

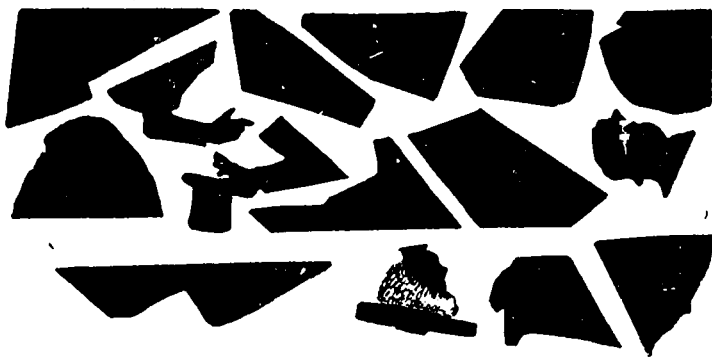
La maman. — Oui, chérie, quelque fois.

La petite Alice. — Est-ce que monsieur Rouleau est un acrobate, dis, maman?

La maman. — Mais non, pourquoi?

La petite Alice. — Alors, pourquoi a-t-il les cheveux usés sur le dessus de la tête?

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 86



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LA DECLARATION DE BAPTISTE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 15 juillet, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.